



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

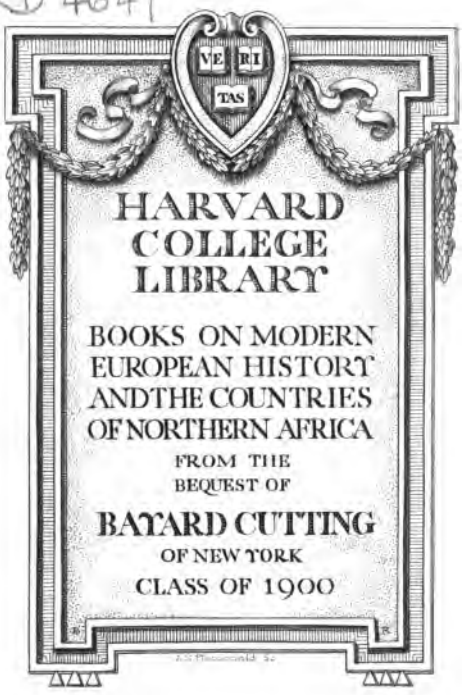
NEDL TRANSFER



HN 6UNI V

RF 50 121.2

KD 4641

















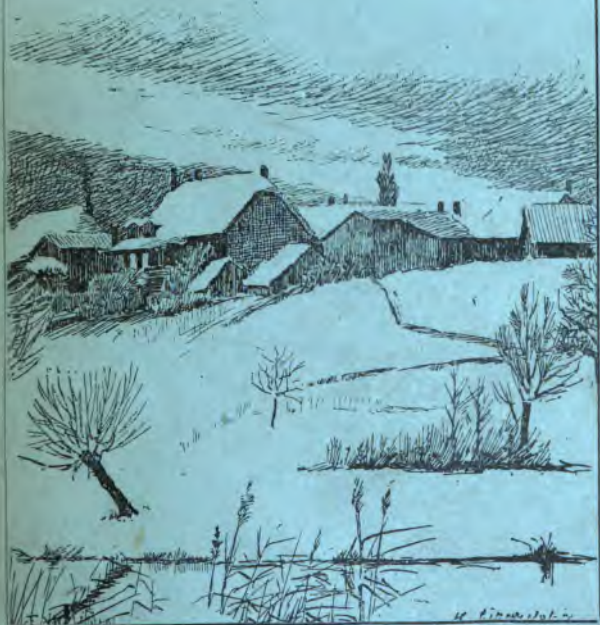
~~3755.36~~


Au  
Foyer romand



*Etrennes littéraires pour 1906.*

Publiées sous la direction de Philippe Godet.



Lausanne. — Payot & Cie, libraires-éditeurs. 



# Au foyer romand.

Que d'idées antiques et touchantes s'attachent  
à notre seul mot de foyer !

CRATEAUBRIAND.

C'est là que nous aimons, là que nous sommes  
aimés.

\* \* \*

## Au foyer romand.

Les 20 volumes de cette publication annuelle, fondée en 1886, sont en vente chez les éditeurs, PAVOT & C<sup>ie</sup>, à Lausanne, au prix de 3 fr. 50 le volume broché et 5 fr. le volume relié.

La collection complète sera cédée au prix de 57 fr. pour les exemplaires brochés, et 82 fr. pour les exemplaires reliés

Au  
Foyer romand

---

*Etrennes littéraires pour 1906.*

Publiées sous la direction de

PHILIPPE GODET

*professeur à la Faculté des Lettres de Neuchâtel.*

---

GASPARD VALLETTE

PHILIPPE GODET — BENJAMIN VALLOTTON

M<sup>me</sup> GEORGES RENARD

FRANK GRANDJEAN — C.-F. RAMUZ — EMILE LOMBARD

GUSTAVE KRAFFT — JULES COUGNARD

MARCEL GODET — BERTHE LEEMANN — PHILIPPE MONNIER

BERTHE NICOLLIER — EDMOND GILLIARD

LAUSANNE

PAYOT & C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1906

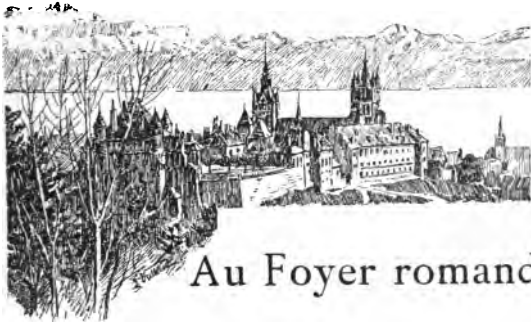
37575.36

~~RF 1212~~



*Country Club*





## Au Foyer romand

---

### Chronique romande.

**P**LUS d'une tentation se présente à l'esprit du chroniqueur chargé de résumer ici, au bout de l'an, les principaux faits de notre vie romande dans l'ordre intellectuel et artistique.

Il peut être tenté de jeter un large coup d'œil sur la politique mondiale, qui fut si riche, cette année-ci, en événements, en drames, en péripéties imprévues et émouvantes, et d'en indiquer, sinon le contre-coup, du moins l'impression sur notre heureux pays de paix et de liberté.

Avec quelle horreur et quel dégoût nous avons suivi les sanglantes mêlées des Japonais et des

Russes ; avec quelles appréhensions nous avons vu des nuages de guerre se former et grossir sur la frontière d'Allemagne et de France, à propos de l'Angleterre et sous prétexte du Maroc ; avec quelle joie nous avons vu se dissiper l'orage ; avec quel soupir de soulagement nous avons enfin accueilli la nouvelle de la paix conclue aux Etats-Unis entre les belligérants d'Extrême-Orient ! Tout cela prêterait matière à d'ingénieux développements et à d'éloquentes envolées.

On pourrait être tenté aussi de supposer connus les faits de notre vie romande et d'exposer, à leur propos, nombre d'idées ou de critiques qui pourraient être justes, voire même d'aiguiser quelques épigrammes qui pourraient se trouver amusantes.

Oui ! tout cela serait fort tentant. Mais, si la seule utilité de cette chronique me paraît être d'offrir au lecteur d'aujourd'hui, et même de demain, un aperçu sommaire, aussi complet et fidèle que possible, de ce qui a occupé notre année, j'essaierai de repousser toute espèce de tentation et de m'en tenir à l'humble et utile office d'appareil enregistreur. Rendons compte des faits sans trop les juger. La malice du lecteur se chargera du reste.

La *Fête des Vignerons* a été le grand événement de l'année romande. Tout le reste — événements mondiaux y compris — a disparu devant cette

vision de beauté, devant ce rêve de poésie où se trouve exaltée la vie régulière et bénie d'une terre que le labeur de l'homme autant que le bienfait de la nature ont rendue heureuse et féconde. Si, comme l'a dit un penseur qui fut aussi un poète, le corps de la patrie, c'est le sol, la race, la langue, les montagnes, les eaux, les productions caractéristiques, et si l'âme de cette patrie, ce sont les souvenirs, les usages, les légendes, les regrets ou les espoirs communs, quel spectacle mieux que celui de Vevey évoquerait l'image, non pas complète, mais idéalement heureuse, de notre pays romand ?

L'histoire de cette « fête populaire » a été esquissée, d'après les documents les plus authentiques, les *Manuels* de la louable Confrérie des Vignerons (ou Abbaye de l'Agriculture) par M. Edouard Rod (Lausanne, Payot & C<sup>ie</sup>, éditeurs). Le beau poème de René Morax peut se lire, et se relire, dans le *Livret officiel* publié par l'imprimerie Klausfelder. La musique, simple, forte et saine, de Gustave Doret sera jouée et chantée dans les salles de concert, où les auditeurs en pourront apprécier mieux qu'en plein air la belle ordonnance classique, la puissance lyrique dans les hymnes et les invocations, l'accent net, franc, authentique dans les danses et les chansons populaires.

Mais qui nous rendra le souvenir et l'émotion de la joie intense que notre œil a savourée devant le spectacle de beauté, devant la symphonie merveilleuse des lignes, des couleurs et des nuances qu'a su créer le peintre Jean Morax ? Qui pourrait traduire par des paroles le flot de douceur, de volupté et de splendeur que le grand soleil d'août versa sur ce spectacle, unique dans notre pays, où la nature, le peuple, et toutes les formes de l'art collaborent à un résultat harmonieux et grandiose de beauté et de poésie ? Une grande joie saisit l'âme devant ce spectacle. Elle la soulève au-dessus d'elle-même. Elle lui fait oublier, pour une heure, la mince vie individuelle et la réalité banale, pour l'exalter jusqu'à la félicité du rêve. Sans doute il faudra redescendre de ces hauteurs et reprendre pied dans le réel, mais de cette heure radieuse, de ce songe d'une matinée d'été, quelque chose survit qui nous accompagnera, souvenir émouvant et fidèle, jusqu'au bout du chemin de la vie.

Le trait le plus caractéristique et, à mon sens, le plus précieux de cette fête de Vevey, c'est l'heureux alliage de tradition et de novation, de formes consacrées par l'usage et de libre création artistique, que l'antique parade de Saint-Urbain a su garder à travers les siècles. L'expérience de 1905 me semble établir nettement qu'il faut

drait soigneusement éviter de trop restreindre, dans un tel spectacle, la part de la tradition et du passé. Il m'a semblé que rien, à Vevey, ne portait plus sur l'esprit des spectateurs, que rien ne les émouvait davantage, que les scènes et les mélodies précisément qu'ils s'attendaient à voir et à entendre : le couronnement des vigneronns distingués et primés, le défilé de la noce et la valse du Lauterbach, la mélodie surannée et grêle du *Devin du Village*, la Mi-été de Juste Olivier, le rémouleur, le Ranz des vaches, et même l'épais Silène monté sur son âne dolent. L'habitude de garder dans chaque fête quelques-unes des mélodies, des chansons ou des danses qui ont fait le charme des fêtes d'antan est excellente entre toutes. Elle relie le présent au passé ; elle réveille dans les cœurs une émotion ancienne ; elle rend hommage à l'effort des prédécesseurs ; elle crée et propage, à côté des hardiesses et des trouvailles heureuses de l'art moderne, une tradition que le cours des âges rendra vénérable en la parant de tout le prestige du lointain. Elle ajoute aux couleurs fraîches et crues de l'art le plus moderne toute la grâce discrète des vieilles fresques à demi-effacées par le temps. S'il m'était permis de faire un vœu, je souhaiterais que les auteurs futurs de la prochaine fête conservent aux auditeurs d'alors l'adorable *Chanson des glaneuses*, si lente, si douce

et si triste, seule note de mélancolie parmi les hymnes de joie triomphale et les scènes de grâce souriante :

A la glane  
Le bluet se fane  
Dans les champs dorés..

\* \* \*

La Fête des Vignerons est, je crois bien, le seul spectacle de beauté *artistique* vraiment original et unique au monde que produise notre pays romand. Nous avons en revanche, ou du moins nous avons naguère, pour réjouir notre œil et bercer notre rêve, d'innombrables beautés naturelles. Nous n'avons pas su protéger assez bien la beauté de nos sites et le pittoresque ancien de nos vieux coins de rues, contre le triple et furieux assaut du mauvais goût régnant, du mercantilisme cupide et de l'utilitarisme borné. A force de vouloir activer le pressoir de « l'industrie des étrangers » (le mot n'est-il pas aussi vilain que la chose ?), nous arrivons à ce beau résultat, que nous chasserons de notre sol, avec la beauté, la foule même des étrangers. Ils venaient goûter chez nous, avec les splendeurs de la nature, les bienfaits du calme, le repos de la solitude, la fraîcheur des forêts, des vallées et des monts. Peu

à peu, jour après jour, les vandales de l'industrialisme transforment nos paisibles villages en annexes de Chicago, nos bois en forêts de poteaux et de trolleys, nos montagnes en voies de garage et en hangars à locomotives. Les lacs sont mieux respectés, mais combien de temps le seront-ils encore, et quelles diaboliques inventions de laideur peut bien leur réserver l'avenir? De la part du vandale, on peut tout redouter.

Il était temps de réagir contre un état de choses insupportable dans le présent, et de plus en plus menaçant pour l'avenir. Sans doute les protestations individuelles se multipliaient, dans la presse et ailleurs, toujours plus vives, plus éloquentes, plus désespérées. Mais ces voix isolées n'étaient guère écoutées. Il s'agissait donc de grouper ces justes mécontentements, de leur donner un corps, une unité, des moyens d'agir sur l'opinion et sur les autorités qui, par faiblesse, amour du repos ou complicité avouée, prêtent la main aux pires entreprises de la cupidité privée contre les beautés de la nature et les vestiges du passé pittoresque. Ce fut le mérite d'une femme, qui est un artiste de talent, madame Marguerite Burnat-Provins, de pousser un cri d'alarme, de grouper toutes les bonnes volontés éparses et de fonder cette *Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque* qui, pour avoir provoqué quelques railleries faciles et

quelques appréhensions plus ou moins justifiées, n'en paraît pas moins appelée à rendre de précieux services à la cause du beau.

La triste aventure du Bastion de Soleure, au sauvetage duquel la Suisse romande a consacré plus d'intérêt efficace que la Suisse allemande, montre assez quelle pourra être l'utilité d'une ligue nombreuse et fortement organisée contre de tels attentats. Cette Ligue aura d'autant plus d'autorité qu'elle n'interviendra que dans les cas vraiment graves, pour sauver des paysages ou des édifices vraiment beaux, et pour empêcher seulement ce qui peut être évité. Elle conquerra d'autant plus de sympathie et d'autorité qu'elle saura, à son rôle protecteur et préservateur de la beauté ancienne, joindre un effort plus actif en faveur de toute tentative intelligente faite en vue de créer une beauté nouvelle. Défendre de vieux murs et de vieux arbres, c'est bien; créer de beaux édifices et planter de beaux arbres, c'est peut-être mieux encore. Il est excellent de vouloir garder le peu qui nous reste de notre patrimoine artistique, mais il serait excellent aussi de léguer à nos descendants un trésor d'art nouveau, original et durable dont ils fussent assez fiers pour vouloir le transmettre intact à leurs descendants. Seulement, cette partie-là du programme est plus malaisée encore à accomplir que la première et, si une ligue peut,



à l'occasion, empêcher de détruire, elle ne peut guère susciter une création de beauté dont nous aurions le plus grand besoin. La fondation de la « Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque » n'en est pas moins un événement heureux de l'an de grâce 1905, et nous la saluons ici avec plaisir. Son premier appel n'a pas été entendu seulement en Suisse, mais il a trouvé, dans les journaux anglais les plus importants, un écho vigoureux, qui pourrait bien donner à réfléchir à nos entrepreneurs de bâtisse et autres constructeurs de funiculaires. Des voix autorisées crient d'Outre-Manche à nos aubergistes qu'ils sont en train de tuer la poule aux œufs d'or, et je les crois assez avisés pour comprendre cette note-là.

\* \* \*

A défaut d'autres événements extérieurs bien saillants, la vie littéraire et artistique de notre coin de terre romande s'est affirmée, depuis notre dernière chronique, par un certain nombre de livres publiés, de pièces jouées, de tableaux et de statues exposés en public.

Si l'on considère l'ensemble de notre production littéraire, on peut, je crois, constater un phénomène réjouissant, qui s'accroît depuis quelques années, c'est que la quantité cède de plus en plus

le pas à la qualité des œuvres publiées. Il me semble que, dans ces derniers temps, le marché de la librairie est un peu moins encombré, chez nous, par cette littérature si bien pensante et si mal pensée : romans édifiants et plats, nouvelles incolores, inodores et insipides, vers amorphes et sirupeux, fades homélies, rhapsodies filandreuses et lénifiantes. En revanche, les quelques livres qui ont paru en 1905 ont presque tous une valeur intrinsèque, ou une marque personnelle et originale qui justifie leur publication.

Je prends plaisir à signaler d'abord deux volumes posthumes, monuments modestes qu'ont dressés à des souvenirs aimés des mains d'amis, pieuses et délicates : les *Derniers vers* du poète Louis Duchosal et les *Reliquiae* du romancier Louis Guéry.

Les derniers « lieds » de Louis Duchosal sont la floraison tardive et précieuse d'une sorte de renouveau sentimental et poétique que connut le poète douloureux. Peu de mois avant la crise suprême du mal qui devait l'emporter après avoir brisé, tordu et noué son corps, sans pouvoir vaincre son âme combative, Duchosal avait retrouvé, dans un dernier amour, toutes les illusions, les envolées, les voluptés, comme les doutes et les douleurs, d'où jaillit la véritable poésie. Il s'était retrouvé poète, et la musique du vers avait vite

paré de sa beauté mélodieuse et de son rythme câlin les sentiments ardents et doux qui refloussaient dans cette âme sous les rayons d'un été de la Saint-Martin intérieur :

Rayons, parfums, rythmes, frissons,  
O beauté des choses qui sont,  
Mon cœur s'est remis aux chansons.

Il faut remercier M. Philippe Monnier d'avoir recueilli et lié, en une gerbe modeste et charmante, les quelques fleurs éparses que le poète avait laissé tomber au dernier contour de sa voie douloureuse. Il faut souhaiter surtout que ces « derniers vers » soient réunis à l'édition complète des poésies de Louis Duchosal, qui ne peut manquer d'être publiée un jour. Ce monument définitif à la mémoire de ce vrai et grand poète, si digne de n'être ni oublié, ni méconnu, ne peut se faire attendre longtemps.

Les *Reliquiae* de Louis Guéry, mort à 33 ans au cours d'un voyage lointain qu'il avait entrepris en Orient, dégagent une sensation de mélancolie poignante et de mystérieux pressentiment. On dirait que la mort ait toujours rôdé, menaçante ou sournoise, autour de cet adolescent inquiet, maladif et délicat. Ses impressions de voyage, ses récits et ses nouvelles, recueillis dans ce volume posthume, révèlent un artiste littéraire toujours

plus conscient de son talent et plus sûr de ses moyens d'expression. Ils laissent aussi l'émotion troublante de l'inachevé, de ce qui aurait dû être et n'a pas été, de choses entrevues plutôt que vues, de spectacles interrompus, de rêves ébauchés. Solitaire, original, rebelle aux routines comme aux disciplines, voyageur au long cours, hanté de visions shakespeariennes, Louis Guéry était un isolé et un déraciné. Il laissera peu de traces dans le petit pays natal qui n'avait guère marqué de son empreinte ni sa pensée, ni ses affections, ni son art.

Deux jeunes écrivains, bien vivants et bien portants, je le crois, ont fait, à la fin de 1904, une entrée brillante sur notre scène littéraire. Certes, je n'attribue pas aux *Propos du commissaire Poterat* de M. Benjamin Vallotton la valeur littéraire, la portée morale et la crânerie courageuse qui font de *L'Echelle* de J.-P. Porret une des œuvres les plus belles et les plus fortes du roman romand. Je constate simplement que les deux livres ont eu un très grand succès et qu'ils ont d'emblée mis en vue leurs heureux auteurs. Il est même possible que Vallotton-Philinte ait trouvé plus d'amateurs que Porret-Alceste. Aucune vérité n'est bonne à dire en un petit pays où l'amour-propre est fort éveillé et les susceptibilités assez chatouilleuses. Or M. J.-P. Porret n'a épargné,

dans son tableau des mœurs politiques suisses actuelles, aucune des vérités qui pouvaient toucher au vif les coryphées et les choristes du régime gouvernemental dont nous jouissons. De plus, son héros principal, l'avocat Gabriel Cabrol, peut passer à bon droit pour le parfait échantillon du petit arriviste qui pullule, de nos jours, dans les démocraties avancées. Toute une génération de grimpereaux a pu se reconnaître dans ce portrait cruellement fidèle. Je crois seulement que M. Porret a un peu exagéré le trait, un peu noirci la couleur, en faisant commettre à son arriviste un véritable crime, un crime qui, découvert, l'aurait conduit aux travaux forcés. Les petits arrivistes de la politique sont trop avisés pour en venir là et peut-être trop veules. Il paraît excessif, dans l'état de nos mœurs, d'admettre qu'un criminel comme Gabriel Cabrol puisse arriver jusqu'au Conseil fédéral....

Plus faible, plus sournois, plus hypocrite, l'éminent Gabriel Cabrol me paraîtrait plus vraisemblable. Il n'en reste pas moins que, par la qualité et l'étendue de l'observation, par le don d'animer et de rendre vivants les caractères individuels comme les groupes collectifs, par la vérité et le courage de la peinture, M. J.-P. Porret s'est mis d'emblée par *L'Echelle* au premier rang de nos romanciers.

M. Benjamin Vallotton, lui, a fait, dans ses *Portes entr'ouvertes*, œuvre d'humoriste amusé, bienveillant, à peine malicieux, et qui sourit plus qu'il ne s'indigne du spectacle que le brave commissaire Potterat nous révèle des choses et des gens de la bonne ville de Lausanne. Potterat est le type, bien saisi et bien rendu, de la mentalité populaire vaudoise, du brave homme moyen, bon enfant, judicieux, honnête, jovial, qui « tient le vin » aussi bien que sa parole. Ses propos sont pleins de saveur, marqués d'un accent local absolument juste et amusant, empreints d'un optimisme affectueux qui devait plaire en un pays où l'on n'est « rien méchant », et « un brin » railleur. Son biographe a de la verve juvénile, un esprit gai, un certain coup d'œil, qui le sert mieux dans l'observation du détail réel que dans ses essais, un peu gauches, de fantaisie poétique. Son livre de début a beaucoup plu; nous saurons un jour s'il était mieux qu'une heureuse promesse.

L'histoire d'*Aline* contée par M. C.-F. Ramuz tient, elle, les promesses que nous faisait, il y a deux ans, le charmant début de ce jeune écrivain vaudois, le *Petit village*. La critique avait été unanime à saluer en M. C.-F. Ramuz un écrivain de race, un artiste littéraire doué d'une rare intensité de vision, d'une observation personnelle

aiguë et fine, et un styliste qui crée, comme en se jouant, des images très neuves, simples et naïves d'apparence, subtiles et savantes en réalité. L'histoire d'*Aline* n'a pas démenti le pronostic heureux qu'on pouvait tirer du *Petit village*. En élargissant le cadre de son tableau de la vie rustique, en appliquant son art à un sujet plus large, plus dramatique et plus généralement humain, — la fille séduite qui devient mère et qu'abandonne un amant indigne, — M. C.-F. Ramuz a déployé les mêmes dons et les mêmes qualités d'écrivain qui nous avaient charmés dans le *Petit village*. Il a eu, de plus, le courage de faire œuvre de vérité en mettant en scène des paysans qui ne soient pas des saints à peine déparés par quelques légers travers de caractère ou par des libations trop fréquentes et trop prolongées. Ses paysans sont des êtres instinctifs, n'obéissant, sans tant de réflexion ni de retour sur eux-mêmes, qu'à l'impulsion animale de leur tempérament. Peut-être même qu'une certaine résistance de la femme à l'instinct, une velléité d'honneur ou de bonté chez l'homme, une réprobation, même faible ou hypocrite, de l'opinion villageoise, eussent donné plus de vie et plus d'émotion à cette sobre, pathétique et poignante « histoire ». Félicitons M. C.-F. Ramuz de nous avoir donné telle quelle cette œuvre classique de

ligne, aiguë et distinguée de facture, frémissante et sobre, qui le classe définitivement parmi nos artistes littéraires.

La poésie, après le *Silence des heures* de Henry Spiess, ne nous a guère donné d'œuvres à signaler. Mentionnons pourtant la plaquette du poète Gonzague de Reynold, *Les lauriers de l'armure* où il a réuni ce qu'il appelle lui-même des « études de poésie classique. » Sous une forme adroite souvent jusqu'à l'habileté, cette poésie révèle la mobilité d'une pensée jeune et vivante, qui se cherche encore dans le mélange des impressions et des influences très diverses et même opposées qu'elle paraît subir. Elle se trouvera elle-même quand la vie aura passé sur elle pour lui donner la force, la maturité et la profondeur qui lui manquent encore. Cette vie « humaine et coutumière » que le poète veut vivre, qu'il invoque dans les plus beaux vers de ce recueil, lui sera la meilleure des muses.

Il ne sera pas indiscret, j'espère, d'annoncer, pour le nouvel an, le recueil des rimes millionnaires et des fantaisies si lestement et si gentiment troussées que nous promet la verve banvillesque du poète Jules Cougnard. Je ne connais encore de ce volume que le titre, mais il me ravit par sa bonhomie joyeuse et sa saveur locale : *En cassant les anailles*. Il y a, dans ce seul titre, de quoi faire



rugir tous les W. Plud'hun, et tous les Joseph Prudhomme, du purisme pédagogique. Mais si les cacographes — professeurs de beau langage — s'irritent de l'étiquette, nous savons assez que les gens d'esprit et de goût s'ébaudiront à déguster les *anailles*, ainsi cassées par le jovial et cordial ciseleur de rimes qu'est M. Jules Cougnard.

A côté de la littérature d'imagination, et dans le domaine plus excellemment romand de l'analyse morale ou politique, de la psychologie et de l'histoire littéraire, les derniers mois de l'année nous apporteront deux œuvres considérables, qui tiendront une place d'honneur dans l'histoire des lettres romandes. Je veux parler des deux volumes de M. Philippe Godet sur *Madame de Charrière et ses amis* et du beau livre de M. Paul Seippel : *Les deux Frances*. C'est dans *Madame de Charrière* le résultat de vingt ans de recherches, de trouvailles heureuses, de communion amoureuse avec son sujet, que nous livre M. Philippe Godet. Et c'est autour de cette femme unique par l'esprit, de cette Hollandaise qui fut peut-être l'écrivain le plus français de notre pays, toute la vie intellectuelle, littéraire et mondaine de la seconde moitié du dix-huitième siècle que M. Philippe Godet fait revivre sous nos yeux dans la lumière fraîche et vraie d'innombrables documents inédits et même ignorés jusqu'à ce jour. Lettres, mémoires, carnets

intimes, archives de famille ou d'Etat, brochures enfouies dans l'oubli, et qu'on pouvait croire perdues, voilà les sources de ce livre clair, lumineux, vivant, où l'historien et le psychologue littéraire nous trace non seulement un portrait admirablement fidèle, nuancé et attachant, de son héroïne, mais encore, à côté d'une véritable galerie de portraits individuels les plus finement brossés, l'image de toute une époque, la fleur d'une société finissante que vient briser et éparpiller aux quatre vents des cieux le souffle brutal de la Révolution. Ce n'est pas seulement Colombier, Neuchâtel, Genève et Lausanne que ressuscite le biographe de Belle de Zuylen, c'est la Hollande où elle naît en un vieux château familial, et où son esprit hardi, vite émancipé et incoercible de jeune fille précoce frémit dans les limites étroites et correctes d'un milieu un peu froid et compassé. C'est l'Angleterre et la société de Londres où, fille peu commode à marier, car on craint son esprit aux allures de capricieuse fantaisie, elle passe quelques mois riches d'observations et de notations piquantes et justes. C'est Paris où, devenue Madame de Charrière, elle imprime *Caliste* et rencontre Benjamin Constant. C'est la France des émigrés réfugiés en Suisse, dont elle sait juger la folle frivolité et goûter le charme séduisant. Et quel monde d'intelligences, de talents, de projets,

de confidences, de rêves ou de drames, s'agite et se déploie autour d'une femme retirée dans un vieux manoir solitaire de campagne, quand cette femme vit d'une incessante activité intellectuelle, et quand elle écrit, outre ses petits romans et ses très nombreux opuscules, les adorables lettres que savait écrire Madame de Charrière! Et quels contrastes dans ces rencontres que le lecteur fait à chaque pas: Benjamin Constant et le ministre Chaillet, Cagliostro et Zingarelli, Thérèse Levasseur et Madame de Staël, Pierre Prevost et Du Peyrou, les hommes d'Etat graves et les jolies femmes légères, les princes de Prusse et tous ces humbles, pour qui le cœur désabusé de Belle voulut réserver ses trésors de tendresse et d'indulgence. Tout ce monde, tous ces mondes si divers surgissent, devant nos yeux, par une riche et belle illustration, et devant notre esprit charmé, par ces pages d'une information impeccable, d'une critique sûre, d'un intérêt historique et psychologique infiniment varié, qui contiennent plus de substance humaine et d'émotion romanesque que toute une bibliothèque de romans.

Le livre de M. Philippe Godet eût enchanté Sainte-Beuve, qui a su tirer des notes incomplètes ou truquées de Gaullieur, un profil exquis de Madame de Charrière. Dans le livre de M. Paul Seippel, c'est Vinet qui reconnaît l'écho de

sa voix, ou mieux, l'empreinte de sa pensée. *Les deux Frances* que M. Seippel a étudiées dans leur formation et leur développement historique, comme dans leurs luttes actuelles, lui apparaissent toutes deux, la rouge et la noire, la France de l'Eglise et la France de la Révolution, comme les produits d'une mentalité unique, la mentalité romaine. Cette mentalité, dont M. Paul Seippel retrouve les sources dans la Rome antique et poursuit les manifestations à travers les siècles, depuis la Gaule romanisée jusqu'aux harangues de M. Combes, cette mentalité a pour caractère essentiel la volonté de dominer les consciences, d'établir et d'imposer le gouvernement des âmes. Sans doute, entre ces deux extrêmes opposés d'une mentalité commune, il y a une troisième France d'intelligence, de bon sens, d'esprit clair et sûr, la France que nous aimons et que nous admirons, mais elle est trop souvent éclipsée, paralysée ou amoindrie par le fanatisme et les folies, sanglantes ou comiques, des deux autres Frances. L'analyse de la mentalité cléricale et de la mentalité révolutionnaire, également issues de la discipline romaine, nous paraît admirable de sûreté, de lucidité et de pénétration psychologique. Ecrit d'un style grave, vigoureux et sobrement éloquent, le livre de M. Paul Seippel est l'œuvre d'un esprit très haut, très réfléchi, très distingué, qui domine

les questions qu'il étudie et projette une vive et forte clarté, celle d'une pensée indépendante et d'une conscience droite, sur les problèmes délicats et essentiels auxquels il s'attache. Je souhaite qu'il soit lu et discuté en France avec autant de sérieux et d'élévation qu'il a été conçu et écrit par son auteur.

Quand ces lignes paraîtront, le premier volume des *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau* aura vu le jour. On y trouvera un grand nombre d'études et de documents sur l'œuvre et la vie de Jean-Jacques, une bibliographie soignée des publications récentes sur Rousseau, une chronique de tous les faits rousseauistes de l'année, enfin les preuves de l'heureuse activité de cette association dans la première étape de sa carrière, qui sera, nous en sommes certain, aussi brillante qu'utile. Il nous plaît de constater que l'importante publication des *Annales* se fait sur notre sol et compte tant de nos compatriotes parmi ses plus excellents collaborateurs.

Est-il besoin d'ajouter que la pédagogie pré-occupe toujours l'esprit des concitoyens de Jean-Jacques, et que, sans cesse réformée, cette pédagogie suscite, jour après jour, de nouveaux réformateurs? Cette année-ci, c'est M. Jules Dubois qui veut réformer, avec beaucoup de sérieux et de compétence, l'enseignement secondaire, et

c'est M. Jaques-Dalcroze qui préconise, avec quel enjouement, quelle verve et quel bon sens ! la réforme de l'enseignement musical à l'école et dans les Conservatoires. Heureux nos neveux si les idées de MM. Dubois et J. Dalcroze parviennent à triompher, un jour, de la force d'inertie, de la routine et de la médiocrité !

\* \* \*

Si des livres nous passons au théâtre, nous constatons avec plaisir que le renouveau dramatique inauguré par la belle série des pièces de René Morax nous a valu, en 1905, quelques tentatives intéressantes d'art théâtral populaire, national ou simplement littéraire.

Sous le pseudonyme de Jean Mézel, le poète des *Chansons douces* a écrit, pour la petite cité d'Orbe, une pièce locale en trois actes intitulée : *Sur la Grand'Place*. Le public d'Orbe a fait un accueil empressé à ces « scènes du temps de la Réforme » où une critique sévère aurait aisément pu relever bien des inexpériences et bien des insuffisances théâtrales. Les délicats en ont pu goûter la partie lyrique et l'inspiration dominante. Le véritable héros de la pièce me semble être le poète L'Aubépine, l'artiste naïf, épris d'idéal

et nourri de rêve, qui sait parler aux simples le langage du droit et de la bonté et, dans la lutte atroce des passions et des partis, faire triompher l'esprit de concorde et de support mutuel. Malgré certaines erreurs scéniques et des lacunes trop évidentes, il y avait, dans cet essai de théâtre populaire, beaucoup d'éléments de succès qui l'ont emporté dans l'esprit de ceux à qui s'adressait la pièce.

La pièce de M. Virgile Rossel sur *Morgarten* a été jouée avec succès dix fois de suite, au théâtre de Lausanne, par les habiles amateurs de la société *la Muse*. C'est une pièce de théâtre régulière, où l'auteur a cru devoir ajouter, à l'hymne qu'il entonne à la patrie et à la liberté, le drame intime qui divise, à la veille du combat mémorable de 1315, la famille du landamman schwytzois Werner Stauffacher. La pièce de M. Virgile Rossel, à laquelle j'ose préférer, dans mon for intérieur, le drame bien oublié que feu Louis Vaucher a écrit sur le même sujet, manque d'action, de couleur historique vraie, d'envolée poétique et de force dramatique. Mais elle finit sur une scène émouvante, elle est brève et rapide, elle exalte des sentiments généreux et qui nous sont chers, l'amour de la patrie et la passion de la liberté. Elle devait réussir et elle a réussi à

souhait devant un public sympathique à la thèse de l'auteur et indulgent à ses faiblesses. Le répertoire patriotique se trouve enrichi d'une pièce, supérieure à la moyenne courante de ses productions, et facile à mettre en scène.

Les arlequinades en vers du poète Jean Violette n'appartiennent ni au théâtre populaire, ni au répertoire patriotique. Elles n'en ont que mieux plu au public lettré qui a applaudi, sur la scène des Amis de l'Instruction de Genève, le *Crépuscule* et *Monsieur Isabelle*. Ces deux petits actes, très bien montés et interprétés, méritaient de réussir par le sens de la scène qu'ils révèlent chez leur auteur, par l'envol de la fantaisie poétique, par la qualité du vers, pas toujours parfait, mais souvent sonore, pittoresque et rythmé. Emouvante et triste dans le *Crépuscule*, amusante et ironique dans *Monsieur Isabelle*, l'inspiration de ces deux arlequinades est d'un artiste.

Oserais-je, parmi tant de choses graves, mentionner le succès de Guignol au Cercle des Arts et des Lettres de Genève? La pièce du bon peintre J.-P. Simonet : *Il ne faut pas jouer avec les allumettes*, est allée aux nues. On a ri, comme on rit trop rarement à Genève, à cœur joie et à gorge déployée.



\* \* \*

Si les expositions d'art ont été rares en 1905, nous avons eu du moins la joie mélancolique de voir réuni, à la Salle de l'Institut de Genève, l'œuvre imposant de la grande artiste, dont nous déplorions l'an dernier la mort, M<sup>lle</sup> Pauline de Beaumont.

Il n'y a eu qu'une voix, dans la critique comme dans le public, pour admirer l'émouvante beauté, la grandeur d'inspiration, la profondeur et l'intensité du sentiment qui animent ces larges paysages de plaine, ces ciels tourmentés, tragiques ou résignés, ces reflets des nuages sanglants dans le calme des eaux profondes, ces lointains apaisés, et ces routes de campagne qui vont se perdre dans l'infini.

Dans ces graves poèmes de la couleur et de la ligne magnifiant la beauté des choses, ou leur mélancolie, ou leur sanglot, nous retrouvions l'écho d'une âme altière, indépendante et concentrée. Rien de mesquin n'existait pour elle et elle ne vivait que pour ce qui est grand, haut et pur. C'est moins encore une tristesse désolée qu'une grandeur stoïque qui règne dans ces nobles paysages et, sous tant de mélancolie douloureuse, on croit entendre vibrer la joie austère et contenue

de l'artiste qui crée. Le public ne s'y est pas trompé et il s'est montré sensible à tant de force, de poésie et de sincérité. L'élan était même si bien donné qu'on a suivi avec intérêt et sympathie l'exposition ouverte, dans la même salle, par un groupe d'artistes genevois qui s'avisa de remplacer, à ses frais, risques et périls, l'exposition municipale officielle. Avec beaucoup d'autres envois charmants, le grand succès de cette exposition fut pour la galerie des portraits genevois contemporains, peintres, gens de plume, architectes, que le bon peintre Henri van Muyden a brossés avec une verve, une sûreté et une fidélité peu communes et très louables.

Le Salon neuchâtelois est resté ouvert dans les salles Léopold Robert éclairées et égayées par d'intelligentes réparations, du 1<sup>er</sup> mai à la mi-juin. Une fois de plus, il a témoigné de la vitalité artistique de Neuchâtel et de la survivance, dans cette heureuse cité, de cette classe rare et précieuse d'amateurs, la seule qui mérite une mention et un éloge, « l'amateur achetant ».

Des paysages de Paul Robert et de G. Jeanneret, des aquarelles de Paul Bouvier, des vitraux et des meubles de Clément Heaton, voilà certes qui suffirait à honorer une exposition. Il faut y ajouter l'intérêt, la variété et la vie que donnent au Salon neuchâtelois les recherches et les efforts d'une

pléiade de jeunes artistes fort bien doués, dont la sincérité personnelle et la probité technique ne peuvent manquer de s'imposer à la sympathie du public.

\* \* \*

C'est au passé qu'appartenait, de par son âge, son œuvre et ses vigoureuses qualités, le doyen des peintres et des écrivains genevois, M. Charles DuBois-Melly, qui nous a quittés, le 1<sup>er</sup> juillet dernier, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Peintre, historien, romancier, c'est surtout le Genevois de la vieille roche et de la vraie trempe que nous aimions et que nous admirions dans ce grand vieillard rigide. Dans la ville moderne, cosmopolite et banale, il se dressait haut et droit comme une vieille tour solide et rugueuse parmi les vagues bâtisses.

Paysagiste de l'école de Calame, humoriste dans ses *Nouvelles d'atelier* et dans ses *Voyages d'artiste en Italie*, écrivain hardi et novateur dans ses *Nouvelles montagnardes* (1858), historien consciencieux et précis dans ses recherches et dans ses mémoires sur les relations de Genève et de la Savoie, c'est surtout par l'admirable série de ses romans historiques genevois qu'il mérita la popularité, faite d'admiration et de gratitude, qui couronna sa longue carrière d'écrivain.

Depuis *Eve de la Pasle* (1886) jusqu'à *La Pastouré* (1903), c'est tout le passé genevois héroïque ou familier, batailleur ou diplomate, calviniste ou libertin, qu'il a évoqué et qu'il a fait revivre sous nos yeux. Chacun de ces romans apparaît comme un fragment d'épopée qu'éclairerait le sourire d'une idylle. Pierre par pierre, mur après mur, combat après combat, c'est le profil même de l'ancienne et rude cité qui surgit de ces pages toujours sûres, souvent superbes, parfois souriantes et poétiques. C'est bien l'histoire que ces récits font revivre, mais l'histoire enrichie de tout ce qui lui manque à l'ordinaire, la couleur, le relief, la physionomie vivante des hommes, la vision pittoresque des mœurs, l'âme d'un temps et l'âme d'un peuple.

Par son œuvre, comme par son exemple, DuBois-Melly maintenait dans la ville modernisée quelque chose de l'âme ancienne et de son antique vigueur. La cité qu'il a fait connaître et aimer de toute une génération de lecteurs, gardera un souvenir ému et reconnaissant à celui qui fut le Walter Scott genevois.

Hélas! d'autres encore, plus jeunes et moins robustes que ce vieillard solide, l'avaient précédé dans la tombe. Je pense à ce Walter Biolley, Fri-bourgeois né à Neuchâtel, devenu le chef du parti socialiste de La Chaux-de-Fonds, puis l'apôtre

convaincu et ardent de l'abstinence, qui se révéla écrivain fougoux, incorrect et vigoureux dans son roman de *L'Heure* et dans son drame de *L'Araignée*, où il combattait le fléau de l'alcool par une sombre peinture de ses effets. C'était un sincère et un courageux, qui allait jusqu'au bout de son idée et de sa conviction. Il faut donner encore un souvenir à Louis de Courten, un jeune Valaisan, mort dans des circonstances tragiques, qui avait révélé, dans ses premiers essais lyriques, une âme de poète et un don naturel d'observation pittoresque et d'expression artistique.

D'autres, sans doute, mériteraient encore une mention et un regret, mais cette revue de l'année romande menace de finir en oraison funèbre.

Il vaut mieux tourner nos regards vers l'avenir et vers la vie, en souhaitant que l'an de grâce 1906 fasse fleurir encore sur notre sol les œuvres belles et fortes de la pensée et des arts ; car, pour les harangues politiques, les « questions économiques » et les constructions mécaniques, nous sommes bien assurés de n'en jamais manquer.

GASPARD VALLETTE.







## Correspondance inédite

de

Juste Olivier et d'Eugène Rambert.

**L**ES lettres de Juste Olivier à Fritz Berthoud, que nous avons publiées l'an dernier, ont été accueillies avec intérêt par beaucoup de lecteurs. Ils ont paru approuver notre désir de faire, de ce petit livre d'étrennes, non seulement un gracieux assemblage de nouvelles et de poésies, mais aussi un recueil de documents inédits pour servir à l'histoire de notre littérature.

Aujourd'hui, nous avons le plaisir de publier un certain nombre de lettres de Juste Olivier et d'Eugène Rambert, qui, sur notre demande, nous ont été fort obligeamment confiées par M<sup>me</sup> Eugène Rambert et par M<sup>me</sup> Bertrand-Olivier.

Nous en avons extrait tout ce qui nous a paru propre à intéresser le public, et à lui faire mieux connaître, dans leur caractère intime, deux des

plus dignes représentants de « l'âme vaudoise ». Nous sommes certain d'avance que le lecteur se plaira comme nous en la société de ces honnêtes gens, dont le commerce épistolaire, devenu toujours plus cordial avec les années, montre, sous la simplicité tout unie du langage, tant de sérieux et d'élévation morale. Ce ne sont pas seulement deux écrivains dont le talent a honoré les lettres romandes, ce sont deux nobles caractères d'hommes, qu'on peut, autant que dans leur œuvre, admirer dans la dignité de leur vie.

C'est en 1850 qu'ils entrèrent en relations épistolaires. Juste Olivier était, depuis quelques années, établi à Paris. Eugène Rambert, alors étudiant en théologie, mais déjà visiblement sollicité par sa vocation littéraire, préparait la publication des poésies de Monneron. C'est à ce sujet qu'il adresse à Olivier une première lettre.

*Rambert à Olivier.*

Lausanne, le 26 octobre 1850.

Monsieur,

Je viens à vous au nom de la société de Zofingen. Elle a décidé dernièrement de s'occuper à publier les poésies de Frédéric Monneron, qu'elle joindrait probablement à une troisième édition de celles d'Henri Durand. (Les deux premières sont épuisées.) Elle m'a chargé de travailler avec deux autres étudiants pour les rassembler et préparer



le volume. Nous nous en occupons maintenant, après avoir obtenu, non sans peine, l'autorisation de M<sup>me</sup> Monneron, la mère du poète, et, comme j'ai appris que vous aviez une collection assez complète de ses œuvres, je viens vous prier, monsieur, de la mettre à ma disposition pour quelques semaines et de me l'envoyer le plus tôt possible. Il va sans dire qu'après avoir fini mon travail je vous la renverrai aussitôt. Si vous aviez des autographes, je vous prierais de me les envoyer plutôt que des copies. J'en aurai le plus grand soin. Peut-être aurez-vous aussi quelques conseils utiles à nous donner ou quelques renseignements précieux pour mener à bien cette œuvre vraiment patriotique, qui aura sans doute toutes vos sympathies. En terminant, cher monsieur, permettez-moi de vous assurer de la constante affection que vous porte la société de Zofingen. Elle a gardé du temps où vous doubliez sa vie un fidèle souvenir; elle s'anime souvent en chantant vos belles stances :

Il est, amis, une terre sacrée,

et elle espère avoir encore le bonheur de les chanter une fois avec vous.

Agréez, monsieur, l'assurance de mon respect et de mes sympathies.

EUGÈNE RAMBERT, stud. theol.

Adresse : Lausanne, près du Grand-Pont.

Dès le 30 octobre, Olivier répond par une longue lettre pleine de renseignements et de conseils pratiques. Elle fut suivie de plusieurs autres relatives au même objet, et qui seront fort précieuses pour celui qui entreprendra peut-être, un jour, un travail complet sur Monneron. Nous ne voulons pas déflorer ce sujet spécial. L'année suivante, Rambert écrit à Olivier pour lui demander l'adresse de Sainte-Beuve, « à qui la Société de Zofingen a décidé de faire hommage d'un exemplaire. » Le post-scriptum de cette lettre est assez curieux.

*Rambert à Olivier.*

28 décembre 1851.

...Cette lettre était écrite lorsque nous avons appris la nouvelle de la révolution napoléonienne et lorsque le *Nouvelliste* nous a mis dans une grande inquiétude sur votre sort en annonçant que vous aviez quitté votre domicile le premier jour d'émeute, et qu'après une absence de plusieurs jours on ignorait absolument ce que vous étiez devenu. On croyait déjà à votre mort. Je suis heureux que ma lettre vous trouve ressuscité. Cette France est certainement dans une situation bien perplexe. Après tant de révolutions, aucun trône ne peut y être solide, et le seul gouvernement possible est celui de tous. Malheureusement, la démocratie y est une plante exotique et il ne paraît pas qu'elle y soit acclimatée de sitôt. Il résulte

d'un tel état de choses que, pour le moment, la France n'est propre à aucun gouvernement quelconque ; par conséquent, l'anarchie semble la situation normale. Louis-Napoléon est maintenant le seul espoir de la démocratie, et je doute fort qu'il le soit longtemps. La démocratie pourrait-elle naître d'un mouvement qui commence par en violer toutes les lois ? Louis-Napoléon a-t-il vraiment le cœur démocratique ? C'est ce dont il est permis de n'être pas certain. Au reste, tout ceci me trouble peu ; je suis grandement sceptique en fait de politique. Gouvernement de rois, gouvernement de peuple, c'est gouvernement d'hommes en tout cas.

Après ce début, la correspondance (telle, du moins, qu'elle est sous nos yeux) s'interrompt pendant un espace de quinze années ; elle reprend en 1866. L'étudiant en théologie de 1851 est maintenant professeur à Zurich ; Rambert est au premier rang de nos écrivains nationaux.

*Rambert à Olivier.*

Hottingen, près Zurich, le 24 novembre 1866.

Mon cher monsieur,

J'ai chargé mon libraire de vous envoyer le second volume des *Alpes suisses*. Comme il part de Lausanne et que je suis à Zurich, je n'ai pas pu

écrire sur la couverture que vous deviez y voir un souvenir de mon amitié et de mon respect. Vous y mettez la suscription en pensée. Je souhaite que ce petit ouvrage vous fasse quelque plaisir. Au moins vous entretiendra-t-il du pays....

...On me dit que vous allez publier un nouveau recueil de poésies. Il s'y trouvera sans doute les charmantes strophes qui ont paru en feuilleton dans l'un de nos journaux, celles où sonne la cloche du collègue. Cela est bien gracieux. Nous les avons lues et relues trois ou quatre fois de suite, ma femme et moi <sup>1</sup>.

...Veuillez, à l'occasion, m'excuser auprès de M. Clément de ce que je ne lui envoie pas ce second volume comme le premier. J'ai déjà dépassé de beaucoup le chiffre des exemplaires dont je pouvais disposer, et il faut que je m'arrête si je ne veux pas me ruiner. Je n'espère pas que ce livre pénètre en France, au moins pour le moment. Les Français sont si peu montagnards! Aussi me suis-je borné de ce côté-là au strict nécessaire. Ajoutez à la liste ci-dessus un exemplaire que j'ai envoyé par la poste à M. Bersot, qui m'a fait, à propos du premier volume, la surprise d'un article

<sup>1</sup> Il s'agit évidemment de la pièce des *Chansons du soir* intitulée *La baignoire* :

A Nyon, la riante ville,  
Le lac est bleu, d'un bleu tranquille....

dans les *Débats*, et deux à Schérer en vue du *Temps* et de la *Revue moderne*, et vous aurez tout ce que j'ai fait pour la France. Quand l'ouvrage aura huit ou dix volumes, il se peut, si du moins l'intérêt s'en soutient, et que la vue d'ensemble se dégage petit à petit, que les Parisiens en découvrent l'existence. En revanche, j'ai fait un effort sérieux du côté de l'Allemagne, où le premier volume commençait à être remarqué lorsque la guerre est venue le rejeter dans l'ombre, avec une foule d'autres choses bien plus importantes.

Adieu, mon cher monsieur, et croyez-moi toujours votre dévoué,

E. RAMBERT, prof.

*Olivier à Rambert.*

Paris, ce jeudi soir, 29 novembre 1866.

Cher monsieur et ami,

Votre ballot est bien arrivé; je suis allé m'en assurer aussitôt après avoir reçu votre lettre.

. . . . .

...Clément a beaucoup goûté votre premier volume; je lui prêterai mon exemplaire du second, ce que je ne ferais pas à quelqu'un qui pourrait et devrait acheter; il comprendra très bien du reste que vous soyez obligé de vous restreindre: il le sait par sa propre expérience; lui aussi, il connaît, comme nous tous, si je puis me mettre encore du

nombre, cette étrange et charmante idée des amis et connaissances qui croient qu'un livre ne coûte rien, non seulement à faire, mais à imprimer et à publier, et qu'on peut en donner des exemplaires en veux-tu en voilà, comme on donne des poignées de main.

Soyez donc tranquille du côté de Clément ; mais je regrette Renan. Il avait lu votre premier volume et m'en a parlé plusieurs fois avec intérêt. Il y a une dizaine de jours encore, comme nous dînions ensemble, il me parla de vous, et, entre autres mots qui me prouvèrent son bon souvenir de votre ouvrage et du sujet, il me demanda si j'étais aussi grimpeur.

— Je l'ai été, lui dis-je.

— Ah ! répondit-il, cela doit bien passionner.

Voyez donc si, le pouvant à rigueur, vous ne feriez peut-être pas bien de lui envoyer un exemplaire. C'est un esprit très ouvert à tout, qui se fourvoie, mais qui va, qui cherche, et qui parle volontiers de n'importe quoi qui l'intéresse : en tout cela, bien et mal, il n'est pas uniquement français. Voici, à tout hasard son adresse : *Ernest Renan, rue Vanneau, 29.*

Roux<sup>1</sup> est fort capable de ne vous avoir rien

<sup>1</sup> Gustave Roux, l'artiste d'une savoureuse originalité, était, comme on sait, le beau-frère de Rambert, dont il avait épousé la sœur.

dit de la bonne opinion de Renan sur vous et vos ouvrages (car ce dernier m'a paru connaître aussi votre travail sur la littérature dramatique) ; j'avais cependant rapporté le tout à votre beau-frère et à votre sœur, déjà l'hiver dernier. J'avais prié aussi Roux de vous remercier pour moi du premier volume de vos *Alpes*. Il aura oublié le tout. En revanche, il m'a signalé le numéro de la *Bibliothèque universelle* où vous avez bien voulu rappeler mes tentatives pour tirer un peu de poésie de notre prose romande. Je ne puis m'abonner à la *Bibliothèque-Revue suisse*, et, depuis sa transplantation à Lausanne, on ne l'envoie plus à l'ancien chroniqueur de ce dernier recueil ; mais, sur l'indication de Roux, à qui j'en ai su fort bon gré, je me suis procuré le numéro. L'article m'a paru vrai en somme et bien fait ; un bon article historique et critique, et pour ma part j'en suis bien touché et reconnaissant <sup>1</sup>.

Merci encore pour vos *Alpes*, que je vais me mettre à lire et qui seront ma meilleure distraction dans nos soirées solitaires. Elles m'aideront à me transporter au moins en idée à Anzeindaz et dans notre chalet de Cergniemin, où nous nous figurons toujours pouvoir passer un été en famille ; mais cet été-là, comme bien d'autres, ne vient jamais.

<sup>1</sup> La vie littéraire à Lausanne avant 1845. Deux poètes vaudois. *Bibliothèque universelle*, avril 1866.

Votre premier volume m'avait rappelé bien vivement le Grand-Muveran, dont j'ai été un des premiers *grimpeurs* dans un temps où l'on ne s'y aventurait guère et où je fis mes premières armes en ce genre. (Assez beau début, vous voyez, et qui promettait, mais qui n'a pas plus tenu que le reste.) Quoi qu'il en soit, c'était alors une tentative assez audacieuse, et M<sup>me</sup> Olivier l'a chantée, obligée qu'elle était (à notre regret commun) de se contenter de la chanter. Au fin sommet, sous un petit tas de pierres, je mis des vers d'elle :

Le soleil, la neige et les cieux !...

Peut-être y sont-ils encore, aussi inconnus là qu'ailleurs. Heureusement, il reste toujours *le soleil, la neige et les cieux*. Mais voilà que je cause comme un solitaire qui n'en finit jamais. Pardonnez-le-moi et croyez à ma vieille amitié.

JUSTE OLIVIER.

Rien des Roux. Nous ne savons ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils deviennent, ni quand ils reviennent.... J'ai eu les dernières épreuves des *Chansons du soir*, mais je ne sais quand paraîtra ce petit recueil de petits vers. Malgré les journaux, les journalistes et *tutti quanti*, ce sera bien la *metzance* si je ne puis pas me faire le plaisir de vous en offrir un exemplaire ! Encore adieu ; mes respects, je vous prie, à M<sup>me</sup> Rambert. A vous de cœur.

J. O.



*Rambert à Olivier.*

Hottingen, près Zurich, le 3 décembre 1866.

Merci, mon cher monsieur, de votre lettre si amicale et de toutes les indications utiles qu'elle renfermait. J'ai immédiatement écrit pour faire envoyer les exemplaires à la *Revue des Deux-Mondes* et à Renan.

. . . . .

...Sainte-Beuve a déjà lu ou au moins parcouru le volume, et il m'a écrit à ce sujet une lettre piquante et parfaitement aimable. Mais il est évident qu'il y a là quelque chose qui le désoriente. L'ouvrage lui paraît *de plus en plus curieux et original*.

Je sais peu de chose de mon beau-frère; il n'écrit pas du tout, et ma sœur n'écrit guère. Je vais enfin aller les voir dans une dizaine de jours. Je sais maintenant qu'ils resteront dans la Suisse française jusqu'après le nouvel an. Gustave compose un album sur le *Ranz des vaches*, plus un autre album sur je ne sais plus quelle chanson patoise vigneronne qui doit faire pendant <sup>1</sup>.

...Je dois leur rendre cette justice qu'ils n'ont pas oublié toutes vos commissions. Au moins

<sup>1</sup> Il s'agit de la *Chanson des vegnolans*, qui fut, en effet, illustrée par Roux.

m'ont-ils fait vos remerciements pour le petit volume de l'année passée, et m'ont-ils dit, comme vous me le répétez, que vous aviez bien retrouvé le Muveran dans certaines pages où j'ai essayé d'en reproduire la physionomie changeante.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu connaissance des vers de M<sup>me</sup> Olivier, déposés par vous au sommet. J'en aurais fait une exacte recherche. Comme j'ai été une demi-douzaine de fois au sommet, les occasions ne m'auraient pas manqué. J'espère bien qu'il s'en présentera une nouvelle. Mais pourquoi dites-vous que ces vers dorment là-haut aussi parfaitement inconnus que partout ailleurs? Qu'on ignore leur présence sous ce tas de pierres, à la bonne heure; mais que votre poésie en général n'ait pas laissé des souvenirs vivants, ceci est autre chose, et vous me permettez de vous dire que vous faites tort à vos amis. On sait assez que par le temps qui court les recueils de poésies, même les plus distingués, ont peu de chances de faire grand bruit. Mais le bruit n'est pas l'essentiel, et la vraie poésie a encore des amants. La preuve que tout le monde n'est pas aussi oublieux que vous le pensez, c'est que je me souviens fort bien d'avoir lu le morceau où M<sup>me</sup> Olivier chantait votre ascension du Muveran et d'en avoir vivement joui. C'était dans le *Semeur*, auquel mon père était abonné. Le morceau avait pour titre : *Le Muve-*

*ran, à toi qui le gravissais.* Ma mémoire est trop infidèle pour que je puisse en citer des vers, quoique je l'aie relu dès lors et plus d'une fois, mais je n'ai pas oublié l'impression que j'en ai ressentie la première fois. J'étais encore très gamin, et il faut qu'elle ait été vive pour qu'elle me reste aussi présente.

Je suis charmé que mon article de la *Bibliothèque universelle* sur la vie littéraire à Lausanne vous ait intéressé. C'était un article d'occasion, un discours que j'ai dû faire à mon tour à Zurich. J'ai choisi ce sujet parce que, s'il y a un pays en Suisse où nous sommes peu connus, c'est bien celui-ci. J'avais quelque chose comme cinq à six cents auditeurs, et les dix-neuf vingtièmes au moins ont fait en m'écoutant un voyage en terre inconnue. Si je puis pousser mes *Alpes suisses* aussi loin que j'en ai le projet, vous y aurez votre niche, tôt ou tard. Ce n'est que justice. Nous nous réjouissons vivement, ma femme et moi, de lire vos *Chansons du soir*. Nous les lirons ensemble, le soir, comme le titre y invite.

. . . . .

Nous pensons qu'on nous saura gré de reproduire la lettre de Sainte-Beuve que Rambert vient de mentionner.

*Sainte-Beuve à Rambert.*

Ce 26 novembre 1866.

Cher monsieur,

J'ai reçu le second tome de vos *Alpes*. Cela me paraît devenir de plus en plus curieux et original. Il n'est que de prendre racine là où l'on est et d'y pousser de toute sa force. On finira par y faire attention ici, — un peu tard peut-être. Nous sommes encombrés de choses secondaires et moins que secondaires; les chroniques, les cancans et les satires nous inondent. On est heureux de pouvoir suivre sa ligne élevée loin de tout ce clapotage.

J'imprime en ce moment le septième volume des *Nouveaux lundis*, où vous êtes pour le *Cornaille*. Je vais lentement et je tâche de fortifier ce qui a été fait si vite. Le *Vigny* a été écrit plus à tête reposée. Quant au Victor Hugo dont vous me parlez, il ne viendra pas; il y a des limites à la réaction contre soi-même. Ce que j'ai cru pouvoir me permettre en toute liberté pour Chateaubriand, Béranger, Vigny et bien d'autres, je ne le pourrais sans inconvenance à l'égard de Hugo. Ça été dans ma vie une amitié trop singulière et trop hautement chantée que la sienne, pour que je puisse en faire abstraction jamais dans mes jugements. Sur ce point, le poète en moi a tué le cri-

tique. Ce dernier a bien assez de quoi faire, même en s'interdisant cet énorme et noble gibier. D'ailleurs, cher monsieur, je commence à me faire bien las et je suffis à peine à la mise en ordre et au règlement de mon passé.

Gardez-moi un bon souvenir, que je vous rends et vous conserve également avec fidélité. Je vous lirai en ancien professeur confrère du canton de Vaud.

SAINTE-BEUVE.

*Rambert à Olivier.*

Hottingen, près Zurich, le 6 février 1867.

Mon cher monsieur,

Voici bien six semaines que j'ai reçu vos *Chansons du soir* et que j'ai l'intention de vous dire le plaisir qu'elles m'ont fait, je devrais dire qu'elles nous ont fait, en y mettant ma femme de moitié. L'explication de mon silence est de celles que vous admettez, je l'espère. J'ai dû m'interdire toute correspondance qui n'était pas urgente, afin de pouvoir mener à bien un travail assez délicat et assez étendu que j'avais promis à la *Bibliothèque universelle*. Il s'agit d'une étude en quatre articles sur les poésies de Vinet. Le premier, dont il n'y avait pas un mot d'écrit le 2 janvier, a dû être prêt pour le 8, et le second pour la fin du mois.

Pour un homme qui n'a pas mal d'occupations sans cela, c'est un assez gros surcroît, d'autant plus que j'ai dû écrire bien des lettres, dont quelques-unes nécessairement fort longues, pour avoir toutes les informations désirables.

En elles-mêmes, les poésies de Vinet ne valent pas une étude aussi approfondie ; mais, après en avoir étudié la collection complète (elle est assez volumineuse), j'ai cru y découvrir les matériaux d'une histoire intime de Vinet, d'une histoire de son développement religieux, et c'est ce qui m'a décidé. La seule occupation qui ait pu trouver place à côté de celle-là a été un article sur les *Chansons du soir*. Il ne s'agit que d'un article de bulletin, mais assez long (une dizaine de pages en petits caractères), et je crains un peu que M. Tallichet ne le renvoie au mois de mars, vu la longueur de l'article sur Vinet par lequel s'ouvrira la livraison de février. J'ai insisté cependant pour que, si cela lui est possible, il le donne déjà en février.

C'est avec bien du plaisir que je me suis occupé de ce petit compte rendu, que j'aurais voulu faire beaucoup plus complet et développé. Il vous dira mon impression, très franchement, petit mérite, à vrai dire, car jamais la franchise n'a moins coûté à la sympathie et à l'amitié. Je ne sais rien de plus original que votre poésie actuelle. Son originalité

même lui fera du tort auprès de certaines gens. Tout le monde ne sera pas pris, mais ceux qui le seront le seront bien. Aussi ai-je insisté, en vue de multiplier, si possible, le nombre de ceux qui seront pris et de mettre le public en garde contre les appréciations légères, superficielles, étourdies, sur la bonne manière de vous lire. Vous ne composez pas comme tout le monde ; vous ne devez pas non plus être lu comme tout le monde. Je souhaite vivement que vous ne trouviez pas ma critique trop prosaïque pour une poésie aussi purement et profondément poétique.

. . . . .

*Olivier à Rambert.*

Paris, ce 24 mars 1867.

Cher monsieur,

Vous me pardonneriez de n'avoir pas encore répondu à votre très bonne et très aimable lettre du 6 février, si vous saviez les embarras de maison dans lesquels j'ai été tout cet hiver et dont je ne suis pas encore bien sorti. Je ne veux plus, cependant, tarder davantage à vous remercier de tout ce que vous me dites, m'annoncez et me proposez d'obligeant et d'aimable.

Mais, d'abord, que je m'acquitte d'une commis-

sion que je regrettais surtout de ne vous avoir pas transmise plus tôt. M. Renan m'a formellement chargé de vous remercier de votre nouveau volume et de vous en faire compliment de sa part. Ces vues sur nos montagnes l'ont vivement intéressé. « Elles me donnent grande envie de voir la Suisse, » m'a-t-il dit. Ainsi, à vous de le convier aux Plans, et si, par le sentier de l'*Aigle*, vous nous l'amenez jusqu'en Cergniemin, il y sera le très bien venu, quelque mal en état que nous soyons encore d'y recevoir personne, ni nous-mêmes. Mais quand tout cela se réalisera-t-il ? Quand voisinerons-nous de Cergniemin aux Plans ? Ah voilà ! Cette année, il y a l'Exposition, et toutes les années il y a quelque chose, n'est-ce pas ? Ainsi va la vie, ainsi elle se fait ; on en prend son parti, tant qu'on peut légitimement espérer en avoir encore un long ruban devant soi, mais quand on est au bout ?... De cela vous ne savez rien, vous et tous ceux, s'il plaît à Dieu, qui n'y êtes pas.

C'est aussi pour moi que je tenais à vous remercier de votre volume. Je l'ai lu avec un très grand plaisir. Il me semblait être encore dans les Alpes, comme à vingt-cinq ans. Vos trois jours de chasse m'y ont particulièrement transporté. J'ai fait aussi une chasse pareille, où je n'ai rien tué non plus, par la très bonne raison que je n'ai jamais tenu un fusil de ma vie, ni attrapé aucune espèce de gi-



bier, au physique pas plus qu'au moral. C'était sur le glacier de Champfleuri, au pied de la Becca d'Audon. J'ai décrit mes impressions de cette course dans le *Pré-aux-noisettes*, et c'est dans la montagne d'Audon, au-dessus de la Ruche, que mon héros et moi nous sommes descendus, avant que le troupeau y fût monté, et comme du ciel. Dans le *Chevrier*, il y a aussi des pages d'une réalité parfaite, surtout la vie solitaire au bord des glaciers. La *Dent du Midi* est une étude achevée, vous vous y êtes épanché avec amour, pas trop pour les amateurs,... mais pour les autres? je ne sais; cependant, laissez-moi vous dire, en vieil ami et qui désire sincèrement votre succès pour vous et pour nous, faites attention! C'est beaucoup pour une seule montagne. Il y en a tant! Nous autres Suisses, de nos hauteurs, nous ne voyons le reste du monde que dans le lointain et dans le vague. Et toutefois ce lointain, ce reste du monde est grand.

Merci en outre, et très cordialement, pour vos bonnes intentions au sujet des *Chansons du soir* et de la manière dont j'ai essayé de rendre la poésie de notre pays et celle qui me venait dans l'âme. J'ai grand besoin, en effet, d'être un peu interprété, et je suis sûr que vous le ferez avec une intelligence et une sympathie amicales.

Réussirez-vous à me faire un peu plus pénétrer

dans notre public, comme vous en avez le désir, qui me touche et dont je vous suis très reconnaissant? Excepté quelques amis comme vous, on a fort peu soutenu mes livres, prose ou vers, dans le pays pour lequel je les avais rêvés, et où ils pouvaient seulement avoir un public. On se les prête par-ci, par-là; on ne les achète pas. Cela m'est bien égal à moi, mais non pas à mes éditeurs. J'ai toujours eu grand'peine à en trouver, et il est clair qu'à la fin je n'en trouverai plus. Somme toute, si je n'ai pas donné, je crois, tout ce que j'aurais pu donner, j'ai fait ce que j'ai pu, et maintenant, sur ce point comme sur bien d'autres, je suis las et à bout.

...De nos amis d'ici, rien de bien nouveau. La France s'est vue précipitée tout à coup dans la passe que vous savez. Schérer le sent profondément. Il aimerait mieux tout qu'une pareille situation. Clément, de même. Je leur dis : « Et après? » Mais il n'y a pas de pays où l'on se dise moins *après* qu'en France. Sans compter ceux qui disent au contraire : « Après moi, le déluge, » et à Paris il y en a beaucoup de ceux-ci, dans tous les genres. Suivant Sainte-Beuve, la « fièvre française » nous reprend.

Il n'y a pas très longtemps que j'ai vu les Roux. Ils étaient bien. Ils doivent me garder vos articles sur Vinet, pour que je les lise dans leur ensemble,

et celui sur les *Chansons du soir*, s'il paraît. Je vous en remercie d'avance....

Le 9 octobre 1867, Sainte-Beuve adressait à Rambert un exemplaire de sa nouvelle édition de *Port-Royal*. Rambert écrivit pour la *Bibliothèque universelle* une étude sur Sainte-Beuve<sup>1</sup>, qui donna lieu à l'échange des lettres qu'on va lire.

*Rambert à Olivier.*

Hottingen, près Zurich, le 21 janvier 1868.

Mon cher monsieur,

Je viens, sans que vous vous en doutiez, de vous mettre à réquisition et de disposer de vous pour un service, que vous me rendrez sans doute, à moins qu'il n'y ait des raisons de force majeure, ce qui, je l'espère bien, ne sera point le cas. Voici ce dont il s'agit : Sainte-Beuve m'a envoyé son *Port-Royal*, et je viens d'écrire sur lui un article assez étendu, environ trente-deux pages, qui paraîtra dans la livraison du 1<sup>er</sup> février de la *Bibliothèque universelle*. J'en aurai, je pense, après-demain les dernières épreuves, dont je lui enverrai immédiatement un exemplaire, car je suis impatient que ce travail passe sous ses yeux, et, malade comme il est, je ne veux pas attendre que

<sup>1</sup> Le doyen des critiques français : Sainte-Beuve et *Port-Royal*. *Bibliothèque universelle*, février 1868.

la *Bibliothèque* paraisse. Or je tiens beaucoup à avoir son impression, franche, entière, comme j'ai dit la mienne sur lui dans l'article en question; mais, vu son état de santé, on ne peut pas lui demander une lettre, surtout une lettre un peu développée. J'ai donc imaginé un moyen de lever la difficulté. Vous êtes son ami, vous devez le voir quelquefois; oserais-je vous prier d'aller le voir dans quelque chose comme six ou sept jours, ou plus tard, mais pas avant, parce qu'il faut laisser à l'article le temps d'arriver et à lui le temps de le lire. Il vous dira ce qu'il en pense, et vous serez peut-être assez bon pour me l'écrire. Je lui ai écrit hier, de mon côté, et je lui ai exposé toute cette petite combinaison, de sorte qu'il vous attendra et qu'il saura que vous venez en quelque sorte de ma part. Vous voyez que j'en use sans façon avec vous, et que je vous donne toute sorte de tintouin, une visite à faire bien loin de chez vous, une lettre à écrire. Mais j'ose croire que la chose dont il s'agit aura pour vous quelque intérêt, et puis je sais votre bonté. Quant au terme de six ou sept jours, je répète qu'il indique seulement le terme avant lequel il ne faut pas aller; vous imposer une course pareille à jour fixe serait plus qu'abusif, vous prendrez votre moment, et je vous prie instamment de ne pas pousser la complaisance jusqu'à vous déranger pour moi; le seul point sur

lequel j'ose vous prier de n'avoir égard qu'à mon désir, est de me dire ce que Sainte-Beuve vous dira tout nettement et rondement, le mal comme le bien, sans atténuer l'un, sans embellir l'autre. Si vous jetez les yeux sur l'article, vous comprendrez, j'en suis sûr, que j'y tiens tout particulièrement. Vous serez aussi assez bon pour me donner des nouvelles de sa santé. Depuis une lettre de Schérer, qui date de quelque temps déjà, je n'en ai point.

Je viens de réunir mes études sur Vinet, et elles vont sortir des presses Meyrueis, à Paris. En envoyant aujourd'hui même le bon à tirer de la dernière feuille, j'ai prié M. Meyrueis de vous en faire tenir un exemplaire de ma part, sitôt le volume paru. J'ai revu ce travail avec quelque soin ; j'y ai fait quelques coupures ; chaque article est devenu un chapitre avec un titre à part. J'y ai mis un véritable discours préliminaire sous le nom d'*Introduction*, et j'ai intitulé le tout, non pas *Les Poésies de Vinet*, comme dans la *Bibliothèque universelle*, titre faux (dont l'erreur tenait à une certaine indécision au début et au peu de temps que m'a laissé M. Tallichet), mais *Alexandre Vinet d'après ses poésies, étude*, par E. Rambert. La physionomie de tout le travail se trouve ainsi passablement modifiée. Il est bien clair que je n'attends aucun accès en France pour ce volume ;

mais j'y tiens pour chez nous. Les articles y ont fait assez de bruit; on les a fort commentés en sens très divers. Peut-être en sera-t-il de même du volume, grâce à l'introduction.

. . . . .  
On fait beaucoup de politique à Zurich, il s'y prépare toute une révolution, qui, probablement, ne sortira pas des voies légales, mais qui ne laisse pas d'être violente à sa manière. Autant que j'en puis juger, les révolutions en allemand ressemblent beaucoup aux révolutions en français. C'est la même chanson, les mêmes promesses, les mêmes leurres. Je ne crois pourtant pas qu'il y ait beaucoup à redouter de celle-ci. Il y a dans la population de ce pays trop de bon sens pour qu'il donne sérieusement dans les utopies, et trop de culture accompagnée de trop d'amour-propre pour qu'on puisse craindre un abaissement intellectuel et moral comme celui qu'a produit chez nous le mouvement de 1845.

Adieu, mon cher monsieur, et excusez-moi, je vous prie, de la liberté que je prends. Mes meilleurs compliments à tous les vôtres, ainsi qu'à MM. Clément, Gleyre et Schérer, quand vous en aurez l'occasion. Adieu, encore une fois, et croyez-moi votre tout dévoué,

E. RAMBERT.

*Olivier à Rambert.*

Paris, ce 31 janvier 1868.

Mon cher monsieur,

Et d'abord, ôtez-vous de l'esprit que cette espèce de reconnaissance à faire sur l'effet produit par votre article m'ait causé de l'ennui. J'en ai plutôt de n'avoir pas grand'chose à vous dire là-dessus, comme je le prévoyais du reste, connaissant le caractère de Sainte-Beuve, et, dans l'intervalle, ayant fait tâter le terrain par un ami commun, le docteur Veyne. Malgré mon peu d'espoir de pouvoir vous répondre quelque chose de précis, je suis donc allé voir Sainte-Beuve avant-hier. Il avait reçu votre article et l'avait lu. Je savais déjà qu'il vous avait répondu de suite, suivant son habitude, pour ne pas laisser accumuler les réponses qu'il fait toujours à ceux qui lui écrivent. Il croyait que vous m'aviez aussi envoyé l'article. Je lui ai dit qu'il n'en était rien, et alors il me l'a remis pour le lire. Je vous en donnerais plus facilement mon impression que la sienne. Les seuls points qu'il ait relevés sont ceux-ci :

1<sup>o</sup> Celui qu'il vous a marqué lui-même, en ces termes, je pense, ou à peu près, car il me les a cités : « Que si les Lausannois n'étaient pas contents, ils étaient bien difficiles. » Franchement, et

pour qui le connaît et peut tenir compte de tout, de Lausanne alors et de lui dès lors, je crois qu'il a raison. Il me semble, d'ailleurs, que vous êtes au fond de cet avis ; mais peut-être ne le mettez-vous pas assez en évidence et « s'être moqué des bons Lausannois, » trop en relief. Du reste, je n'ai rien surpris d'amer, à ce sujet, contre vous. Seulement ce trait sur ce qu'on pensait ou pouvait penser de Lausanne et de lui, me paraît lui avoir été sensible : dans quelle mesure ? C'est, je n'en doute pas, ce qu'en vous répondant il aura noté lui-même au plus juste.

2° *Les groupes d'esprits.* Il a dit seulement que c'était là une idée qui lui était venue et lui avait paru avoir sa place dans la critique, sans qu'il y attachât cependant une extrême importance, ou qu'il prétendît l'avoir amenée à son point définitif. Je lui ai rappelé que j'avais assisté à l'éclosion de cette idée dans son esprit, ou du moins à sa première expression un peu complète, un jour qu'il m'en fit part en nous promenant dans la cour du Louvre où nous nous étions rencontrés et où nous causâmes longtemps. Il ajouta que vous disiez ou faisiez entendre vouloir revenir sur cette idée. J'appuyai, remarquant que vous étiez un esprit chercheur, et que cette idée avait dû vous frapper comme naturaliste. Je ne pouvais en dire davantage, ne vous ayant pas encore lu. Il ne semblait



d'ailleurs point mécontent de cette partie de votre article, mais il l'a pourtant mentionnée, ce que je me suis mieux expliqué à la lecture, soit à cause de l'intérêt que vous avez pris à cette idée et des développements dans lesquels vous êtes entré, soit à cause des réserves que vous avez faites, au point de vue rigoureusement scientifique.

3° Cette sorte de *poésie cachée*, pour laquelle, dans ses travaux de plus en plus réduits à la critique et à la prose, Port-Royal lui rendait comme une secrète issue. C'est au moment où je me levais pour partir qu'il s'est mis à développer ce côté de son livre, doucement, mais longuement, et, je crois, pour que je vous le disse ou redisse, tellement que je craignais que vous n'eussiez oublié ce point, pour lui évidemment essentiel; mais, rentré chez moi avec votre article, j'ai bien vu qu'il n'en était rien. Son intention était-elle seulement d'approuver, ou aurait-il voulu encore quelque chose de plus accusé et de plus net sur ce fond de poésie intime, qui lui tient beaucoup à cœur: je ne saurais le dire, et vous rapporte seulement le fait.

4° En général et à propos de ces divers points, spécialement du dernier (l'élément poétique), la place importante, capitale, du *Port-Royal* dans l'ensemble de ses travaux et de sa carrière d'écrivain. Il n'a dit que peu de mots là-dessus, mais

sa pensée était bien telle, et j'avais presque envie de la résumer et de conclure ainsi : « Oui, qui ne connaîtrait pas votre *Port-Royal* ne vous connaîtrait pas bien. » Il a donc, ce me semble, dû être content de vous à cet égard.

Voilà en gros, non pas sans doute tout ce qu'il a pensé, mais tout ce qu'il a dit. Il n'a touché aucun autre point particulier, et a évité de se prononcer sur l'ensemble, répétant ce qu'il avait déjà exprimé à Veyne, que ce n'était pas à lui à juger un article fait sur lui. Il y avait là embarras naturel de l'auteur vis-à-vis du critique; y avait-il quelque chose de plus? J'incline à le croire; rien pourtant qui sentît l'auteur mécontent de l'ensemble et du ton de l'article. Il lui a même appliqué le mot de *bienvueillant*, ou un mot analogue, dans le courant de la causerie.

J'arrive maintenant à mon impression personnelle, mais je dois vous prier qu'elle reste, ainsi que tout ce qui précède, absolument entre nous. Sainte-Beuve est assez *rageur* de son naturel, et j'ai mes raisons d'amitié, depuis surtout notre brouille momentanée d'il y a sept ou huit ans, pour ne le heurter en rien, et me tenir, en ce qui pourrait me regarder personnellement, à l'état purement passif.

Je trouve votre article très remarquable à plus d'un égard, bien pensé, bien écrit, allant au fond

des choses sur plus d'un point, y allant avec finesse et profondeur, curieux, adroit même vis-à-vis de l'ouvrage et du public, mais non pas peut-être autant vis-à-vis de l'auteur. Ici, je ne vous donne plus mon impression quant à moi, mais mon impression sur la sienne, qu'il n'a pas voulu dire ou que je n'ai pas pu lui faire dire mieux, n'ayant pas lu auparavant l'article, pour lui suggérer des points de discussion sur lesquels il se serait peut-être prononcé plus qu'en général il ne l'a fait.

D'abord, vous avez surtout analysé l'auteur ; je crois qu'il eût préféré vous voir surtout analyser l'ouvrage. C'eût été un autre travail, je le sais, mais je cherche seulement à deviner et à vous résumer ce qu'il peut avoir senti.

Vous avez plus insisté qu'il ne l'a fait sur la part que nous avons eue à son cours de Lausanne. Sur cela, il avait marqué, lui, le point juste en soi et pour nous, qui en avons été pleinement satisfaits, je dois le dire. Au fond, vous n'avez rien dit de plus que lui, mais vous vous y êtes étendu davantage. Il ne m'en a, certes, rien montré, mais je ne serais pourtant pas étonné qu'il l'eût senti autrement que nous, et peut-être d'une façon moins agréable.

Il s'occupait déjà beaucoup de Port-Royal avant de venir à Lausanne. Il en avait ramassé de nom-

breux matériaux et toute une bibliothèque. Quand il vint me voir en passant à Lausanne, comme une de ses anciennes connaissances de 1830 et du romantisme, il me laissa voir ou je crus voir qu'un cours sur Port-Royal lui aiderait à en faire un livre, me demandant ou se demandant avec moi si un tel cours serait possible à Lausanne. C'est donc en réalité plutôt de lui qu'en vint la première ouverture. Quant à lui demander un autre sujet, il ne pouvait en être question. Sainte-Beuve, si on lui proposait un cours, ne l'acceptait que sur ce sujet et dans le but précis d'en faire par la suite un livre. La grosse partie du public, non avertie, crut que c'étaient nous, que c'étaient les méthodistes qui lui avions imposé le sujet de Port-Royal. Et que n'a-t-on pas dit alors de lui et de nous sur cette supposition fausse? Et de M. Singlin, et de la mère Angélique? On en faisait des gorges chaudes au café Morand, où les plaisants de l'époque (l'avocat Aneth, le grand Vulliet, que vous n'avez pas connus) répétaient chaque soir les leçons de Sainte-Beuve en caricature. Nous avons eu beaucoup à lutter contre ce mauvais et piètre esprit, au commencement surtout. Sainte-Beuve, tout à son travail, ne savait que peu ces choses et ne s'en inquiétait guère. Nous, elles nous embarrassaient ou nous peinaient davantage. J'écrivis même une sorte de satire contre ses détracteurs et

les nôtres ; Ducloux l'imprima ; mais au moment de la publier, je voulus cependant la faire lire à Sainte-Beuve. Bien m'en prit. Il se prononça vivement contre l'idée de publier cette satire, et il avait raison, car elle n'eût fait qu'envenimer la situation. Je supprimai donc les exemplaires, n'en conservant qu'un seul, qui doit être dans mes papiers, d'où il n'est jamais sorti. Bref, sur ce point de l'origine de son cours, je me figure encore, sans aucune allusion de sa part, qu'il ne vous aura pas trouvé complètement exact, que, pour lui, vous aurez non pas changé, mais forcé et grossi les faits. Voyez comme à trente ans de distance, et seulement pour la génération d'après, il est déjà difficile d'écrire l'histoire ! Ce détail est peu important, mais c'est pour vous tout dire.

A l'époque du cours, il y avait donc à Lausanne deux courants de l'opinion, très opposés et très prononcés, chacun dans leur sens : l'un, qui finit par triompher, de grande sympathie, l'autre d'opposition non moins grande. Que Sainte-Beuve ait fini par « passer pour s'être un peu moqué de ces bons Lausannois, » serait-ce la résultante de ces deux tendances diverses ? Dans tous les cas, la résultante n'est pas vraie : Sainte-Beuve a pris Lausanne et son cours avec le plus grand sérieux, je peux le dire, car je le voyais et j'en parlais avec lui tous les jours, puisqu'il habitait en partie chez

nous, vivait avec nous excepté dans ses heures de travail, pour lequel il s'était loué à l'hôtel d'Angleterre une chambre plus grande que celle que nous aurions pu lui offrir. J'ai tenu à vous bien éclairer sur ce point, parce que vous avez pu voir par sa lettre qu'il avait trouvé ce faux jugement de l'opinion ou des Lausannois d'aujourd'hui aussi injuste que peu aimable. Ce qu'il a pu penser et dire dès lors ne regardait que sa propre *traversée* des idées et des choses, Lausanne compris, si vous voulez, mais non pas Lausanne en particulier, ni ses auditeurs, ni son cours. Je ne l'en ai jamais entendu parler qu'avec convenance et sympathie. Il me revient qu'un de ses anciens auditeurs, encore très mêlé à la société lausannoise d'aujourd'hui, n'a eu, lui et ses relations, qu'une bonne et agréable impression de ce que Sainte-Beuve dit de Lausanne et de son cours dans cette dernière édition de *Port-Royal*.

Un point sur lequel ma mémoire a peine à croire que la sienne ne se trompe pas, c'est que chacune de ses leçons durât de trois à quatre heures, à moins qu'il n'ait voulu dire qu'elles duraient une heure (de 3 à 4), par le fait souvent une heure et demie.

Enfin, un mot encore qu'il faut que je vous note, parce qu'il pourrait bien l'avoir remarqué, lui qui remarque tout : c'est le mot de *vieillesse*

que vous lui appliquez à la fin de l'article. Sainte-Beuve a soixante-deux ans ; même sans adopter le système de M. Flourens, est-ce là réellement la vieillesse proprement dite ? Du moins, ce ne l'est pas pour lui. Sans son infirmité (une rétention de la vessie), il serait encore vert et dispos, et il l'est même à l'ordinaire, quand cette infirmité rentre dans le *statu quo*, comme à présent, et ne se complique pas de crises. J'aurais mieux aimé *automne* au lieu de *vieillesse*. Mais encore cela, c'est pour vous tout dire.

Ma lettre, si longue qu'elle soit, est bien incomplète sur ce que vous teniez à savoir, et ne vous satisfera guère à cet égard. J'espère que vous me la pardonnerez sur le reste. Afin de répondre le plus possible à votre désir, là où je ne pouvais avoir l'impression de Sainte-Beuve, je vous ai dit ce que je pouvais m'en figurer, d'après son caractère et sa tournure d'esprit. Mais ce ne peuvent être là que de pures imaginations de ma part, et Sainte-Beuve serait peut-être le premier à en juger ainsi. Gardez-vous donc d'essayer de rien raccommoder avec lui, si tant est que quelque chose l'ait piqué dans votre article. Il déteste les raccommodages. Surtout ne m'y mêlez pas. Tel qu'il est d'ailleurs, votre travail n'en est pas moins un de ceux qui font le mieux connaître Sainte-Beuve et le serrent de plus près, et de la façon la plus pré-

cise. Soyez sûr qu'au total il l'apprécie comme votre talent et votre bonne intention le méritent.

J'aurais mille choses encore à vous dire sur lui et sur vous aussi ; mais au lieu d'une lettre il faudrait une causerie. Je cause encore volontiers, mais je n'écris plus guère. Que ne venez-vous donc à Paris, ou à Lausanne quand j'y passe ! Avec votre talent qui va se fortifiant et s'épurant toujours plus (nous le trouvons ici), avec votre position dans la presse, vous devriez vous arranger pour venir au moins passer chaque année quelques semaines à Paris. Quelques semaines suffisent à présent, mais elles sont presque indispensables à tout écrivain français : c'est ma conviction et mon conseil d'ami.

Merci pour vos détails sur Zurich. M. Kern <sup>1</sup> voit dans cette révolution des germes socialistes, qui au surplus se manifestent aussi ailleurs.

Adieu ; mes respects à M<sup>me</sup> Rambert. A vous bien cordialement.

J. OLIVIER.

Votre sœur a dû vous dire combien j'avais été touché de ce que votre article sur Schérer contient de choses aimables et amicales pour moi. Il est bien joli, cet article. Tout le monde a dû en être content, même M<sup>me</sup> de Gasparin.

<sup>1</sup> Alors ministre de Suisse à Paris.



La lettre de Sainte-Beuve à Rambert, du 26 janvier 1868, est sous nos yeux. Inutile de la transcrire, puisque Rambert lui-même va en reproduire le texte dans la lettre ci-après.

*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 3 février 1868.

Mon cher monsieur,

Mille remerciements pour votre bonne et longue lettre. Je suis vraiment honteux de toute la peine que vous avez prise et que je vous ai donnée. Je veux bien que ce soit de la peine plutôt que de l'ennui. Au moins, à votre place, la chose m'aurait-elle intéressé. Mais encore est-ce de la peine. Un voyage tout au travers de Paris, une lettre qui vous a pris beaucoup de temps, etc. Encore une fois, merci. Voici la copie de la lettre que m'a envoyée M. Sainte-Beuve :

« Je ne saurais vous dire combien je suis sensible à un si aimable procédé. De vous j'accepte tout les yeux fermés et suis sûr, quoi que vous disiez, d'être tenu à une reconnaissance entière. Je vous avoue qu'en lisant de pareils articles, je suis confus et hors d'état d'avoir un avis sur moi-même. Je m'étonne de tout ce qu'on peut trouver, à l'aide d'une critique ingénieuse et bienveillante, dans un passé si décousu et si rempli de dispa-

rates difficiles à concilier. Moi-même je ne réussis à m'y voir que bien en raccourci et (comme vous l'avez remarqué d'une de mes pensées) à travers la couleur de l'atmosphère du moment présent. C'est donc à vous, messieurs, d'en savoir plus long sur moi que moi-même, et je ne puis qu'incliner la tête en me voyant tenir tant de place et en me demandant tout bas si je le mérite en effet. Je n'ai pas encore vu Olivier, qui m'arrivera à l'un de ces moments. Il sait ce passé-là, ces années de Lausanne mieux que moi-même ; mais il y a un fait bien réel, bien sincère, c'est que je suis resté fidèle à Lausanne et que ce témoignage se retrouve en mainte page des présents volumes. Veuillez le dire à M. Tallichet en le remerciant de ma part de l'hospitalité qu'il veut bien offrir à mon nom sous vos auspices.... »

Le reste roule sur d'autres sujets<sup>1</sup>. Vous voyez qu'il n'y est nulle part question des Lausannois qui seraient bien difficiles s'ils n'étaient pas contents. La seule phrase qui puisse avoir un rapport avec le reproche qu'il paraît disposé à faire aux Lausannois est celle où il marque avec quelque insistance qu'il leur est resté fidèle. Je pense que

<sup>1</sup> Ce « reste » est fort court ; le voici : « Je n'aurai que demain l'article sur Töpffer. Je vais mieux, mais j'en suis toujours à une infirmité pénible et assujettissante. A vous de tout cœur. »

s'il l'a marqué avec cette insistance, cela tient moins à mon article qu'à un mot d'une lettre que je lui ai écrite. Je lui ai dit que cet article allait jusqu'à l'extrême limite de la liberté dont je puis jouir dans la *Bibliothèque universelle* et que quand je le voudrais je n'oserais en dire davantage. Je ne me rappelle pas les mots, mais c'est bien le sens. Et le fait est que, sans les obligations que m'a M. Tallichet, l'article n'aurait pas passé. Ayant reçu les volumes de M. Sainte-Beuve pendant que j'étais au canton de Vaud en octobre, j'ai profité de l'occasion pour sonder à son endroit notre public littéraire, qui n'est pas très facile à distinguer de notre public religieux. Et j'ai trouvé partout des gens qui voient toute cette histoire du *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve au travers de cette phrase demeurée fameuse parmi ses anciens auditeurs : « A Lausanne, j'ai côtoyé le méthodisme et le calvinisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. » Ce n'est pas d'avoir côtoyé qu'on lui fait un crime, mais de ces efforts pour intéresser. Et il faut avouer que ce mot est au moins malheureux. L'une des choses par lesquelles l'article a paru hardi à M. Tallichet et le paraîtra à son public, c'est qu'au lieu de faire à M. Sainte-Beuve un sermon à ce propos, j'ai cherché à l'expliquer et que j'ai transporté autant que j'ai pu la question, même la question morale, sur le terrain littéraire.

Quant aux dissidents dont j'ai parlé, je ne l'ai pas entendu de l'avocat Aneth et des habitués du café Morand, dont je savais le rôle, mais de très bons chrétiens auxquels « cette façon toute littéraire de parler des matières théologiques » parut on ne peut plus suspecte. Il y en eut plus d'un, témoin M. Adam Vulliet, que vous avez bien connu à Paris, et qui m'a dit souvent que Sainte-Beuve dans son cours lui avait toujours fait l'effet non du *théologien*, mais du *comédien de la grâce*. Il me semble qu'il ne peut y avoir de doute sur la dissidence que j'ai en vue, et la page de M. Sainte-Beuve sur ses traversées et ses efforts pour intéresser le méthodisme lui ont donné raison dans l'opinion générale de notre public. M. Sainte-Beuve le sait bien (voir entre autres tome II, p. 513). Sa réputation a subi chez nous un grand échec moral et on me voudra peu de bien d'avoir fait effort pour la relever, car c'est là que tend mon article.

Il résulte de tout ce qui précède que votre impression, qu'il y a dans cet article plus d'adresse vis-à-vis du public que vis-à-vis de l'auteur, doit être très juste. Mais ce défaut, si c'en est un, était comme forcé par la position. C'est vis-à-vis du public qu'il y avait de la hardiesse, et vis-à-vis du public que j'ai dû y mettre quelque adresse ou du

moins chercher à y en mettre. Quant à M. Sainte-Beuve, je n'ai songé qu'à dire mon impression, simplement et franchement, sûr que le ton de la bienveillance y serait, malgré les réserves possibles, parce que son tour d'esprit m'est très sympathique. J'ai écrit à Sainte-Beuve de manière à lui faire sentir ma position, et c'est sans doute la raison pour laquelle il a trouvé les Lausannois bien exigeants.

A propos de sa lettre, j'ai oublié de vous dire qu'elle a dû être écrite tout chaud et que c'est par là qu'elle m'a surtout intéressé et fait plaisir. Il a reçu l'article dimanche dernier dans la matinée, et le lendemain à deux heures la lettre était entre mes mains, ce qui est d'autant plus significatif que mon domicile hors de ville fait que les lettres mettent au moins quatre bonnes heures pour venir de Zurich jusqu'à moi. Il me semble qu'on sent dans ces lignes de Sainte-Beuve quelque chose de l'émotion que fait toujours éprouver une critique dont on est l'objet et qui de l'œuvre cherche à pénétrer jusqu'à l'homme. Si elle manque totalement le but, elle irrite; et quand elle l'atteint, ne fût-ce qu'en partie et sur un point, elle produit une espèce de trouble intérieur. Il m'a paru sentir quelque chose de ce trouble dans le billet de M. Sainte-Beuve, et je me suis dit que

si mon article était incomplet et peut-être inexact par plus d'un endroit, au moins ne devait-il pas être essentiellement faux.

J'ai peut-être un peu pesé sur le service que, selon moi, vous deviez avoir rendu à M. Sainte-Beuve en lui créant cette année de retraite à Lausanne, et c'est là sans doute ce qui vous fait penser que je vous ai fait la part trop grande, car d'ailleurs tout ce que j'ai dit à ce sujet est presque textuellement cité de M. Sainte-Beuve lui-même. Si j'ai ainsi pesé, c'est que j'ai l'idée très fort enfoncée dans l'esprit qu'il n'aurait pu que difficilement, s'il fût resté en France, se mettre à cette besogne avec le même entrain et la même suite, et que s'il eût tardé il eût manqué le bon moment. Cela se rattache à la manière dont je me figure son développement et dont je vois l'*ensemble* de cette carrière qu'il appelle dé cousue. Et sous ce rapport, en laissant de côté la question spéciale de la part qui vous revient, l'article doit lui avoir fait quelque plaisir. L'impression d'un esprit *dé-cousu* est bien celle qui domine dans le grand public, qui juge en gros et de loin. Or j'ai été droit contre cette impression et j'ai tâché de faire sentir une suite dans cette vie.

Si j'ai parlé de vieillesse, c'est un peu sa faute, à lui. J'ai hésité sur ce mot-là, et puis j'ai passé

outré, grâce à une lettre qui date de deux mois environ, où il me dit qu'il n'entreprendra plus rien, qu'il demande seulement deux ans pour mettre en ordre sa succession littéraire et où il s'envisage comme décidément entré dans la véritable vieillesse. Je regrette que l'impression pénible que ce mot peut lui avoir causée risque d'être aggravée par le premier titre actuel de l'article : *Le doyen des critiques français*, titre qui n'est peut-être pas absolument exact.... Tallichet n'a pas voulu entendre parler du titre primitif dans sa nudité : *M. Sainte-Beuve et Port-Royal*....

...Je crois voir ce que veut dire Sainte-Beuve lorsqu'il insiste sur la poésie intime qui a trouvé une issue dans son *Port-Royal* ; j'en ai fort parlé, mais vers la fin j'aurais pu indiquer que quelque chose de ce charme-là a *toujours* subsisté. Il y a là une nuance qui pourrait être plus juste.

Somme toute, j'ai bien ce que je voulais. En voyant se développer parallèlement mon jugement sur lui et ce qu'il vous a dit de lui-même, il me semble sentir assez bien les points où il y a rencontre et ceux où il y a quelque différence, — différence de nuance plutôt que de couleur, et sous ce rapport votre lettre, que j'ai lue trois ou quatre fois, m'a laissé une impression toujours plus claire.

Il se peut aussi qu'il eût préféré un article sur

l'ouvrage, et j'y ai bien songé; mais c'était me condamner à repasser dans les ornières de Schérer et de Renan, et j'ai voulu profiter du seul avantage que me donnât la distance, celui de pouvoir parler plus librement de l'homme, malgré les rancunes lausannoises. Au reste, j'avais pris soin de l'en informer d'avance. Je lui avais dit qu'il y aurait bien cinq ou six articles à faire sur lui et que j'avais hésité à choisir, qu'enfin j'avais choisi celui où il me paraissait que je répéterais moins ce que d'autres avaient dit, et vers lequel d'ailleurs je me sentais le plus attiré par un goût naturel pour l'analyse morale.

Encore une fois, merci de votre bonne lettre, y compris l'invitation d'aller toutes les années à Paris. Je ferai mes efforts pour y aller l'hiver prochain....

En 1868, Rambert prit l'initiative de créer « une association qui réunirait tous les amis de l'instruction supérieure désireux de contribuer à ses progrès dans le canton de Vaud. » Il exposa son projet et lança son appel dans le *Nouvelliste vaudois* du 18 février 1868, puis l'expliqua et répondit aux objections dans le même journal, numéros des 2, 3 et 5 avril.



*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 7 avril 1868.

Mon cher monsieur,

Je vous envoie en même temps que cette lettre un paquet de quatre demi *Nouvellistes vaudois*, renfermant quatre lettres adressées par moi à ce journal et aux autres journaux du canton pour provoquer la fondation d'une association en faveur de l'instruction supérieure. Les lettres au *Nouvelliste* vous donneront les détails. L'affaire marche assez bien ; elle a pris beaucoup mieux que je n'osais l'espérer dans le camp gouvernemental. Je parle dans celle de ces lettres qui est datée du 23 mars de 80 adhésions. Je puis dès à présent m'envisager comme à peu près certain d'en avoir au moins 200.

Je désirerais vivement, pour l'effet, avoir des adhésions de Vaudois à l'étranger. J'en ai déjà quelques-unes. Si je pouvais y ajouter la vôtre, j'en serais très heureux et très fier. En tout cas, j'ose espérer que vous ne désapprouverez pas l'idée, et c'est pourquoi je vous la sou mets. Si vous connaissiez quelque Vaudois à Paris, qui voudût aussi être des nôtres, vous seriez peut-être assez bon pour lui en glisser un mot à l'occasion. Je ne parle pas de Roux ; cela aurait trop un air de famille, mais Gaudard, par exemple. Roux doit

le voir encore quelquefois ; il aura peut-être l'occasion de lui en parler.

Cette affaire m'a donné beaucoup de tintouin, mais j'espère qu'il en sortira quelque chose. Un homme très haut placé dans les régions officielles de notre canton m'écrit que le premier résultat en sera de faciliter au Conseil d'Etat la présentation d'un projet de loi élevant de 20 ou 30 000 francs le budget annuel de notre Académie. Comme vous le verrez, je vise plus loin ; mais ce premier résultat n'est déjà pas à dédaigner.

Ce qui me fait le plus de plaisir là-dedans, ou pour parler plus exactement, ce qui assaisonne le plaisir, c'est que Ruffy, notre conseiller d'Etat, à présent conseiller fédéral, réputé l'homme qui connaît le mieux le peuple vaudois, m'a solennellement prédit qu'il n'y aurait pas dix personnes pour s'associer à mon projet, ajoutant qu'il n'y avait qu'un poète qui pût avoir l'idée d'une institution pareille dans notre canton. Et voilà nos hommes d'Etat et nos fins connaisseurs du peuple ! Les tonneaux des caves de Montreux et de plus d'un autre endroit ont entendu parler de mon projet d'association académique et n'en ont point été surpris. Ah ! je le lui relancerai, son poète, à monsieur Ruffy.

Que pensez-vous de Gleyre ? Peut-on lui proposer d'entrer dans une association de ce genre ? La

conséquence pratique sera une finance annuelle de 4 francs peut-être, en tout cas pas plus. Mais ne serait-ce point abuser que de lui en parler? Il croirait peut-être devoir. Je vous laisse le soin d'en juger, mais je ne puis m'empêcher de dire, entre nous, que j'aimerais bien avoir aussi son nom.

J'écris un petit article qui a beaucoup de chances de ne paraître nulle part, intitulé M. Renan et Béranger, ou plutôt *Béranger et M. Renan*. Je crains bien que Tallichet ne me supplie de ne pas le lui donner, auquel cas il rentrera en portefeuille et probablement n'en sortira plus. C'est à propos du dernier volume de M. Renan, où a reparu son article d'autrefois sur la théologie de Béranger.

Si vous êtes un brave homme, — le si n'est-il pas joli? — vous me tiendrez un peu au courant de vos projets de cette année, c'est-à-dire que quand vous aurez l'idée de venir au canton de Vaud, vous m'écrirez deux lignes me disant quand et pour combien de temps vous y serez, plus votre adresse ou un moyen de vous atteindre. A la longue, je sens un peu l'isolement dans ce pays....

...Adieu, mon cher monsieur, et croyez-moi votre tout dévoué,

E. RAMBERT.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire le dernier volume de Clément. C'est un plaisir que j'ai dû

remettre à plus tard, mais ça ne tardera pas. J'en entends dire beaucoup de bien, *de bon bien*.

*Olivier à Rambert.*

Paris, 15 avril 1868.

Mon cher ami,

Avant de vous répondre, j'ai voulu voir Gleyre. Il donne son adhésion à votre projet, et vous pouvez mettre son nom dans la liste. Le mien, cela va sans dire. Celui aussi de mon fils (Edouard Olivier)... Si je vois d'autres Vaudois, je leur communiquerai votre idée et la leur prêcherai, car je désire sincèrement qu'elle réussisse, ne fût-ce que comme manifestation et comme appui de tendances plus élevées, que l'on me semble en effet laisser tomber dans notre pays.... Tout ce que je pourrai, je le ferai de grand cœur pour la cause et pour vous.

Il y a longtemps que je me reproche de ne vous avoir pas remercié de l'envoi du *Vinet*. La mort de ma mère m'a laissé, me laisse encore très accablé, incapable de me mettre à rien. J'ai cependant lu de très près votre volume, et je l'ai fort apprécié. Pour mon vieux goût, toujours un peu romantique et, si je l'osais dire, surtout shakspearien, la poésie de *Vinet* me semble, en général, d'une inspiration trop exclusivement littéraire.

C'est moins de la poésie chantée que de la poésie écrite. Elle a cependant quelques morceaux vraiment chantés, ou pleurés, ce qui revient au même, et puis, comme ç'a été particulièrement votre but, elle nous ouvre plus d'un côté sur sa vie. Je suis donc de ceux qui vous savent gré d'avoir entrepris ce travail, qui ne se serait probablement jamais fait sans vous. Quant à l'introduction, c'est un morceau capital; on n'a jamais dit rien de mieux, ni peut-être d'aussi bien, d'aussi complètement et clairement dit, sur le sujet. Clément, et d'autres, sont de mon avis. Seulement, je suis presque pour regretter qu'un tel morceau soit placé en « introduction » d'un livre, au lieu d'être à part, comme il le mériterait tout à fait. On ne lit guère les introductions, excepté quelques esprits avisés qui fouillent un peu partout et connaissent les bons endroits. Le gros du monde passe à côté. Je l'ai vu pour moi-même quand j'écrivais. Certaines vues d'ensemble sur l'histoire suisse, que je résumai dans une introduction à la dernière de mes *Etudes d'histoire nationale*, me semblaient et me semblent encore assez neuves, et plutôt confirmées par les recherches subséquentes. Mais c'était une Introduction : il n'y a pas dix personnes qui l'ont lue dans le temps, même parmi ceux qui me lisaient. Avis donc à qui est dans le feu de la production et de la lutte,

pour y mettre de la tactique et ne pas y aller trop à la bonne et à l'aventure comme moi ; avis très sympathique à tout ce que vous faites, et désir on ne peut plus cordial de vous voir réussir pour vous et pour notre pays.

J'aurais voulu aussi vous répondre dans le temps sur votre seconde lettre relative à Sainte-Beuve. Je l'avais revu, il paraissait tout à fait content de l'article. J'ai donc pu me tromper sur quelques-unes de ses premières impressions, ou plutôt sur ce que j'avais cru en juger d'après les miennes, non pas sur vous dans ce travail, mais sur Sainte-Beuve et l'effet qu'il en avait peut-être ressenti.

En essayant de défendre ou d'expliquer Béranger, vous vous attaquez à grosse partie avec Renan. Lui, et les coloristes comme Gautier, n'entendent pas raison sur le poète-chansonnier. Les coloristes n'admettent pas la poésie de la pensée ; ils n'entendent guère que celle de la forme. Béranger a de la pensée et du trait, même de l'invention, chose peu appréciée et presque perdue aujourd'hui dans la littérature et les arts. Mais, après cela, il faut bien reconnaître qu'il a peu de beaux vers, et beaucoup qui sont raides, ternes et secs. J'entendais cependant Saint-Victor faire l'éloge de celui-ci :

J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles.

Impossible après tout de nier, à moins de parti-pris complet, qu'à sa manière, il est vrai trop française, il n'y ait du poète en lui.

Sainte-Beuve est décidément beaucoup mieux; il est revenu à l'état où il était avant ses malencontreuses opérations. Il travaille plus que jamais. Il a entre autres préparé son discours au Sénat sur la pétition contre l'Ecole de médecine et ce qui s'y rapporte. Mais le laissera-t-on parler et l'écouterà-t-on? C'est malheureux que les défenseurs de la liberté de la presse doivent la défendre sur de telles doctrines.

Adieu; je vous quitte pour me remettre à la copie de mes petites comédies. J'en ai quatre, dans un genre fantastique ou féérique. Pensez-vous que Bridel m'en publierait une ou deux? En tous cas, comme je veux régler mes pauvres affaires littéraires, au moins pour mes enfants, je me suis mis à cette copie, faute de mieux.

En relisant votre lettre, je vois que c'est de la *théologie* de Béranger qu'il s'agit entre Renan et vous. La théologie de Béranger, *bourgeoise* sans doute.

Je n'ai pas vu les Roux depuis quelque temps. Irai-je en Suisse, et quand? Pour le moment, je ne puis rien dire. Peut-être en juin, quand les

montagnes commencent à fleurir. Mes respectueux souvenirs, je vous prie, à madame Rambert.

Votre ami,

JUSTE OLIVIER.

Avez-vous lu le 2<sup>e</sup> volume d'Herminjard? Très remarquable. Mais le gouvernement de Berne! Au moins il avait de la *poigne*, celui-là!

Mille pardons de mes surcharges et surmarges. Je ne puis m'en tenir, surtout quand j'écris à mes amis.

*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 21 avril 1868.

Mon cher monsieur et ami,

Mille mercis pour votre si aimable lettre; elle m'a appris une bien triste nouvelle, que j'ignorais, la mort de votre mère. Elle devait être fort âgée, et vous ne pouviez sans doute espérer de la garder longtemps encore, mais ce grand âge lui-même devait avoir renforcé les attaches de l'affection par une plus longue habitude. J'ai vraiment regret d'avoir eu recours à vous dans un moment où la plupart de vos pensées allaient à tout autre chose qu'à des associations littéraires ou autres à fonder. Je n'en suis que plus reconnaissant de la peine que vous avez prise.

J'étais bien sûr que mon projet trouverait bon



accueil auprès de vous. J'espère qu'il en sortira quelque chose d'utile. La société se constituera dans une première séance, pour laquelle je ferai le voyage de Lausanne, le mercredi 6 mai prochain. J'espère pouvoir annoncer 400 adhésions. Je touche déjà aux 300 et l'on m'en annonce un assez grand nombre pour ces prochains jours.

...Si mes 3 ou 4 cents sociétaires étaient de doux agneaux, assez simples pour faire de moi leur berger, je sais bien où je les mènerais paître. Mais qui peut prétendre à conduire une bergerie de cette sorte? Mon seul but a été de réunir dans une association les hommes qui chez nous s'intéressent à l'instruction supérieure, de quelque parti qu'ils soient, et de les mettre en mesure de faire quelque chose, ce qu'ils pourront, ce qu'ils voudront, pourvu que ce soit quelque chose. Nous tombons au-dessous de toute critique. Notre Académie compte deux ou trois hommes supérieurs et quelques bons maîtres, mais comme institution elle est de plus en plus au-dessous de ce qu'elle pourrait être. Rien qui stimule; l'engourdissement réglementé! Mais j'entame une veine qui me mènerait trop loin. Donc je ne puis pas dire ce que sera et ce que fera la société. En en provoquant la création, j'ai voulu avant tout une manifestation, un mouvement; et il me semble, autant qu'on en peut juger jusqu'à présent, que le but n'est pas

manqué. Je souhaite en outre que ce mouvement se continue, que ce ne soit pas un feu de paille. Y parviendrons-nous? C'est ce que je ne saurais dire, mais j'ai assez bonne espérance. En tout cas, je vous écrirai quelques jours après notre première réunion, pour vous dire mon impression.

Que me chantez-vous de vos comédies? Je n'en savais pas le premier mot, et j'ai dressé les oreilles et ouvert les deux yeux en vous entendant parler des comédies que vous copiez. Puis je me suis dit que j'étais bien simple. Vous avez fait danser tant de marionnettes! Pourquoi ne les feriez-vous pas parler ou chanter? Je suppose qu'elles chanteront plus encore qu'elles ne parleront. C'est moins une œuvre nouvelle qu'un complément ou un élargissement de l'œuvre que vous poursuivez depuis longtemps. J'aurai bien du plaisir à voir ces fantaisies et féeries dramatiques.

[Il recommande à Olivier l'éditeur Georg, à Bâle et Genève, et ajoute :]

Il ne doit pas vous être inconnu. C'est lui qui doit posséder ce qui reste de l'édition illustrée des *Chansons lointaines*. Les exemplaires qu'on en vend aujourd'hui sont des exemplaires expurgés; on en a fait disparaître les nudités de Gleyre<sup>1</sup>. Je

<sup>1</sup> Il fallait dire, croyons-nous, *une* nudité : on a retranché, en effet, de la plupart des exemplaires une exquise composition du peintre vaudois, illustrant le *Sommeil du loup*.

lui en ai fait des reproches il n'y a pas longtemps ; il m'a expliqué qu'il n'y était pour rien, et a rejeté toute la faute sur le premier éditeur. Au reste, quel que soit l'auteur de ce vandalisme à la façon de M. Ratin, il n'a peut-être pas eu tort au point de vue marchand. La composition de Gleyre était bien belle, mais c'était une femme nue, et vous savez ce qu'est notre public.

Merci de tout ce que vous me dites du *Vinet* et en particulier de l'introduction. J'ai eu grand plaisir à apprendre qu'elle vous avait réellement intéressé, et que vous ne l'aviez pas trouvée trop confuse. Ma sœur m'écrit qu'elle n'a jamais rien lu de plus allemand, et que c'est pour me punir de ne pas avoir été à Paris dans le temps de l'exposition.

...Si par hasard vous voyez M. Sainte-Beuve, faites-lui mes meilleurs compliments. Les nouvelles que vous me donnez de sa santé m'ont infiniment réjoui. C'est décidément un esprit dont la force vitale, toute de souplesse, est inépuisable et qui reverdit à chaque brise nouvelle. Il ne semble pas se ressentir de sa maladie plus que les hirondelles, après quelques heures de repos, ne se ressentent de leurs voyages. Et moi, qui lui ai donné une espèce de brevet de vieillesse ! Oh ! comme il a raison de me démentir et de prouver que la jeunesse est moins un âge dans la vie qu'une ver-

deur d'âme et d'esprit qui, chez certaines natures, ne connaît pas de saison.

Adieu, mon cher Monsieur, et encore une fois merci. Mes respects à M<sup>me</sup> Olivier.

On vient de voir que le projet de Rambert en faveur de l'Académie de Lausanne avait réuni un beau chiffre d'adhésions. La Société se constitua; puis, une fois constituée,... elle ne fit rien et mourut doucement. Elle tomba même dans un oubli si complet, qu'on s'est à peine souvenu de son existence éphémère lors de la fondation de la Société académique actuelle. Rambert avait trop présumé de ses concitoyens, qui justifèrent les prévisions pessimistes de M. Ruffy.

*Olivier à Rambert.*

Gryon, ce samedi 9 juillet 1870.

Mon cher ami,

On vient de m'envoyer le numéro de juillet de la *Bibliothèque* et j'y trouve votre très amical et très aimable article, ici, à Gryon, où nous sommes depuis un mois. Vous m'avez fait sentir encore plus agréablement que j'y suis. Merci, très cordialement, pour tout ce que vous voulez bien penser, et si bien dire, de mes petites comédies<sup>1</sup>. Vos

<sup>1</sup> *Le Théâtre de société de M. Juste Olivier, Bibliothèque universelle, juillet 1870.*

réserves, vos doutes, comme vous les appelez avec la même indulgence que pour tout le reste, ne sont pas sans fondement. J'aurais dû prévoir l'objection ; mais songez donc que des fleurs, dans *la Baguette d'une fête*, et *Chapeau de grésil* sous la sienne, apprennent tout très vite et se doutent de tout en moins de rien. C'est dans leur position. J'aurais dû le faire entendre, mais je croyais si bien en elles que je n'y ai pas pensé. Ce serait pour une seconde édition, si les secondes éditions étaient dans la destinée de mes petits *livrets*. Il n'aura pas tenu à vous qu'elle soit changée, mais elle restera ce qu'elle a toujours été<sup>1</sup>. Rien ne dure ; et j'aurais fait mieux, que cela ne durerait pas davantage. Il y a de ma faute, mais aussi de celle d'un public indifférent et froid qui ne nous soutient pas. C'est une triste histoire que celle de notre cher pays. Il n'a aidé ni Viret, ni Vinet ; et, quoique fort au-dessous d'eux, j'en sais quelque chose aussi. « Allons boire un verre ! » c'est la fin finale et le résumé de tout, ici. Ou bien, comme le trouvait à sa grande déconvenue quelqu'un qui, vou-

<sup>1</sup> Tout ce passage, jusqu'à la fin de l'alinéa, a été publié par Rambert dans la notice qui sert d'introduction aux *Œuvres choisies* de Juste Olivier, parues en 1878. Nous le reproduisons parce que c'est une des pages les plus personnelles et les plus émouvantes de notre poète, et qu'elle contient, comme l'a dit Rambert, toute l'histoire d'Olivier.

lant faire une histoire de Lausanne et feuilletant les *manuaux* du Conseil, n'y rencontrait d'autre note un peu saillante que celle-ci : tel jour, à tel dîner municipal, *potenter potatum est*. Un beau latin bachique, n'est-ce pas ? Sans dédaigner ce latin-là, j'avais espéré mieux. Oh ! quel beau rêve ! Du moins j'y ai été fidèle, si je n'ai pas fait, je crois, tout ce que j'aurais pu faire. Depuis le jour où, dans un de mes premiers morceaux imprimés, je disais :

Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime,

j'ai cherché obstinément ce génie et tâché de le faire parler. Il m'a encore plus répondu, ce me semble, qu'on ne l'a écouté. Vous et quelques amis, vous tout particulièrement, avez bien et sympathiquement soutenu sa voix. Mais ne nous faisons pas d'illusion ! il s'évanouira, il rentrera dans sa grotte, comme ses prédécesseurs<sup>1</sup>.

D'ailleurs, on a beau se débattre, rien ne subsiste que ce que nous ne voyons et ne savons pas. Le moment venu, la nature nous écrase, comme nous écrasons une mouche. Voyons, naturalistes, physiiciens, physiologistes, dites-nous donc le mot de la vie ! Mais il n'en apparaît jamais que quel-

<sup>1</sup> La citation de Rambert finissait ici. Notons qu'il a, par modestie, supprimé les mots : « Vous tout particulièrement. »

ques lettres, et c'est en vain qu'on essaie de les rassembler, le vrai mot ne se montre jamais. Seulement celui-ci : le *mal*, la *mort*, *dura lex*, et puis c'est tout, ou plutôt ce n'est pas tout, mais nous ne savons pas ce que c'est. Tant qu'on est jeune, on dit : *basta* ; mais il vient un moment où *basta* ne suffit plus, n'est plus de mise, et où le mot de *foi* n'est pas toujours assez fort pour le remplacer. Et pourtant, il n'y a, il ne peut y avoir, à tous les moments de la vie, que celui-là.

Nous voici donc à Gryon, M<sup>me</sup> Olivier et moi, attendant nos enfants pour monter à notre chalet. Ne viendrez-vous pas nous y rendre visite ? Ce serait un vrai plaisir que vous feriez. Je ne suis plus très allant, ayant fait la même triste découverte que Roux, celle de la sciatique. Il voudrait m'entraîner à Baden, mais j'y répugne, comme ennui et comme grosse dépense pour moi, probablement inutile. Nous pensons bien être ici ou à Cergniemin encore tout le mois de juillet, peut-être une partie du mois d'août. Adert voudrait venir passer à Gryon une quinzaine de villégiature. Je vous dis tout cela pour vous tenter. Peut-être Clément viendrait-il aussi.

Adieu, mon cher ami. Merci encore, et très chaleureusement. Mes hommages à M<sup>me</sup> Rambert.

Bien à vous,

JUSTE OLIVIER.

*Olivier à Rambert.*

Gryon, ce samedi soir 12 novembre 1870.

Mon cher ami,

Hélas ! hélas ! — ce que je ne dis pas pour votre article, qui est très bien et dans lequel je me suis vu sans trop de peine, — mais pour ce qui m'a empêché jusqu'ici de vous en remercier : un cours qu'on s'est mis en tête de fourrer dans la mienne, afin de l'extraire en faveur du public de Genève, peut-être aussi de celui de Neuchâtel, de celui de Lausanne encore plus peut-être. Cette tentative m'est aussi commandée par les *circontances*<sup>1</sup>. J'obéis à la nécessité. S'il est vrai, comme le dit Juvénal, je crois, que *paupertas hominem facit ridiculum*, cette nécessité aurait donc aussi son côté ridicule, la pauvreté. Quoi qu'il en soit, je dois au moins essayer ; mais il faut d'abord préparer ce cours, et cette occupation me prend tout mon temps depuis deux ou trois semaines. Je n'y suis guère confiant, ni content du peu que j'ai fait ; mais il faut poursuivre sans désespérer. Il ne me reste plus que juste le temps avant le mois de janvier.

J'ai voulu du moins, sans plus tarder, vous ac-

<sup>1</sup> *Circontances*, ainsi prononçait un montagnard, et Olivier avait adopté avec ses intimes cette façon de parler.



cuser cordialement réception de votre article, si aimable, comme toujours, et si bienveillant pour moi. Vous aurez vu qu'il a été reproduit par le *Nouvelliste*. Peut-être le sera-t-il par d'autres journaux. Je m'en réjouirais pour vous surtout, à qui en revient tout l'honneur, ayant eu la peine de mettre ma chanson dans un cadre qui la fasse passer.

Je resterai probablement à Gryon ce mois et une partie de décembre, — madame Olivier, tout l'hiver, pendant que j'irai, d'abord près d'une bibliothèque, pour vérifier et compléter ce que je prépare ici de mémoire, puis à Genève ou ailleurs pour le débiter.

...Adieu. Mes respectueux souvenirs à madame Rambert, et croyez-moi toujours bien à vous,

JUSTE OLIVIER.

Le 17 décembre 1870, Rambert mandait à son ami, par une lettre *dictée*, qu'il s'était cassé le bras droit, et lui adressait ses vœux pour sa tournée de conférences.

*Olivier à Rambert.*

Lausanne, ce 31 décembre 1870.

Mon cher ami,

Je n'ai pu répondre à votre bonne et amicale lettre aussitôt que je l'ai reçue. J'étais dans la pré-

paration de ces conférences que l'on m'avait proposées et qu'il faut bien que j'essaie, par nécessité, sinon par vertu. Merci pour votre nouveau volume. Je ne l'ai guère encore que regardé, absorbé que je suis dans ce recommencement, non pas de vie, mais de devoir gagner sa vie, ce qui est bien différent. La partie de prose m'intéressera non moins que les précédentes livraisons, dès que je pourrai m'y mettre avec un peu de liberté d'esprit. Des vers, j'en ai déjà vu çà et là plusieurs, ainsi que des chansons d'enfant. Ils sont ce que je les connaissais déjà par quelques échantillons, c'est-à-dire vrais et charmants. Je suis bien heureux de voir quelqu'un reprendre et porter le flambeau, à nous autres vieux *Cursors*, qui avons si mal couru. La *Bibliothèque universelle* m'arrive aussi. Votre *Journal d'un neutre* est une idée ingénieuse, piquante, et qui me paraît on ne peut mieux réussie. Tout ce numéro est très intéressant.

Je suis resté à Gryon jusque vers le 20, sans en être presque descendu de six mois : j'aurais bien voulu y passer l'hiver, comme M<sup>me</sup> Olivier, qui n'a pu se décider à le quitter. Nous y avons une bonne chambre chaude ; ici, et même à Vevey, j'ai toujours froid. Mais il fallait s'arracher à ces douceurs d'en haut ; je suis d'abord venu à Vevey, pour y profiter de la bibliothèque de mes amis Couvreur ; j'y ai trouvé presque tout ce qu'il me fallait. Main-

tenant je suis ici, attendant d'aller commencer mes séances et m'asseoir sur la sellette à Genève, d'aujourd'hui samedi en huit. Le mardi suivant, je devrai en faire autant à Lausanne, et ainsi en alternant entre les deux villes, puis, pour remplacer Genève, avec Neuchâtel. Cela me préoccupe, m'agite et me fait peur. Je ne puis guère penser à autre chose. Cependant, vous voyez que j'ai pensé à vous; j'ai au moins voulu vous serrer la main à ce jour de l'an, et vous dire tous mes meilleurs vœux pour vous, M<sup>me</sup> Rambert et pour les enfants, à qui vous les dites bien mieux. Votre accident, j'espère, n'aura pas pris de gravité, et j'aime à penser que vous êtes en bonne voie de guérison. Adieu, mon cher ami; pardonnez-moi ces pauvres lignes, et n'y voyez que la bonne intention de votre affectionné

JUSTE OLIVIER.

*Olivier à Rambert.*

Gryon, ce 14 mai 1871.

Mon cher ami,

Ce n'est pas faute d'avoir pensé à vous et à M<sup>me</sup> Rambert, vous sachant si cruellement éprouvés<sup>1</sup>, que je ne vous ai pas écrit; mais j'avais à mener une si rude campagne d'hiver, si rude au

<sup>1</sup> La perte d'un fils.

physique et au moral, que j'étais obligé d'y concentrer et d'y tendre tout mon reste de forces sur un but unique, malheureusement de nécessité absolue, car il ne me reste plus rien du tout, et je dois recommencer à gagner complètement ma vie, comme je l'ai fait dès son début.

...Je serais, d'ailleurs, un ingrat de me plaindre. Partout on m'a fait l'accueil le plus amical. Je retrouvais de mes vieux étudiants, si j'en voyais moins venir de nouveaux, surtout à Lausanne, où je comptais surtout sur des jeunes, que j'ai mieux rencontrés à Neuchâtel. Il y avait cependant plus d'une chose que j'avais mise à leur adresse. Somme toute, mes quatre auditoires de Genève, Lausanne, Vevey et Neuchâtel, même en tout dernier lieu celui de Nyon, où l'on m'a réquisitionné au passage pour une conférence sur le Ninyolet<sup>1</sup>, ont

<sup>1</sup> Ce nom désigne le charmant ravin qui sépare Bois-Bougy (où demeuraient les parents d'Olivier) et Nyon, et que le poète, à l'âge d'écolier, traversait tous les jours avec son frère Urbain. Il a songé au Ninyolet dans la pièce intitulée *Le Temps morose*, mélancolique évocation des souvenirs d'enfance, adressée à sa mère :

Tu nous éveilles pour l'école,  
Et du ravin nous franchissons  
Le gai sentier qui dégringole,  
Ainsi que nous, par les buissons.

été pour moi des plus sympathiques. Mes huit sujets, très divers, ont paru les intéresser. Dans celui sur les mœurs et légendes de la montagne, je leur ai raconté toute sorte de petites histoires, y compris celle du bassin de fontaine, où l'apparition des femmes de Gryon a toujours produit son effet. Vous aviez trop bien décrit mon aventure d'Anzeindaz pour que j'osasse y revenir après vous, mais j'ai eu le plaisir de vous nommer plus d'une fois à propos des Alpes. C'en a été un vrai pour moi que de rappeler et de faire ainsi intervenir, comme à mon aide et mes soutiens naturels, mes amis de ce temps et d'un autre temps ; vous, Fritz Berthoud, mon frère, et ceux qui ont trop tôt disparu, Frédéric Monneron, Lèbre, Henri Durand, François Bertholet, Edouard Secretan. Il me semblait que je donnais ma conférence en leur compagnie, et qu'ils étaient avec moi sur l'estrade.

...Vous allez avoir M<sup>me</sup> Ernst à Zurich<sup>1</sup>. En votre qualité de poète, sans doute elle vous réclamera, comme elle l'a fait de moi à Neuchâtel. On me la présenta, comme j'étais à errer dans les couloirs du Gymnase, attendant de monter sur la sellette.

<sup>1</sup> L'éminente artiste donnait alors en Suisse des séances de diction extrêmement appréciées et qui ont beaucoup contribué à populariser chez nous les poètes français contemporains.

Je la retrouvai là après la séance. Elle me fit force compliments, me proposa même de lire de mes vers avec elle, pour lui indiquer la manière de les bien dire. *Horresco referens!* Elle ne connaissait pas le sauvage que je suis, sans m'en vanter ni m'en accuser non plus. D'ailleurs, mes conférences, comme jadis mes cours et même une simple leçon, me rendent nerveux, taciturne, inabordable même à mes amis. C'est une impression que je n'ai jamais pu surmonter, et à laquelle, en sa qualité de Parisienne et de personnage souvent en scène, elle n'a rien compris. Pour moi, dans ces moments-là, je n'ai plus qu'une idée : me débarrasser de mon rôle forcé et me sauver après au plus vite. Je lui fis donc un accueil plus pressé qu'empresé, mais non pas impoli. Elle se plaint néanmoins fort de moi, à ce qu'on m'a dit à Genève. « Je ne l'aurais pas traitée en confrère... » — il est vrai que je ne me considère nullement comme du métier et n'en veux pas être, pas plus que de la Société des gens de lettres ; « je lui aurais laissé payer son entrée... » ce qui est un grief assez drôle en son genre, et d'autant moins fondé que je ne me doutais pas de son dessein d'assister à ma conférence, que j'en aurais eu plutôt peur, comme de tout auditeur inconnu, et que je suis trop défiant de moi-même pour engager personne à venir

m'entendre, fût-ce un ami. D'ailleurs, j'avais à Neuchâtel comme ailleurs un Barnum amical<sup>1</sup>, qui m'ôtait tout soin et tout ennui à l'égard de la recette, dont je n'apprenais par lui, la série des conférences terminée, que le résultat final. Pour me punir, M<sup>me</sup> Ernst m'a retranché de son programme. En cela non plus, elle n'a rien compris à l'auteur trop peu auteur, et surtout si peu parisien, quoique longtemps de Paris, qu'elle a rencontré à Neuchâtel. Si par hasard vous la voyez, et qu'elle vous parle de moi, comme elle l'a fait à Genève, je vous raconte la chose pour que vous soyez au courant, mais non pour me justifier, bien entendu !

Je sais que vous avez déjà été aux Plans; nous comptons bien vous y voir revenir, et à nous, cet été. Adieu. Tous mes respects à M<sup>me</sup> Rambert. Croyez-moi toujours à vous, de cœur,

JUSTE OLIVIER.

On nous saura gré de reproduire ici l'histoire de la fontaine de Gryon, telle que Juste Olivier l'a racontée : nous la transcrivons d'après le manuscrit qu'il envoya à Rambert et que celui-ci a conservé avec les lettres du poète.

<sup>1</sup> C'était M. George Berthoud, un des plus fidèles amis du poète.

Voici l'histoire, — car c'en est une, et non point une légende, — du grand bassin de fontaine de Gryon. Il est d'un seul bloc de marbre et a plus de vingt-deux pieds de longueur. Il a été extrait des carrières de Saint-Tryphon; mais ce n'était pas le tout de l'en extraire, il fallait encore l'amener au village qui avait voulu se donner un bassin monumental. Or, outre une bonne lieue de plaine, qu'il y avait d'abord à lui faire franchir, il fallait après cela le hisser par deux ou trois lieues de pente fort raide, car Gryon ne possédait encore, dans ce temps-là (il y a une trentaine d'années), que sa vieille route ardue, enfoncée et en forme de ravin, et non pas sa belle route actuelle. L'opération eut lieu en hiver, par la neige, avec des traîneaux et des pièces de bois pour y faire glisser le bassin, et à bras d'hommes, les coudes étroits de la vieille route ne permettant pas d'y déployer aisément, ni efficacement les chevaux. Quand on fut arrivé au pied de la montagne, l'Inspecteur des salines, un homme entendu pourtant, paria sa tête qu'on ne réussirait jamais. Les gens de Gryon ne se découragèrent pas. Ils continuèrent le reste du jour, la nuit même au clair de lune, et le lendemain encore; mais, parvenus le soir du second jour au bas de la dernière rampe, à une demi-lieue du village, ils étaient rendus de fatigue, hors d'état de faire ce dernier effort. Alors les femmes



de Gryon descendirent, s'attelèrent aussi au monstre, et le bassin, grâce à elles, vint prendre la place où il est encore aujourd'hui, sans avoir eu à passer une seconde nuit à la belle étoile. Dans cette bataille d'un nouveau genre, ce furent donc les femmes, comme autrefois celles de Glaris et d'Appenzell, qui décidèrent de la victoire, victoire pacifique! S'il n'y en avait jamais que de celles-là!

*Rambert à Olivier.*

Lundi 12 août 1872.

Mon cher ami,

...Ne viendriez-vous pas à notre fête du Club alpin? Je vous y invite en qualité de Président. Vous y trouverez nombre d'amis. Si vous craignez le *brouhaha* du premier jour, à Lausanne, le second, à Montreux, sera plus tranquille. Nous y arrivons par un train spécial qui partira de Lausanne à 5 heures du matin; nous descendons à Vernex-Montreux; nous montons par Chauderon aux Avents. Déjeuner. Puis on se disperse en groupes nombreux. Les téméraires vont à Naïe et à Jaman. Les vieux, les fatigués, les éclopés, les obèses, les clubistes de vallée, les buveurs de petit blanc et les présidents de la fête descendent en se promenant à Glion, où l'on dîne à 2 heures, dîner rustique offert par la section vaudoise, dite

des Diablerets. A 5 heures, descente sur Chillon, où nous attend une dernière collation et un bateau à vapeur, qui nous ramènera à Ouchy, en allant saluer la côte de Savoie, s'il ne fait pas tout à fait nuit. Voilà le programme. Ce sera joli, s'il fait beau. C'est pour le lundi 26, d'aujourd'hui en 15. Puissé-je vous tenter! Ce serait charmant de vous raccrocher au coin d'un bois....

*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 19 mai 1873.

Mon cher ami,

Je me suis rappelé un de ces derniers jours, par un très beau temps, ce que vous me disiez l'année passée du plaisir que vous aviez eu à suivre les premières floraisons successives de la plaine, des sous-Alpes et des Alpes, ce printemps qui ne cesse de monter. Ce souvenir s'est transformé, hier, par un temps plus gris, en quelques couplets, qui sont à vous, si du moins vous voulez bien les accueillir. Ce sont de tout petits vers, venus comme ils ont voulu, qui ne prétendent pas même à la richesse de la rime, mais qui sûrement ne seraient pas mauvais s'ils avaient gardé un reflet de tout ce que vous nous disiez de joli sur vos printemps.

Un certain M. X... m'écrivait l'autre jour en m'envoyant un volume de très mauvais vers : « Je

compte, Monsieur, que vous aurez autant de plaisir à recevoir ces vers que j'en ai à vous les offrir. » — Pour moi, je serais content si vous aviez à lire les miens la moitié de celui que j'ai eu à les écrire. Comment n'aurais-je pas eu du plaisir, puisqu'ils n'ont cessé de me faire penser à vous pendant tout le temps qu'il me trottaient dans la tête ? Peut-être nous vaudront-ils, à ma femme et à moi, un autre plaisir, celui de recevoir quelques lignes de vous, d'apprendre ce que vous faites, vous et M<sup>me</sup> Olivier, ce que devient votre chalet qu'on répare, et votre chat qui a fait le siège de Paris, et vos caniches dont j'oublie les noms, mais qui sont encore, je suppose, vos fidèles compagnons de promenade.

Pour nous, nous vivons tranquillement, comme par le passé. Je tâche de travailler. Parfois, ça me réussit, d'autres moins. Les enfants poussent et vont à l'école.... Ma femme se distrait des soins de la ménagère en ébauchant quelques traductions que je m'efforce ensuite de polir. Elle a entre autres ébauché celle du remarquable article qu'a donné la *Bibliothèque universelle* du dernier mois : *Platon et Spinoza*, etc. Je vous le recommande. Il vous intéresserait sûrement. Par exemple, celui-là a été rude à rendre présentable. Mais il faut dire que la faute en était moins à l'ébauche qu'à l'original. Ce que seraient pourtant ces Allemands,

s'ils n'appliquaient pas la moitié des forces de leur esprit à expliquer obscurément ce qu'ils pensent clairement!...

*Olivier à Rambert.*

Gryon sur Bex, ce mercredi 21 mai 1873.

Mon cher ami,

Vous m'avez prévenu de la façon la plus aimable, aussi je vous le pardonne, si je ne me le pardonne pas; mais je dis : *prévenu*, car depuis longtemps je voulais vous écrire.... Mais vous savez comme, à la montagne, le temps fuit. Nos réparations, les visites de ma fille et de mon gendre, déjà venus plusieurs fois pour les surveiller, occupent aussi les journées et y jettent de l'imprévu. Puis, le brouillard au dehors et au dedans, contre lequel je ne sais pas toujours réagir. Conclusion, ou plutôt, confession : je voulais, je devais, je désirais vous écrire, et je ne vous ai pas écrit.

Vos vers sur la Cathédrale sont amusants et doucement ironiques. On ne me les avait pas plus envoyés que les miens, dont hier seulement j'ai reçu un exemplaire. Ceux que vous m'adressez sont charmants d'amitié et de poésie. Le moyen de ne pas croire à ce que me dit si doucement la première, quoique la seconde s'y mêle bien un peu aussi!

Quant au printemps *nouvelet*, il est plus que *maigrelet* cette année. Après la neige et la pluie, il nous donne maintenant ses brouillards : c'est à n'en plus finir. Nous avons eu cependant nos couches successives de crocus, de sylvies, de gentianes, de primules roses (ne croyez pas que jamais je consente à dire : *farinosa*). J'aime mieux ces couches-là que les *couches sociales* du signor Gambetta. En voilà un nom de marchand d'orviétan politique ! Aussi, à Belleville, on ne l'appelle plus que Léon, cela fait mieux ; mais ce n'est encore que la moitié du nom de celui dont au besoin, sous une forme ou sous une autre, il ne se ferait pas prier pour être le successeur. Verrons-nous Léon I<sup>er</sup> ? qui sait ? Mais revenons à nos fleurettes. Entre nous, je vous dirai que j'essaie d'acclimater des fritillaires. A Cerñemin, j'en ai une qui fleurit. Puis, j'ai rencontré aussi une touffe de petites gentianes lilas pâle, presque blanches. Y en a-t-il, ou cette pâleur leur venait-elle du froid ? Tout autour d'elles cependant, il y en avait foule du plus beau bleu, et dans une assiette avec un peu d'eau, elles se sont aussi bien ranimées et ont autant duré que celles-ci, toujours les plus belles d'ailleurs.

Je suis heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre famille. J'avais lu et remarqué l'article sur *Platon et Spinoza*. Il m'a paru fort, en

effet. Il a dû donner de la peine à M<sup>me</sup> Rambert, mais elle s'en est très bien tirée, et je n'en suis nullement surpris.

Je me suis remis à lire, entre autres, toutes les pièces des trois tragiques grecs; — hélas! en traduction, bien entendu. Mon admiration n'en a pas moins été très vive. Nous en parlerons cet été, s'il plaît à Dieu, car je me résignerais difficilement à l'idée que vous ne vinssiez pas au moins quelques jours aux Plans.

...Clément me dit que les *Lettres à la Princesse* sont d'une « insignifiance déplorable. » Je n'en ai lu que les citations du *Journal de Genève* (le dessus du panier, je crois). C'est bien du Sainte-Beuve, comme vous dites, mais par un côté qu'il eût mieux valu laisser dans l'ombre, à mon avis. Au fond, c'est petit.

...Je me suis aussi un peu remis à écrire, mais pour mon sac aux oubliettes. M<sup>me</sup> Olivier vous envoie à tous les deux ses meilleures amitiés. Adieu, mon cher ami. De tout cœur à vous.

JUSTE OLIVIER.

Hélas, mon chien, mon fidèle compagnon de promenade, a disparu, — égaré, tué ou pris. C'est un grand chagrin pour moi, aussi je ne le remplacerai pas.

*Rambert à Madame Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 11 février 1874.

Ma chère Madame,

Monsieur Olivier court le monde. Un jour, on chante merveille de ses conférences à Lausanne; un autre jour, à Genève; et à force de se faire applaudir partout, il se trouve sans domicile connu. C'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous adresser hier certain petit volume, que je tenais d'ailleurs à vous offrir aux mêmes titres qu'à lui<sup>1</sup>. C'est un hommage à deux amis et à *deux voix*, hommage d'une troisième petite voix qui dit aussi sa chansonnette, et se recommande à la bienveillance de ses aînées, plus habiles, plus fortes et moins sujettes aux enrouements.

...Vous devez avoir dans ce moment de bien beaux jours, à votre Gryon, de bien belles nuits surtout. Les dernières comptent parmi les plus richement étoilées dont j'aie gardé le souvenir. On ne se lassait pas de voir trembler ces myriades de feux sur le fond presque noir du ciel. Ce spectacle est peut-être le seul, de tous ceux que nous offre la nature, sur lequel personne ne se soit jamais blasé. On peut se fatiguer des clairs de lune, non du ciel étoilé. Le ciel étoilé est ce qu'il y a de

<sup>1</sup> *Les Poésies.*

plus grand et de plus calme. Il devait être encore plus grand et plus calme, vu de votre haut belvédère. J'y pensais justement hier au soir. Parti des profondeurs de l'espace, je me suis trouvé ramené, par une association d'idées au fond très naturelle, à votre vieux chalet, sur la colline, et à cette galerie couverte, qui n'est probablement pas votre poste d'observation pour les étoiles, mais où je vais plus souvent vous chercher, parce que c'est là qu'on vous trouve habituellement dans la bonne saison. J'espère ne pas attendre la bonne saison pour aller rafraîchir ces souvenirs....

*Olivier à Rambert.*

Gryon sur Bex, ce 12 avril 1874.

Mon cher ami,

Donc, nous vous attendions « immédiatement après Pâques. » Vous ne serez pas venu à Lausanne, ou le mauvais temps vous aura empêché de pousser jusqu'ici. Au rebours, cependant, du sonnet, tout « en désespérant nous espérons toujours. » Maintenant, plus rien. Avril, d'ailleurs, est trop laid. Vous nous revaudrez cela en été, à Gryon ou à Cernëmin. Nous y comptons. L'année dernière s'est déjà passée sans vous voir. L'envie qui me prend plus souvent que vous ne croyez d'une bonne et longue causerie avec vous a été



encore augmentée par vos deux volumes. Je ne les ai lus qu'ici. Pendant ma campagne d'hiver, je ne lis rien, par manque de temps, par fatigue, et par crainte de trouver quelque chose qui me fasse *défaire* mon siège. C'est déjà bien assez pour moi de l'avoir fait.

Mais, aussitôt remonté à Gryon, j'ai lu vos deux volumes. Celui de vers m'était déjà connu en partie, par vous et par vos amis. Plusieurs morceaux que je ne connaissais pas encore m'ont aussi beaucoup plu, entre autres *Martin vit* et *Les Ecureuils*. *Pénitence* est un des plus beaux et des plus touchants. La fin de celui de la *Veuve* est-elle bien philosophique? Je ne crains point *Christianisme et Christianisme*, et, à la lecture, j'ai vu une bonne âme vraiment pieuse ne point lui en vouloir non plus.

Dans votre volume de prose<sup>1</sup>, les deux articles, sinon les plus remarquables à tous égards, du moins les plus remarquables à coup sûr, sont ceux de *Victor Cherbuliez* et d'*Ernest Naville*. Pour ce dernier, les bonnes âmes, même de pieuses, vous en veulent beaucoup, je vous en avertis. Les maîtres en philosophie, — je n'y suis pas même disciple, — trouvent pourtant que vous avez touché juste dans vos critiques. En est-il de même de votre propre exposé de doctrines? On se deman-

<sup>1</sup> *Ecrivains nationaux.*

dait aussi à Genève qui, après avoir abîmé des Genevois, vous abîmeriez parmi les autres Romands, Vaudois ou Neuchâtelois, pour que chacun ait son tour. La fin de l'article *Blanvalet* est une page, une triste page, de notre histoire littéraire; mais toutes les littératures n'en ont-elles pas, plus ou moins, de pareilles? Toutefois, elle est vive et sentie.... Je goûte beaucoup les articles sur *Tæpffer* et *Antoine Cherbuliez*. Il les faut aimer, et on sent qu'on le peut en toute sûreté.

Mes amis voudraient me faire publier un volume, pour essayer de remplacer les conférences, que j'ai peut-être déjà trop prodiguées. J'ai quelque chose d'inédit; mais, après m'en être assez amusé moi-même l'été dernier, je crains qu'il n'en soit pas de même pour le public. De plus, Gleyre et Clément m'avaient fait solennellement jurer d'aller les voir à Paris ce printemps. Ils me somment de tenir ma promesse. *Vorrei e non vorrei*, comme dit Zerline. Le voyage, qui m'a paru longtemps si facile, m'effraye à présent. C'est en mai que j'irai, si je vais, pour me refaire un peu de peinture, à l'exposition annuelle.

Adieu, mon cher ami. M<sup>me</sup> Olivier vous fait toutes ses amitiés et vous remercie encore de votre aimable lettre. Mes meilleurs souvenirs à M<sup>me</sup> Rambert.

Bien à vous,

JUSTE OLIVIER.

*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 16 mai 1874.

Mon cher ami,

Je renvoie depuis des semaines à un moment plus favorable le plaisir de vous écrire, et voilà ce plaisir empoisonné par la mort de Gleyre. Je ne puis pas vous dire l'émotion et le chagrin que m'a causé cette nouvelle. Une de mes premières pensées a été pour vous, qui devez sentir cette perte à double. Ce n'est pas Gryon qui est la solitude, c'est le vide des amis qui s'en vont. Peu de morts plus inattendues pouvaient m'être plus sensibles. Je raffolais de son genre de peinture. C'est de l'André Chénier, de l'antique moderne. J'ai contre ma paroi la photographie d'un de ses tableaux les moins généralement goûtés : *La charmeuse*. Un révérend pasteur, que cette nudité embarrassait, même en portefeuille, m'en a fait cadeau. Il me faudrait bien du papier pour vous dire tout ce que j'ai trouvé dans cette image. Le papier même n'y suffirait pas. C'est un tableau qui chante. J'en connais trois qui chantent : la *Sainte-Cécile* de Raphaël, l'*Ensevelissement* de Knaus et la *Charmeuse* de Gleyre. Je veux les avoir tous les trois. Je logerai au salon ou ailleurs le Knaus, pour aller le considérer de temps en

temps, comme une réalité salulaire à ne pas oublier, mais je garderai dans ma chambre d'étude le Raphaël et le Gleyre, pour les entendre toujours. J'aimais dans Gleyre le génie de notre pays, glorieusement personnifié, car il est du pays, le Grec des temps modernes. J'aimais l'homme aussi, si tant est qu'on puisse chez lui distinguer entre l'homme et l'artiste. La mort, qui les a réunis, n'a fait que couronner une vie où je ne les ai jamais vus séparés. Je suis très fier de l'amitié particulière qu'il m'a témoignée en plus d'une rencontre, spécialement la dernière fois que je l'ai vu, à Clarens, chez Ormond. J'ai une lettre de lui, dictée, mais signée de sa main, à propos de mon recueil de poésies. Je ne donnerais pas cette signature pour un beau lingot. Si seulement il avait pu finir cet *Adam et Eve!* J'en ai vu un premier carton, jadis. C'était adorable. Le premier sourire de la nature et de l'humanité, le plus pur, le plus frais, le plus dégagé d'arrière-pensée. Quand la nature souriait ainsi, il n'y avait pas encore eu de mois de mai semblable à celui que nous traversons. Bien d'autres choses étaient dans les futurs possibles, mais non pressentis. J'ai aussi vu de lui le carton d'une *Jeanne d'Arc* écoutant ses voix. Il ne l'a, je crois, jamais peinte. En savez-vous quelque chose?

. . . . .

Merci de tout ce que vous me dites de bon dans votre lettre, y compris certaines réserves et critiques délicatement tournées. Je n'ai pas le temps d'y répondre. D'ailleurs, qu'importent quelques vers plus ou moins réussis? C'est à Gleyre que je pense; voilà la perte irréparable. Ses chefs-d'œuvre en portefeuille, à peine ébauchés! D'autres, caressés dans sa tête! Et du tout, néant! Il faut mourir, paraît-il, pour qu'on rende justice à des hommes comme lui. Les dix lignes que lui a consacrées Taine dans les *Débats* tranchaient sur le ton ordinaire des journaux français parlant de lui. Sa mort vous aura-t-elle fait renoncer à votre voyage à Paris?

. . . . . , . . . . .

*Olivier à Rambert.*

Gryon sur Bex, ce jeudi 25 juin 1874.

Mon cher ami,

J'ai trouvé votre amicale lettre à mon retour de Paris, il y a une quinzaine de jours. Si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est qu'il m'a fallu écouler lentement, au jour le jour, selon ma puissance actuelle, une foule de petites affaires, déjà en retard.

L'une, pour laquelle j'ai dû beaucoup écrire à droite et à gauche, est celle de ma souscription,

dont vous aurez vu les annonces dans le *Journal de Genève* et la *Gazette*. C'est, en effet, une affaire pour moi. Fatigué de mes conférences et craignant encore plus qu'elles ne fatiguent le public, j'ai eu l'idée d'en publier quelques-unes avec quelques autres morceaux inédits; mais je ne voulais le faire qu'à la condition d'en retirer quelque chose. D'un libraire je n'aurais rien eu. De là, une souscription. Mes amis accueillirent cette idée. Mais la souscription restait bel et bien endormie, dans notre pays de bon sommeil. C'est ainsi que je l'ai trouvée à Lausanne en revenant de Paris. Je me suis mis à la houspiller au moyen de listes à faire circuler d'amis à amis. Cela a produit aussitôt quelque résultat. Herminjard, Melley, à Lausanne, M. Ceresole, à Berne, votre frère (au Club alpin) et d'autres se sont mis de la partie. J'espère maintenant arriver à me couvrir des frais d'impression et de ceux d'annonces, assez gros déjà. Il me faudra donc publier, pour peu que ce soit possible, ne fût-ce que pour me rattraper de ceux-ci.

Ce recours à une souscription m'humilie, mais je n'avais que ce moyen-là. D'ailleurs, j'ai eu soin de recommander partout de ne point presser, solliciter en aucune façon, mais de faire seulement circuler mes petites listes. Dans ma jeunesse, lorsque j'étais encore étudiant, il y avait une de

mes chansons de ce temps-là qui fut très populaire.

Chaque matin par la ville,  
 Court mainte souscription;  
 Pour moi-même, en homme habile,  
 J'use de l'invention....

Je ne m'en rappelle que ces quatres vers, et je ne l'ai plus. Je me moquais des souscriptions. Qui m'aurait dit que, vieux, je serais obligé d'en venir à ce dont je riais alors?

Pardon, cher ami, de vous entretenir si longtemps de mes faits et gestes. Vous raconter mon séjour à Paris serait bien long, et vous parler de Gleyre, bien triste. Ce sera pour la visite que vous nous avez promise. Nous n'irons probablement à Cernëmin qu'au mois d'août. Nous pensons rester à Gryon tout le mois de juillet. Au chalet d'en bas comme à celui d'en haut, vous serez le très bienvenu.

...Schérer a été très content de votre article *Épopée philosophique*<sup>1</sup>. Il vous l'a écrit. Le portrait de Charles Secrétan est fort curieux. Sur plus d'un point, vous avez vu ou deviné juste....

<sup>1</sup> *Une épopée philosophique, Bibliothèque universelle, mai 1874.*

*Olivier à Rambert.*

Gryon sur Bex, ce mercredi 17 novembre 1874.

Mon cher ami,

Mon fils a dû vous envoyer de ma part les *Sentiers de montagne*<sup>1</sup>. J'aurais voulu y écrire quelque chose; je ne le puis d'ici; mais cela ne fait rien; je vous ai voué une amitié réelle. Pour cela, du moins, recevez bien ce volume, qui n'est pas ce que je voudrais. Je regrette toujours d'avoir dû rentrer en scène, et par l'humble porte de la souscription encore! Les circonstances m'y ont forcé; je n'y puis rien.

En dépit de vos promesses, sincères, je le crois, j'en suis sûr, vous n'êtes pas venu à Gryon; vous n'avez pu venir. Nous en avons été bien marris, mais ne vous en voulons point. Aux Plans, on en a eu le cœur gros aussi.

Vous n'avez pas vu encore, ce me semble, notre chalet tel qu'il a été filialement arrangé par notre gendre. Si vous saviez comme nous y sommes bien! Je m'apprêtais cependant à le quitter samedi pour une pointe à Lausanne, ne fût-ce qu'afin de

<sup>1</sup> C'est le volume, — prose et vers, — dont parle la lettre précédente, et publié par souscription en 1874. On y trouve entre autres la nouvelle des *Fins-Hauts* et le beau poème de *Jean Wysshaupt*.



revoir les cartons et dessins de Gleyre, et entendre ce qu'on en dit, y répondre au besoin. M. Fritz Berthoud, à qui vous avez aussi fait faux-bond, craignait la première impression d'un public, nécessairement peu connaisseur, et qui ne sait pas que des cartons valent souvent au moins le tableau. Mais me voici claquemuré par la neige. Nous en avons plus d'un pied ; si elle continue de son pied à elle, demain nous en aurons deux. Avant que la route ne soit un peu mieux frayée, je ne pourrai descendre, et, si je m'en croyais, je ne descendrais peut-être pas de tout l'hiver.

*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 23 décembre 1874.

Mon cher monsieur et ami,

Œil pour œil, dent pour dent ! A vos *Fins-Hauts*, je répondrai par ma *Marmotte*<sup>1</sup>. Je l'ai attendue pour vous remercier de ce joli choix de *sentiers*, mais non pour m'y engager. A vrai dire, je vous lis très mal. Je vous lis le soir, dans mon lit, non pour m'endormir, mais avant de m'endormir. Je n'ai pas trouvé d'autre moment. Encore un soir ou deux, et je saurai où aboutissent tous

<sup>1</sup> *La Marmotte au collier*, une des œuvres les plus originales de Rambert, qui figure dans la V<sup>e</sup> série des *Alpes suisses*.

vos sentiers. Ceux que j'ai parcourus n'aboutissent qu'en bon lieu. Un de ceux qui vont le plus loin est celui qui commence par nous mener noyer sous le pont de Bâle. J'ai pris pour guide deux ou trois fois ce Jean Wysshaupt, et j'ai eu bien du plaisir à muser en sa compagnie jusque dans l'autre monde.

Vous dirai-je une querelle que j'ai eue avec mon beau-frère Gustave en suivant un autre de vos sentiers? Il prétend que vous n'avez jamais été mieux inspiré que dans certains vers contre le *doute*. Je l'ai fort scandalisé en lui disant qu'il me manquait pour les bien goûter de les bien comprendre, de savoir de quel doute il s'agissait, car de blâmer le doute en général, n'est-ce pas à peu près comme si l'on blâmait, en général, le raisonnement, la réflexion, la critique ou telle autre des grandes fonctions de l'intelligence. Nous nous sommes chamaillés à ce sujet un ou deux soirs durant, sans réussir à nous entendre. Et voilà comment vous semez le trouble dans les familles. C'est vous dire quel intérêt nous avons pris à cette lecture.

Il me manque de vous avoir serré la main cette année. Jamais je n'en eus plus sérieusement l'intention qu'au printemps. Mais les choses ont pris un tout autre tour que celui qui était prévu, et j'ai dû renoncer à ce plaisir. De même cet été. Je n'ai

passé au canton de Vaud que le temps qu'on met en chemin de fer de Vauderens ou Oron à Bex ou Saint-Maurice, avec arrêt de trois heures à Lausanne, juste de quoi aller voir l'exposition de Gleyre....

*Olivier à Rambert.*

Gryon sur Bex, ce jeudi 28 janvier 1875.

Mon cher ami,

Roux vous aura dit ma première impression sur votre volume. Elle était déjà très bonne et n'a fait que se fortifier par une lecture plus suivie et plus attentive. *La Marmotte* ouvre, comme pittoresque, des horizons intérieurs de montagne, et, comme analyse, elle en ouvre aussi d'intérieurs sur la vie. Quelques-uns lui reprocheront peut-être de ne pas assez conclure ; mais une marmotte, quelque esprit qu'elle ait, — et la vôtre en a beaucoup, ne peut pas tout dire.

D'ailleurs elle a, ce me semble, au moins deux conclusions bien nettes : l'impossibilité de pénétrer la longue nuit, et celle, quand on est marié, de se livrer à l'étude de la philosophie. Mais que pense M<sup>me</sup> Rambert de cette conclusion-ci ? Pour moi, je la déclare un peu sujette à caution. N'est-il pas vrai, Madame, que je suis, que nous sommes dans le vrai, si peu philosophes que nous soyons ?

C'est qu'il y a des choses, au ciel et sur la terre, qui valent bien la philosophie. Bach n'a-t-il pas eu deux femmes et vingt-trois enfants, si je me le rappelle bien ? Sa musique en a-t-elle souffert ? Et la musique n'exige-t-elle pas autant de recueillement que la philosophie ? Et la philosophie est-elle la vie ?

Le sujet des *Landsgemeinde* ne pouvait nécessairement donner qu'un tableau fragmentaire et, pour ainsi dire, à compartiments. Mais, tel qu'il est et pouvait être, il est curieux, intéressant par beaucoup de vues et de choses nouvelles. C'est une page ajoutée à notre histoire et qui la complète.

Vous êtes en doute sur le doute que j'ai eu en vue, et vous me demandez duquel il s'agit. Eh ! poète !... pourquoi me faire une question de savant, à moi qui ne le suis pas ? Certes, je comprends, je respecte et j'admets le doute scientifique, dont les savants ne se souviennent pas toujours assez dans leurs systèmes. Mais le doute sur ce qui ne peut être ici-bas que chose de foi et non de science et de vue, je pense qu'il se fait illusion, en croyant n'être que du doute purement et simplement. Ce n'est pas si simple que ça.

Mais nous ne voulons nous faire réciproquement ni des compliments, ni des critiques, moi surtout que ce semblant de retour à la vie littéraire n'a

nullement remis en veine de combattre. Ah! si j'étais encore jeune comme vous, je ne dis pas!

Je vous aurais écrit depuis longtemps si je n'avais été malade. L'année dernière m'a été mauvaise, et celle-ci ne s'annonce pas mieux. J'ai une jambe très enflée et d'autres incommodités. Toutes sortes de tisanes et de frictions, même de la graisse de marmotte (pardonnez-moi ce sacrilège) n'y ont rien fait, pas plus la pharmacie montagnarde que celle de la plaine.

Nous sommes ici très solitaires, ma femme et moi, mais fort contents de ce genre de vie, si je me portais bien. Nous avons le *Journal de Genève*, la *Gazette de Lausanne*, où j'ai remarqué une curieuse correspondance de Zurich, des livres, des lettres, et souvent un beau soleil...

*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, le 4 février 1875.

Cher monsieur et ami,

Je vous envoie ci-joint deux épreuves, les unes paginées, les autres en placards, et j'écris à l'imprimerie pour qu'on vous envoie celles du ou des chapitres suivants<sup>1</sup>. Il s'agit de l'arrivée de Vinet à Lausanne, de l'Académie à ce moment-là, du cours Sainte-Beuve, de la société lausannoise,

<sup>1</sup> De l'ouvrage sur *Alexandre Vinet*.

de la réforme de l'Académie, etc., tout autant de choses que vous savez mieux que moi et où votre nom revient. Si par hasard la manière dont je vous mets en scène dans un ou deux passages, — dans un surtout, à propos des difficultés que souffrit votre nomination comme professeur de la nouvelle Académie, — ne vous était pas agréable, dites-le moi sans compliment. Je ne me consolerais pas de vous avoir fait le moindre chagrin. Vous seriez bien aimable de me faire aussi toutes les observations que pourront vous suggérer ces pages....

*Olivier à Rambert.*

Gryon sur Bex, ce samedi 6 février 1875.

Mon cher ami,

...La feuille ni les placards que vous m'avez envoyés ne donnent lieu à aucune observation de ma part. Ce qui regarde Sainte-Beuve me semble exact; il y aurait bien des détails à ajouter sur son appel, mais ce sujet n'étant qu'épisodique dans votre ouvrage, ce que vous en dites suffit.

Quant à l'affaire de ma nomination, qui sans doute vient dans les placards que je n'ai pas encore, ne dites ni trop de bien de moi, ni trop de mal des autres, quoiqu'ils m'aient assez tintoiné<sup>1</sup>

<sup>1</sup> C'est du moins ainsi que nous lisons le mot, malaisé à déchiffrer.

dans le temps (le camp doctrinaire). Le fait est que je croyais avoir des titres à une *vocation*, ayant été nommé professeur à Neuchâtel sur examens, ayant été appelé à Lausanne pour y donner un cours d'histoire à l'Académie qui n'en avait pas avant moi, ayant donné ce cours plusieurs années, ayant publié un gros livre où il y avait pas mal d'histoire, malgré des défauts de jeunesse.

Mais on voulait faire de la démocratie et de l'égalité sur mon dos, et puis le : « C'est un poète..... » Bref, on ne me renomma pas d'emblée ; mais comme il y eut une pétition à Lausanne et dans tout le pays en ma faveur, on me renomma pour un cours provisoire, avec la perspective d'être définitivement nommé plus tard, ce qui se réalisa. M. Vinet, dans une lettre, me disait que j'avais « trop de défiance de moi-même, » que c'était là mon principal défaut, etc. Mais si j'avais accepté le concours, il y aurait eu des concurrents, et alors les *si* et les *mais* des gens à balance qui balancent toujours....

*Rambert à Olivier.*

Hottingen près Zurich, 18 février 1875.

Mon cher monsieur et ami,

...J'ai fait droit à toutes celles de vos observations auxquelles il n'avait pas été fait droit avant

qu'elles me fussent parvenues, car quelques-unes, une du moins, tombait sur un des passages déjà corrigés.

Il n'y en a qu'une que j'ai négligé de suivre, celle relative à Cassat<sup>1</sup>. Il m'eût fallu, pour introduire un nouveau personnage dans ma galerie, des remaniements qui n'étaient plus faciles sur l'épreuve paginée. Et puis, je ne savais que dire de Cassat. Des hommes de ce temps-là, c'est celui dont la tradition m'est le plus étrangère. Je ne sais où la trouver. Vous m'instruisez à son sujet, à Gryon, dans quelques semaines, Enfin, je ne vois pas qu'il ait été dans aucun rapport avec Vinet, sous la plume duquel son nom n'est nulle part....

En me relisant, j'ai vu que vous étiez le plus sacrifié dans cette portraiture de la société lausannoise, moyennant quoi j'ai accolé quelque part à votre nom l'épithète suivante : « Le père de notre poésie nationale, s'il est vrai que nous ayons une poésie nationale. »

Vous avez bien raison en disant que votre cause fut gagnée surtout par l'opinion publique ; mais je n'avais pas tort de dire que Vinet s'y aida. Ses agendas donnent là-dessus des détails précis.

Adieu et au revoir. Mille choses à M<sup>me</sup> Olivier.

*Comment allez-vous ?*

<sup>1</sup> Nous n'avons pas cette lettre d'Olivier.



*Olivier à Rambert.*

Gryon sur Bex, ce samedi 20 mars 1875.

Mon cher ami,

Voilà vos vacances qui approchent, si même elles ne sont pas déjà venues. Nous comptons donc sur votre bonne visite. Nous pouvons très bien vous loger, à moins, ce qui est peu probable, que nos enfants ne nous arrivent en même temps que vous, auquel cas nous vous trouverions une chambre dans le voisinage. Je ne pourrai pas vous promener autant que je le voudrais; je suis trop peu ingambe, quoique trop *enjambé* de ce côté-là. Mais nous ferons des promenades de causerie, ce qui a bien son charme, surtout pour qui n'a pas plus ce genre de promenade que l'autre.

Bridel a continué de m'envoyer les épreuves. Elles m'intéressent beaucoup, et par le récit et par vos réflexions. Je comprends vos réserves sur le jugement que Vinet et Sainte-Beuve portent de notre révolution de 1845. Elles sont fondées, au point de vue où vous vous placez. Mais il y en a un autre que vous n'aviez pas à aborder. La *politique* du radicalisme peut être plus ou moins défendue, même à certains égards approuvée. Ce qui est mauvais, je dirais presque radicalement mauvais, c'est son *esprit*, sinon sa politique, telle

qu'il a voulu ou pu la faire : son esprit d'orgueil et de rabaissement, de chicane et de ruse, de brutalité et de matérialisme. C'est par cet esprit que la révolution de 45 a eu des fruits détestables qui sont loin d'être encore tous parvenus à leur maturité, ou plutôt à leur pourriture, mais qui y parviendront, si cela continue. Les campagnards, les vrais conservateurs, comme vous le dites, et aussi les vrais aristocrates, étant le vrai fond du parti, sont naturellement et justement, hélas! ceux chez qui se sont surtout développés les fruits de ce mauvais esprit radical et qui en ont déjà beaucoup à souffrir. Les villages vaudois sont en train de se ruiner, même financièrement, si j'en juge par ceux que je connais. Gryon, Bex, les Plains, les Ormonts sont minés de dettes et abrutis d'ivrognerie. A Givrins même, cela commence, quoique ce soit le village peut-être le plus riche du canton et l'un des plus conservateurs. Il y a une crise financière dans les campagnes, cela se sent, quoique elle ne soit pas encore bien déclarée. La banque n'y peut rien, ou plutôt y a fait beaucoup de mal, en provoquant aux cautionnements. Mais surtout le mépris et le rejet de toute loi morale et la soif des jouissances matérielles, voilà le mal, et il était contenu en germe dans l'esprit du radicalisme. Druey, se rabaisant ainsi lui-même, s'en fit l'apôtre et le complaisant, lui qui a dit que la « vertu

était aussi de l'aristocratie. » Belle parole pour un républicain et dans une république!

Mais pardon! je me suis mis à causer, vous croyant déjà là, et n'ai nullement voulu faire une critique de ce passage de votre livre, mais vous dire seulement une des réflexions qu'il m'a suggérées.

Et vos citations de M. Vinet, qu'elles sont souvent curieuses et belles! Entre autres, quelle lettre prophétique (en 1839)!

Pour me faire pardonner mes excursions dans un domaine qui n'est pas le mien, je vous dirai qu'un homme du village avait fauché et entassé du foin près d'Anzeindaz; quand il est allé pour le chercher cet hiver sous les hautes neiges, il y a trouvé des traces *évidentes* des chamois, et le gîte d'un lièvre. Sans doute votre lièvre blanc, que vous avez si impitoyablement suspendu dans les airs aux serres d'un aigle.

Adieu, mon cher ami, mes meilleurs souvenirs à M<sup>me</sup> Rambert, à M<sup>me</sup> Roux, et à son mari mes pensées les plus *musicales* (hélas! des pensées seulement). Mes amitiés aussi aux enfants et au pauvre petit. Vous avez celles de M<sup>me</sup> Olivier.

A vous de cœur.

JUSTE OLIVIER.

Le dossier des lettres d'Olivier à Rambert contient en outre un manuscrit de trois pages et demie, relatif à un incident de la fête de la Mi-été d'Anzeindaz, en 1870, où Olivier chanta sa chanson :

Voici la montagne !  
Voici les troupeaux !  
Gagne, mon cœur, gagne  
Enfin le repos !

Ce récit, qu'on va lire, écrit de la main d'Olivier, doit avoir été utilisé par Rambert pour son article de la *Bibliothèque Universelle*<sup>1</sup> : « La fête de la Mi-été à Anzeindaz en 1870, » qui fut reproduit par plusieurs journaux. Le lecteur aura remarqué les allusions que fait Olivier à cet article dans les lettres du 12 novembre 1870 et du 14 mai 1871 (p. 91 et 95 ci-dessus). Voici la note originale que le poète de Gryon avait fournie à son ami :

Bien que relativement épargnées, même par la sécheresse, les montagnes et leur fête de la Mi-été ne pouvaient pas être bien gaies cette année. « C'est qu'on est dans des *circonstances* assez ridicules, » comme le disait un montagnard plus disert sans doute en patois qu'en français. La Mi-été d'Anzeindaz, une des principales des Alpes vaudoises, se ressentait aussi de ces « *circonstances*. »

<sup>1</sup> Novembre 1870.

M. Juste Olivier s'y était rendu avec quelques amis en séjour comme lui à Gryon. Ils étaient assis sur une petite éminence faisant amphithéâtre au-dessus de l'endroit où l'on dansait, un de ces enfoncements plats, du gazon le plus fin, le plus uni et le plus vert, comme il s'en découvre tout à coup pour le plaisir des pieds et des yeux, entre les montuosités dont le haut et vaste pâturage d'Anzeindaz est mouvementé, sans que pour cela soit détruit l'ensemble de sa pente légèrement inclinée. La journée était belle, l'air limpide et pur, quelques nuages seulement agitant le long des cimes leur draperie mobile, qui ne faisait que les rehausser et les montrer encore mieux.

Malgré cela, disons-nous, la scène humaine était peu animée. Parmi les spectateurs groupés sur l'éminence, et en beaucoup plus grand nombre que les danseurs sur la pelouse, l'un d'eux tirait bien de temps en temps de dessous ses genoux une bouteille couchée là dans l'herbe, pour trinquer avec les arrivants ou les voisins. Rien n'y faisait. Et sur la pelouse c'était encore moins : on dansait peu et avec peu d'entrain. Des jeunes filles restaient même sans danseurs.

M. Olivier proposa à l'une de ses compagnes de la plaine, mais fort habituée à la vie montagnarde, et qui sait toujours s'y associer avec la simplicité et le naturel le plus aimables, de faire

un tour de valse pour donner l'exemple à d'autres cavaliers beaucoup mieux en âge que lui de s'acquitter de ce genre d'exploit. Ainsi fut dit, ainsi fut fait. La tête en tourna bien un peu au valseur improvisé, non seulement, avoue-t-il lui-même, en l'honneur de sa valseuse, mais sous le poids des ans qui tournaient avec lui, poids égal, lui semblait-il, à celui des cimes qui les entouraient.

Le tour achevé, les deux danseurs qui ne l'étaient que d'occasion, au moins l'un, remontèrent sur la galerie, sans autre résultat parmi leur propre groupe que celui d'un dévouement inutile. Mais il n'en fut pas de même dans un groupe voisin, placé à peu de distance et qui se bornait aussi à regarder. Celui-ci se composait de Valaisans et de Valaisannes, venus rendre visite à un de leurs parents, vacher à Anzeindaz. Pour le dire en passant, le costume des femmes était assez pittoresque : ce n'était point le chapeau valaisan classique, étroit et tout enrubanné, mais un très large et long, au contraire, arqué, bordé de velours noir et doublé par-dessous d'une étoffe de couleur voyante, rose ou cerise. Ce chapeau ne manque pas de grâce ni de caractère. Celles qui le portaient furent-elles pour quelque chose dans ce qui nous reste à raconter ? On serait tenté de le croire, sur la réputation de curiosité du beau sexe, valaisan ou non. Quoi qu'il en soit de ce

point resté dans l'ombre, quelqu'un avait fait, dans ce groupe, cette question :

— Quel est ce monsieur qui danse avec cette jolie demoiselle?

— M. Olivier, répondirent des voisins, habitants du pays.

— Quoi! Emile Ollivier?

— Sans doute, firent les narquois, entrant dans la méprise et, en qualité de Vaudois, ne demandant qu'à rire.

— Celui qui est cause, reprirent leurs interlocuteurs, que le Pape est en bas et la France aussi!

— Sans doute, il s'est réfugié en Suisse.

— Comment! après avoir mis tout à *la bouleverse*, il a encore le courage de venir danser! Peu s'en faut que nous ne lui donnions une râclée (*'na borlaïe*, une brûlée!)

Et nos Vaudois de continuer à rire sous cape de la méprise, quittes à la faire cesser au besoin. Mais, quoi qu'elle ait duré, paraît-il, assez longtemps, autre n'en fut. Celui qui en était le héros ne s'en doutait même pas. Pendant ce temps, il chantait à ses voisins la *Mi-tté de 1870*, et n'apprit l'aventure qui y avait fait pendant à son insu, que le lendemain, où elle circula de proche en proche dans la vallée et n'amusa pas peu nos montagnards.

\* \* \*

Juste Olivier souffrait de ne pas trouver d'écho dans son propre pays. Son pays semble vouloir enfin se souvenir du poète qui l'a célébré avec tant d'amour. Nous espérons que les pages qu'on vient de lire élargiront le cercle des amis de Juste Olivier et mettront les lecteurs en goût d'explorer son œuvre, si peu connue à cette heure encore, malgré l'édition choisie publiée par Rambert et la belle notice qui lui sert d'introduction.

PHILIPPE GODET.







## Un poète valaisan.

LOUIS DE COURTEN

**L**E 4 juin 1905, mourait par accident, sur le lac de Zurich, un étudiant en médecine qui était en même temps un poète au talent original.

Louis de Courten, né à Sion le 19 juin 1880, avait fait ses classes à Sion et à Saint-Maurice, puis suivi pendant deux ans les cours de médecine à l'Université de Genève, avant d'entrer à l'École dentaire à Zurich.

De bonne heure, sa vocation poétique s'était révélée dans des compositions descriptives ou humoristiques d'un tour aisé et d'une langue déjà savoureuse. La *Feuille d'Avis du Valais* et l'*Ami du peuple* ont publié plusieurs des poésies que

nous allons reproduire ; mais pour le public romand, elles sont comme inédites. Nous y ajoutons quelques pièces qui n'ont jamais été imprimées et dont nous devons communication à la grande obligeance de la famille de Courten. Nous l'en remercions vivement : il nous est doux de contribuer à fixer le souvenir d'un jeune talent qui eût fait honneur aux siens et à ce « vieux pays » dont il s'essayait à peindre les sites, les mœurs, et à chanter les gloires.

Courten préparait le recueil de ses premiers vers ; il paraîtra prochainement : nous le recommandons d'avance à tous ceux qui aiment la poésie et qui aiment le Valais.

Son talent, plutôt descriptif que musical, est essentiellement plastique ; il se complaît dans de courts tableaux, où se révèle un sentiment juste et fin des aspects pittoresques du Valais. Une fois l'impression donnée, le poète s'arrête et nous laisse rêver. Ces visions rapides ont beaucoup de charme dans leur précision.

La versification traditionnelle suffit à qui fait œuvre de peintre : aussi ne trouve-t-on dans ces poésies aucune innovation, aucune recherche rythmiques ; mais la langue en est colorée et le vocabulaire plus varié que celui dont nous usons souvent. Il faut d'ailleurs reconnaître que le jeune écrivain n'était pas encore parvenu à la maîtrise

et à cette perfection relative que l'artiste le plus habile n'atteint qu'au prix de longs efforts.

Il y tâchait visiblement : la copie qu'il avait



LOUIS DE COURTEN

1880-1905

préparée pour l'impression, comparée aux textes primitifs, présente un grand nombre de corrections, en général fort intelligentes, et qui toutes — ceci est caractéristique — tendent à accentuer l'effet pittoresque, en remplaçant une touche insignifiante par une note de couleur plus vive.

Les neuf premières pièces qu'on va lire sont de simples tableaux. La dixième fera connaître au lecteur une autre face du talent de Courten. Les sujets historiques tentaient son imagination de poète et de patriote. Il rêvait d'évoquer des scènes de guerre et de gloire. On en verra un essai dans la *Veillée d'armes*.

Ici encore, il a obéi à son goût de description : la critique lui eût reproché de trop s'y complaire et l'eût mis en garde contre une certaine facilité d'amplification. Mais cette pièce, qui eût gagné à être plus concentrée, contient quelques beaux accents d'épopée et promettait des poèmes plus achevés.

Quoi qu'il en soit, le poète n'est plus. Jouissons au moins des promesses que son talent nous a faites et des quelques pages vraiment personnelles qu'il nous laisse.

PHILIPPE GODET.

---

I

**Dans la campagne sédunoise.**

Tout là-bas, dans les champs où l'on brûle les fanes,  
Où, dans les fichelins de chanvre et de maïs,  
L'on voit des fronts courbés et des dos arrondis,  
Le soir ourlé de rose et d'or bleu diaphane

Atténuée, édulcore, insensiblement fond  
La plaine démeublée aux roussâtres collines.  
Frileuses, secouant leurs blanches agnelines,  
Descendent des brebis vers le fleuve, et s'en vont  
Boire le flot glacé que déchire la digue.  
Le long des saules gris, tout meurtris de fatigue,  
Un char creuse l'ornière étroite du chemin,  
Dans sa marche lourdaude éparpillant au loin  
Les morbides odeurs de ses pailles flétries.  
Et c'est tout un tableau que cette vision,  
Un coin perdu de ma solitaire patrie,  
Des jardins près du Rhône et Chandoline au fond.

Sion, 27 mars 1905.

## II

### Croquis du soir.

Sept heures. La rue a des chuchotements clairs;  
C'est comme une lointaine et flottante musique  
Faites d'accords bruyants mêlés à de vieux airs.  
Le sabot des mulets résonne métallique  
Sur les pavés disjoints, vieillots et défoncés.  
De placides bourgeois, tranquilles, pas pressés,  
Font le trottoir, causant femmes ou politique.  
Parfois, un rond-de-cuir qui passe, l'air grognon,  
S'en va lamper chez Boll ses trois décis de Dôle.  
Des groupes d'ouvriers descendent le Grand-Pont,  
Graves, la pipe aux dents, la pioche sur l'épaule,  
Tout éblouis parfois du sillage que font

L'œil rougeâtre du gaz ou le bec électrique  
S'irradiant la nuit aux vitres des boutiques.  
Et plus d'un songera peut-être que ceci  
Ne vaut pas le quinquet de l'épicier Balzi.

Sion, 16 avril 1905.

### III

#### Pensées d'automne.

Sur les chemins, le long des mornes avenues,  
Dans les vergers, dans les jardins, dans les enclos,  
Les feuilles lentement tombent, âmes émues  
Où vibre le frisson mystique des sanglots.

L'adieu que le couchant laisse errer dans les nues  
Inonde le glacier de baisers plus pâlots,  
Comme un sourire éteint d'espérances déçues  
Ou de rêves trompeurs enfuis comme des flots.

L'azur blémit; le ciel a des teintes plus douces;  
Les coteaux endormis sous leurs mantilles rousses  
Dans une brume d'or s'estompent vaguement;

Et longtemps je demeure à regarder morose  
Valère et Tourbillon s'éteindre lentement  
Et mourir dans une ombre adorablement rose.

## IV

## A Savièze.

Savièze, joyeux et vert sous les charmilles  
 Et sous le pampre où juin fait fleurir le muscat,  
 S'épanouit au rire éclatant de ses filles  
 Et de ses enfants blonds au profil délicat.

Les cheveux enroulés sous la noire résille,  
 Toutes en jupe courte et le grand chapeau plat ;  
 Et le cuivre, parfois, d'une épingle qui brille  
 Sur leurs fichus croisés, brodés de fleurs grenat :

Galbes marmoréens, dont les yeux pleins de rêves  
 Gardent le souvenir de jeunesses trop brèves,  
 Minois charmants, aimés de Ritz et de Bieler,

Quand septembre, parmi les ceps feuillus des vignes  
 Détache sous le ciel phosphorescent et clair  
 La forme harmonieuse et pure de vos lignes!

## V

Rayon du soir<sup>1</sup>.

Le logis est obscur ; par l'étroite fenêtre  
 Mi-close, le couchant filtre un rayon discret ;  
 Vieillotte et rappelant un dur profil d'ancêtre,  
 Une femme est assise auprès de son rouet.

<sup>1</sup> Le poète avait d'abord intitulé ce sonnet : *Logis d'aïeule*.  
 Nous regrettons un peu ce titre....

Sous les parois de chêne aux puissantes chevêtres,  
Comme baigné d'une ombre indécise, apparaît  
Un rameau de buis vert qu'a dû bénir un prêtre,  
Ou le cadre roussi d'un tout récent portrait.

Dans la douce chaleur d'un sarment qui rayonne  
Et flambe, le rouet plaintif et monotone  
Bat son rythme obsesseur que la vieille interrompt

Pour entendre un instant l'aile d'un scarabée  
Se heurter et bruire à la vitre bombée,  
Toute ronde, que cerne un fin treillis de plomb.

## VI

### Ma payse mignonne.

Connaissez-vous à Savièze  
Une payse au front charmant  
Dont la prunelle est un diamant  
Et dont la bouche est une fraise ?

Connaissez-vous un gai minois  
Que le hâle brunit et dore ?  
Son printemps étoilé d'aurore  
Met des caresses dans sa voix.

Le galbe de son beau visage  
Blotti sous le grand chapeau plat  
Ressemble au galbe délicat  
De quelque antique modelage.



C'est, d'un vitrail scellé de plomb,  
Une madone descendue,  
Vision flottante entrevue  
Dans la splendeur d'un nimbe blond.

C'est la vigueur saine et robuste  
Qu'empourpre et baigne un flux vermeil ;  
Sous la morsure du soleil  
Palpite et vit sa chair aduste.

Son profil de vierge est si fin,  
Avec ses bandeaux sur la tempe,  
Qu'il semble pris de quelque estampe  
Ou détaché du cipolin.

C'est la fraîcheur, c'est la jeunesse,  
Le charme obscur et pénétrant  
D'une peinture à la Rembrandt  
Ou d'un visage de la Grèce.

Et cette enfant qui vit là-haut  
Dans la douceur de la prairie,  
C'est ma payse et c'est ma mie,  
C'est le sourire du mazot.

## VII

### Le lac alpin.

Au fond du cirque enclos de blanches sommités,  
Baignant de ses flots clairs des troncs moussus d'aroles,  
Le lac dans son berceau de moraines somnole,  
Comme un bijou d'Ophir rutilant de clartés.

La blondeur obsédante et fauve de l'été,  
Elimant le satin défraîchi des corolles,  
Enamoure d'un long baiser l'urne des trolles  
Et des lys martagons de pourpre mouchetés.

Pourquoi, dans le silence alanguï de la grève,  
Mon pauvre cœur fut-il tenté de retenir  
Le vol capricieux et fugace du rêve,

Puisque avant de l'atteindre on l'avait vu mourir,  
Comme on voit dans tes flots, qu'un souffle moire à peine,  
Se mourir les reflets des montagnes lointaines!...

## VIII

### Là-haut.

Doux éden des pays rêvés  
Sous le voile des brumes grises ;  
Colliers d'opales des névés  
Que le couchant idéalise ;

Pins chétifs tordus sous la bise,  
Rochers par le flot excavés,  
Mazots brunis, granges assises  
Au penchant des coteaux de Vex ;

Babil des sources et des bisses  
Qui, tout le long des précipices,  
Gazouillez des scherzos charmants ;

Et vous, ô mignonnes gentianes,  
Qui reflétez si chastement  
Le ciel des Alpes valaisannes !

Zurich, 14 mai 1905.

## IX

### La vieille église de Vex.

Près du chemin, là-haut, dans mon pays natal,  
Je sais une très vieille église désolée,  
Qui sur le ciel profond de l'étroite vallée  
Détache élégamment sa flèche de métal.

Le vent heurte et bruit aux vitres descellées  
Où filtre une lumière au losange brutal ;  
La veilleuse, depuis un temps immémorial,  
A vu mourir sa flamme indécise et voilée.

Ici, les fils de l'Alpe avec sérénité  
Prolongent leur sommeil auguste, et mérité  
Par trente ans de labeur, d'efforts et d'énergie,

Et j'ai songé souvent combien il serait doux  
De s'endormir, au soir d'une inféconde vie,  
Parmi ces paysans qui valent mieux que nous.

## X

**La veillée d'armes à Beauregard.**

Dans la salle gothique et sombre du château,  
Debout, superbement entouré de ses reîtres,  
Le comte de Rarogne étreint le vieux drapeau  
Qui porte dans ses plis le blason des ancêtres.

Pour cette heure d'adieu trop brève, il ne faut plus  
D'amoureuses chansons aux lèvres du trouvère,  
Mais le luth éclatant des scaldes chevelus  
Et leur bardit où gronde un virelai de guerre.

Les lourds hanaps de bronze et les coupes d'argent  
Tintent à la clarté vacillante des torches,  
Et dans la cour, d'espace en espace, on entend  
Les appels égrenés des veilleurs, sous les porches.

Ni le chuchotement du tremble au bord des eaux,  
Ni le parfum des nuits voltigeant dans les prèles,  
L'alpenglühn empourprant les neiges éternelles,  
N'égalent en douceur le frisson des drapeaux.

Le sanglot du torrent aux flots ourlés d'écume  
Se mêle au son du cor pleurant dans le vallon;  
Le couchant, brodé d'or et de flammes, allume  
Les vitraux enchassés dans leur treillis de plomb.

Quelquefois, dans un bruit d'écho qui l'accompagne,  
L'hymne brutal s'enfonce et se meurt doucement  
Dans la pâleur des pins couronnant la montagne,  
Où les feux des bergers semblent des diamants.

Par sanglots étouffés sous le casque et le heaume,  
Dans le frissonnement des pennons frangés d'or,  
Le bardit se ranime et se prolonge encor  
Sous la voûte tombale où dort l'aïeul-fantôme.

Dans la nuit éternelle et froide du caveau,  
Abaissant à demi sa rigide paupière,  
Un murmure a passé sur sa lèvre de pierre,  
Le marbre a tressailli d'un étrange sursaut.

Car l'aïeul et ses fils apparus aux murailles  
Sont aussi de la fête : Antoine le Hardi,  
Petermann, qui brava la mort dans vingt batailles,  
Et Pierre, l'allié des seigneurs de Tschudi.

C'est toute une famille, et c'est toute une race  
Qui survit dans la toile où l'usure et le temps  
N'ont pu ternir l'éclat bleuté de la cuirasse,  
Ni souiller la blancheur des panaches flottants.

Le dernier, c'est Wuischard en sa beauté d'éphèbe,  
Qui flanqua Beauregard, nid d'aigle, de deux tours,  
Wuischard, que les manants attachés à la glèbe  
Viendront traquer demain aux premiers feux du jour.

Mais comme un chêne altier, montrant à son écorce  
Plus d'une entaille, rit de l'effort des autans,  
Rarogne dans son burg, superbe dans sa force,  
Se raille des fureurs sourdes des paysans.

Au grondement fiévreux des discordes civiles,  
Les vidames, montés sur leurs blancs palefrois,  
Font promener la *Matze* à travers bourgs et villes,  
Et sonner le tocsin aux créneaux des beffrois.

O *Matze* des aïeux, dont le manteau difforme  
S'ouvrit avec orgueil aux morsures des clous,  
Arbre de liberté que le peuple en courroux  
Dressa pâle au-dessus de la tempête énorme !

Symbole vers lequel, pressés comme des flots,  
Sont montés les espoirs de la plèbe meurtrie,  
Les aspirations des serfs, et les sanglots  
Des mères et des sœurs priant pour la patrie !

Les ligueurs, maintenant, le clan des montagnards,  
Bravent insolemment l'éclair de ta prunelle,  
Aigle au cimier comtal dont l'aigrette étincelle  
Sur la pourpre et l'azur pâlis des étendards.

Un ferment corrompateur d'émeute et de révolte  
Enracine la haine au cœur des asservis ;  
Le peuple ne veut plus engraisser ses baillis,  
Qui dévastent ses champs et pillent ses récoltes.

Des bandes de soudards ivres, d'affreux routiers  
Ont blessé les vassaux de leur dague brutale,  
Et l'on voit des vieillards sous l'auvent des moutiers  
Tendre une main livide à l'aumône claustrale.

Tous ces gueux; enfin las d'attendre et de souffrir,  
Ont senti tout à coup jusqu'en leurs moindres fibres,  
Comme un naissant orage, éclore et tressaillir  
La volonté qui dompte et la foi qui rend libre.

Et là-haut, du manoir qui brode le ciel bleu  
De ses tours de granit aux ogives obtuses,  
Lointaine et vague, ainsi qu'une rumeur confuse,  
La chanson du combat descend comme un adieu.

Le bardit est rythmé par quatre cents poitrines;  
Vicomtes et barons, seigneurs gantés de fer,  
Ayant donjon sur roc et castel sur collines,  
Clament, heurtant leur glaive avec un bruit d'enfer.

Les donzels de Saint-Luc, d'Ayer et de Vissoie  
Sur l'éclatante armure ont l'écharpe de soie,  
Et dans la nuit naissante et pâle, les rochers  
Répercutent au loin le pas lourd des archers.

Voici les damoiseaux suivis de leurs escortes,  
Les sautiers arrogants drapés dans leur manteau,  
Et les grands écuyers qui soutiennent et portent  
Sur leurs poings arrondis l'autour ou le gerfaut.

Les cuirasses d'acier ont des reflets étranges;  
 Aymon de Vinéis et Pierre de la Tour  
 Sont de garde au drapeau qu'un long frisson parcourt,  
 Et le toast est porté par Guillaume de Granges.

« Honneur aux de Rarogne, honneur à leur maison!  
 » Sénéchaux et majors, barons et gentilshommes,  
 » Nous jurons de défendre ici, tant que nous sommes,  
 » Wuischard, et de mourir pour l'aigle du blason! »

Et crispant dans ses mains blanches comme l'ivoire  
 Son calice de bronze où fume l'hydromel,  
 Le comte se leva, superbe et solennel:  
 « Soyez remerciés, dit-il, par l'Aigle noire!

» Par mon féal aïeul qui vous fit chevaliers  
 » Et dont l'image ici sourit à la muraille,  
 » Je bois à vous, Seigneurs, je bois à vos lauriers,  
 » Qui, vainqueurs, me suivrez demain dans la bataille! »

. . . . .

Mais quand l'aube apparut dans le ciel pâlisant,  
 Beauregard n'était plus que ruines fumantes:  
 Le burg avait été vaincu par la tourmente,  
 Et le Rhône, là-bas, roulait des flots de sang.







## Impressions de manœuvres.

Il est difficile d'écrire un croquis militaire, en donnant la parole aux soldats, sans choquer les esprits les plus délicats. La caserne n'est pas un salon. Les uns le regrettent. D'autres s'en réjouissent. Affaire de goût et de tempérament. Nous avons essayé de ne pas tomber dans un excès de réalisme, qui ne serait que grossier, sans pour cela faire de nos soldats des êtres ayant perdu tout contact avec les choses matérielles. Et si, malgré tout, un mot insuffisamment mondain devait offenser l'oreille d'un lecteur, nous supplions ce lecteur d'interrompre sa lecture, car il nous suffira de l'avoir scandalisé une seule fois ; nous ne voudrions, à aucun prix, assumer une responsabilité plus étendue.

Disons encore pour ceux qui ne connaissent qu'insuffisamment notre armée ou pour ceux qui, la connaissant, — il n'en manque pas, hélas ! — aiment à la ridiculiser, que notre but, à nous, est

tout autre. On peut goguenarder, et même ronchonner, et être, avec tout cela, bon citoyen et bon soldat. Le devoir n'est pas nécessairement morose. C'est ce que nos lecteurs sauront lire entre les lignes, nous en sommes certain.

**I**L fait nuit. Trois heures viennent de sonner au clocher de Lützelfüh.... Dans la grange, tout dort. Sous un attirail, suspendu à tous les clous, à toutes les saillies, de fusils, de ceinturons, de gaines à cartouches, de baïonnettes, de chemises Jäger, de gourdes, de sacs à pain jouflus, de chaussettes informes et lamentables, — dans un pêle-mêle de gerbes de paille dénouées, de capotes déployées, de couvertures enroulées, de souliers abandonnés, quarante hommes sont étendus, anéantis de fatigue.... Beaucoup respirent bruyamment, par le nez. D'autres, la bouche tordue, les yeux entr'ouverts, vitreux, semblent, sous la lueur pâle du falot fixé à une solive, des cadavres ramassés sur le lieu d'un sinistre et jetés dans une morgue hâtivement organisée. D'autres encore, à intervalles réguliers, ou par saccades, poursuivis sans doute par des cauchemars, hantés par des visions atroces de champ de bataille, poussent des gémissements lugubres et agitent les pieds dans la paille comme pour échapper à la scie du chirurgien. Dans un coin, tout contre la paroi,

Barbezat, le caporal, les dents serrées, d'une voix de somnambule, prononce des paroles où figure, seul compréhensible, un énorme juron dont les syllabes hachées sont articulées avec une précision d'un mécanisme effrayant....

Ils parlent, ils s'agitent, ils gémissent, mais ils dorment tous, sans exception, sous l'œil tranquille du falot qui seul veille et protège ces corps recroquevillés, anéantis, ces figures hâlées enfouies jusqu'aux moustaches dans le bonnet de police, ces mains croisées sur l'estomac dans un geste de naïf abandon.... Cela sent la paille fraîche et froissée, le drap mouillé, le cuir racorni, le bout de cigare écrasé dans une poche de gilet, la guêtre crottée, mais cela sent bien meilleur que le musc ou le patchouli, puisque cela sent le travail accompli, l'effort musculaire, la vie intense, et, maintenant, le repos bien gagné.

De l'autre côté de la paroi les vaches s'agitent à l'approche du matin : elles soufflent avec force; elles risquent un timide mugissement dans la nuit finissante; elles heurtent leur crèche d'un coup de corne sourd, puis, pour tromper leur impatience, debout, elles se campent, leur œil glauque levé vers le plafond, et elles donnent essor à des sentiments trop longtemps comprimés.

— Tonnerre de bêtes!... murmure le sergent Lugeon en se tournant sur le côté droit.

Il sonne donc trois heures au clocher de Lützelflüh. Au second coup la porte de la grange s'ouvre toute grande. Avec une précision d'autant plus militaire qu'il tombe, dehors, une pluie régulière et froide qui clapote sur les tuiles des toits et gargouille dans les gouttières, le garde de cantonnement vient réveiller le camarade désigné pour le remplacer. Non, vraiment!... ça n'est pas drôle du tout de monter la garde à Lützelflüh, dans le canton de Berne, à trois heures du matin, sous la pluie, entre un fumier et un tas de bois, sur une rue déserte coupée de flaques immobiles, à écouter aboyer un chien, très loin dans la campagne, ou éclater, à la lisière de la forêt de sapins, le coup de feu d'une sentinelle-taquinée par une patrouille de dragons.

Aussi Peytrequin s'en va-t-il, avec un empressement qui ne lui est certes pas coutumier, secouer deux hommes enchevêtrés dans un amoncellement de capotes, de gilets et de vareuses retournées. Les pauvres!... ils dorment comme des bienheureux, la langue entre les dents, les genoux ramenés vers le buste, blottis l'un contre l'autre, leurs moustaches fraternellement confondues.... En somme, il suffirait d'éveiller Badoux; mais, sous leurs couvertures mises en commun, les deux hommes forment un bloc si homogène qu'il est impossible de solliciter l'un sans solliciter l'autre.

Peytrequin sait pertinemment qu'on l'insultera. Il le sait. Mais il est prêt à accomplir tout son devoir, car il aspire à se glisser à la place de Badoux, entre les couvertures chaudes, la tête protégée par le bonnet de police et appuyée sur le sac rembourré au moyen d'une paire de bas portée un jour seulement.

Peytrequin se penche donc sur les deux dormeurs avec la tendresse d'une mère sur le berceau de son enfant. Il secoue véhémentement le seul pied visible de Badoux, et il prononce des paroles mielleuses :

— Badoux!... Badoux!... lève-toi, mon petit!... tu viens de faire un héritage : une heure de garde!... Veux-tu te sortir de là, oui ou non?... Badoux!... il y a un type qui demande après toi dessus la route pour te payer un verre.... Poison de type!... ça ne pense qu'à dormir et à manger, mais pour veiller sur la patrie il n'en veut plus rien.... Lève-toi, vérole!... Lève-toi, ou je mets le feu à ta couverte!...

Testuz, le camarade de Badoux, s'éveille le premier et proteste d'une voix pâteuse :

— C'est bon, ce commerce!... Assez fait au fou poû une nuit, ou bien quoi?... Tu te prends poû Techtermann et nous poû des Allemands!... Va scier ton nœud dans ton coin et laisse-nous scier le nôtre!...

Il s'élève à trois heures au clocher de Lützelflüh. Au second coup la porte de la grange s'ouvre toute grande. Avec une précision d'autant plus minutieuse qu'il tombe, dehors, une pluie régulière et froide qui dépose sur les tuiles des toits et qui coule dans les gouttières, le garde de camouflage vient réveiller le camarade désigné pour le service. Non, vraiment!... ça n'est pas encore le tour de monter la garde à Lützelflüh, mais c'est celui de Berne, à trois heures du matin, dans la forêt, entre un fumier et un tas de bois, sur une surface basse occupée de plaques immobiles, à l'abri d'un arbre très loin dans la campagne, au contact, à la lisière de la forêt de sapins, le coup de feu d'une sentinelle taquinée par une patrouille de dragons.

Badoux se réveille s'en va-t-il, avec un empressement qui ne lui est certes pas coutumier, secouer deux hommes enchevêtrés dans un amoncellement de capots, de gilets et de vareuses retournées. Les pauvres!... ils dorment comme des bienheureux, la langue entre les dents, les genoux ramenes vers le buste, blottis l'un contre l'autre, leurs moustaches fiavernellement confondues... En somme, il suffirait d'éveiller Badoux; mais, sous leurs couvertures mises en commun, les deux hommes forment un bloc homogène — il est impossible.



— Toi, pour commencer, je te cause pas.... Et pour finir, si tu ne veux pas qu'on t'embête, réveille-moi cette charrette de Badoux qu'on jurerait qu'il est décédé depuis quinze jours et une semaine....

Testuz s'incline devant la force de ce raisonnement. Après tout, qu'est-ce que ça peut bien lui faire que Badoux aille battre la semelle, sous la pluie, pendant une heure ou deux?... L'essentiel est que cela finisse, et vite. Et le voilà qui, lâchement, tarabuste à son tour son camarade de couverture :

— Badoux!... dis-voir, mon chéri, ta maman te réclame.... Va vite à la pluie pendant une heure : ça te fera bien du bien.... Oh!... écoute-voir tomber cette roille... ça va te donner du goût poû le service.... Allez!... on en a assez, à la fin, fais pas la rosse, ou on y va avé les pieds!...

Mais soudain le sergent Lugeon, auquel les responsabilités du pouvoir ne permettent qu'un sommeil léger, intervient de son coin, dans la nuit, d'une voix ennuyée mais autoritaire :

— Est-ce bientôt bon, ce commerce?... Réveillez-moi ce gaillard ou sinon vous vous en repentirez tous les troisses.... On ne peut pas seulement dormir trois minutes à la filée sans qu'il y en ait un à galoper et à miauler par là!... C'est dégoûtant!... S'il ne veut pas marcher illico, réveillez le



suisant et, lui, on lui apprendra à monter la garde pendant huit joûs après le service....

Badoux, il convient de l'ajouter, est parfaitement éveillé, et même dès le début de tout le dialogue. Mais, en homme sage, il a attendu, avant de donner signe de vie, jusqu'à ce que la situation soit devenue intenable. Et le voilà qui bougonne subitement, écartant sa couverture et s'adressant à Peytrequin :

— C'est bon, bougre de fou, on y va.... Quel temps fait-il, par dehors?...

— Oh! un bien joli temps.... La lune claire par moment....

— Tais-toi, menteur!... on entend gicler l'eau depuis ici....

— Si tu le sais, pourquoi le demandes-tu?... Je crois bien, qu'il roille, et comment!... Tu auras au moins quelque chose à raconter à ta femme....

Mais la voix vigilante et irritée du sergent Lugeon s'élève à nouveau :

— Badoux!... si dans trente secondes vous n'êtes pas dehors, et lestement, vous verrez comment ça veut finir!

Badoux n'a aucune envie de savoir comment cela finira s'il ne disparaît pas dans les trente secondes, aussi s'éloigne-t-il en trébuchant, les deux poings dans les yeux, le col de sa capote relevé jusqu'aux oreilles, des brins de paille

piqués dans tous les plis de l'étoffe. Il ouvre la porte d'une main méfiante : un joyeux gargouillis de pluie tombant comme elle sait tomber, à trois heures du matin, dans un village bernois, accueille l'infortuné Badoux :

— On jurerait qu'ils n'ont point de bon Dieu, dans ce sacré pays!... soupire-t-il.

Puis, stoïque, il referme la porte. Peytrequin s'est allongé sur le lit de paille, sous la couverture chaude. Il se tasse. Il se pelotonne. Il cherche la bonne position, puis il murmure avant de fermer les yeux, dans un sentiment d'exquise béatitude :

— Tonnerre de nom de chien!...

Contre la muraille, le caporal Barbezat persiste à marmotter d'incompréhensibles paroles, les autres à respirer par le nez, à se retourner, à remuer les pieds dans la paille, et, tout près, les vaches à se frotter le cou contre les montants de leur crèche ou à meugler discrètement.

...Une heure se passe, lente, morne.... Le falot brûle encore, mais sa flamme baisse et ne projette plus dans la grange qu'une lumière diffuse, une lumière de chambre mortuaire.... Soudain, dans la rue, éclate le son aigre d'une trompette. Sous les doigts engourdis du musicien les notes se succèdent, malhabiles, irrégulières, enroutées. Elles voudraient être gaies, mais elles se perdent dans la torpeur de la nuit pluvieuse, lugu-

bres. Dès la première note Badoux a ouvert la porte du cantonnement avec une vivacité de mauvais augure : il est heureux de se venger du bien-être de ses camarades et de leur clamer aux oreilles une nouvelle désagréable :

— Hue!... Ho!... Debout, tas de rosses!... Sergent, la diane!... Les Bernois sont déjà dans le village!... Debout!... Le tantôt, on ne peut pas les faire taire, mais par vers contre les quatre heures du matin on se jurerait dans une pension de sourds-muets....

Badoux a raison. Les hommes demeurent immobiles, silencieux, étendus sur la paille, mais réveillés, les yeux emplis de stupeur, fixés sur les poutres du plafond. C'est le premier degré. Puis ils éprouvent le besoin d'extérioriser leurs impressions sous la forme d'exclamations d'une concision irrépétable. C'est le second degré.... Dehors, le trompette s'époumonne toujours. Alors, dans la grange, la colère s'accroît contre cet obscur anonyme dont les appels vont jeter des centaines d'hommes sous la pluie et les obliger à piétiner dans la boue, en marche pour un but inconnu, entre les grands arbres du chemin. On jure ou on goguenarde, chacun suivant les lois de son tempérament. C'est le troisième degré.

— Tais-toi, immense fou!... s'exclame une voix étouffée sous une capote.

— Il touche huitante centimes comme nous, et il souffle dans son bombardon poû passé vingt francs, le crétin!...

— ... Arrête, on te dit!... Faut-il qu'on en ait une couche de crétinerie poû mener une vie pareille!... Quatre notes dans un piston, et, hardi! voilà mille gaillards qui se lèvent, qui attrapent un fusil pendu à un clou, qui s'alignent, qui se laissent couvrir de mauvaises raisons, qui se font charrier dans des gouilles, qui, sur un commandement, se flanquent à plat dessus le ventre entre deux choux frisés et qui, poû finir, se sautent contre sans même savoir pourquoi!...

— On se demande ce qu'ils font de moins dans une monarchie!...

— Ah!... enfin, souvenez-vous toujoû du sermon de dimanche.... L'aumônier nous a prouvé qu'on était le pays le plus libre du monde, et qu'on devait tout ça à nos ancêtres et au bon Dieu!... Ça ne va pas les empêcher de nous brigander jusqu'à neuf heures ce soir et de recommencer demain matin.... On se demande seulement comment ils nous mèneraient si on n'était pas indépendants....

Pendant le sergent arpente la grange. Il secoue les dormeurs. Il gesticule et s'égosille.

— Allez!... allez!... tâchez de vous expédier,

un peu leste.... Est-ce poû aujourd'hui, ou poû demain?... On a vingt minutes pour ranger le cantonnement et boire le chocolat.... A quatre heures et demie on doit être loin.... Debout!... sans ça on se fera joliment ramasser par le capitaine!...

Mais les hommes accueillent avec philosophie le pessimisme du sergent Lugeon :

— Oh!... sergent!... pas étonnant que vous preniez tout ça au sérieux : ils vous donnent un franc quarante par jour... à nous huitante.... Ma foi, chacun leur-z-y en donne pour son argent....

— C'est bon!... debout!... Duvillard et Bastian, à vous de plier les couvertes.... Caporal Dumont, ramassez les corvées, et ça illico.... Widmer, vous rangerez les cantonnements, seulement lestement : on est dans le cas d'avoir les Bernois dessus le dos avant une heure de temps....

— Tant mieux!... constate le fusilier Desgraz. Au moins, ça sera plus vite fini.... Ils peuvent nous massacrer jusqu'au dernier, nous arracher les ongles des pieds et nous crever à chacun un œil : on aime encore autant ça que de traîner cette vie de chagrin, de vergogne, de misères, dans un pays où on ne trouve rien à boire et où on ne cause que l'allemand....

— Oui!... reprend Peyrollaz, déjà équipé.... Je

me demande si, quand ils causent l'allemand, ils se comprennent seulement entre eux?... En tout cas, ils n'en ont pas l'air.... Ils doivent se tenir un gosier aussi rèche qu'une langue de chat....

La corvée du chocolat s'est éloignée.... Le bruit des chéneaux gargouillant sur le pavé redouble la mélancolie des quarante fusiliers vaudois :

— Ecoutez-voir tomber c'te pluie!...

— Pardi!... dans le eanton de Berne il y pleut toute l'année, sauf l'après-midi du Vendredi-saint où il grêle....

— Au moins, on n'a pas besoin de se laver!... Pour se baigner les pieds, ça va aussi.... Vous ronchonnez tout le temps : si il pleut, faut croire que c'est nécessaire; vous ne pensez pourtant pas venir prétendre par là connaître tous les secrets de la Providence....

— Oh! qu'il pleuve le joû, passe encore, si au moins on pouvait dormir la nuit un peu de sorte!... mais je voudrais bien connaître le nom du salaud qui m'a marché dessus le ventre contre les deux heures du matin.... Vous comprenez, on a beau y être habitué, ça étonne tout de même.... Si ça me rarrive, je tire un feu de magasin dans la grange....

Dans un coin, trois hommes opèrent des sondages dans la paille pour retrouver une gaine à

cartouches. Les loustics, prodigieusement intéressés, suivent les recherches :

— Tu as perdu ton tire-bouchon, Jules?...

— Oh!... une gaine!... Mon Dieu!... tu devrais être reconnaissant de l'avoir semée.... Moi, voilà passé dix jours que j'essaye de perdre mon sac, mais cette vérole ne veut pas me quitter.... Il me suit comme un chien du Saint-Bernard.... Faudra que je me décide à l'empoisonner un de ces quatre matins avé une bouteille de vin sans alcool....

Au même instant, tout au fond de la grange, le sergent Lugeon est tombé en arrêt devant un corps encore voluptueusement vautré dans la paille, la capote doucement ramenée sur la figure. C'est Pitteloud, le roi des flemmards de la section, ronchonneur émérite, pince-sans-rire, toujours le dernier à l'assaut et le premier à la soupe, avec cela bon garçon et, quand l'honneur du bataillon est engagé, excellent soldat :

— Charrette de Pitteloud!... J'en ai assez, moi, de jouer à la bonne d'enfant avé vous!... Il faudra bientôt tout l'état-major du premier corps d'armée pour vous faire lever, ou bien quoi?...

— Sergent, ne vous faites pas tant de cette bile.... On ne demande qu'à vous obéir... on veut assez se lever.... Seulement ça n'est pas de trop d'y réfléchî pendant dix minutes.... C'est comme pou le mariage : il ne faut pas ça faire à la préci-

pitée.... La vie est courte, sergent, et si on n'en profite pas poû dormir, alors quand voulez-vous qu'on dorme?...

— Allez, debout!... faites pas au crétin!...

— Moi?... faire au crétin!... Je suis un soldat comme on n'en fabrique plus.... Je suis prêt à crier: Vive la Suisse!... à n'importe quel moment, et on ne trouverait peut-être pas dans le régiment entier un type poû poser son sac aussi vite que moi....

Mais comme, tout en débitant ses réflexions d'une voix étrange, fausse et caverneuse, Pitteloud se prépare avec une activité satisfaisante, le sergent trouve inutile d'insister.

Vraiment!... si le colonel de uhlands prussiens qui suit les manœuvres assistait au petit-lever de ces quarante miliciens, les deux bras lui en tomberaient du corps. Il ne trouverait pas cela « stramm ». Il ne verrait en effet nulle part de soldats pétrifiés devant un sous-officier, soumis, craintifs, les pieds à l'équerre, le petit doigt sur la couture du pantalon. Il n'entendrait pas d'ordres brefs et gutturaux suivis d'un cliquetis mécanique. Il s'étonnerait surtout de contempler, après le premier « debout! » du sergent, des corps encore allongés entre deux gerbes. Il s'attristerait à suivre l'appel ponctué de réflexions parfois saugrenues, souvent spirituelles, mais toujours étrangères à la



lettre du règlement. Il hocherait la tête à voir des lieutenants serrer la main de leurs hommes et rire avec eux.... Trompé par ces détails, il ne remarquerait sans doute pas que la bonne volonté de tous ces miliciens est immense; qu'ils rachètent leur absence de raideur et de formes, parfois excessive, nous le concédons, par une confiance complète en eux-mêmes, d'abord, en leurs chefs, ensuite. Ils se sont fait un peu tirer l'oreille, tout à l'heure, pour reprendre la position perpendiculaire : cela est vrai. Mais, vingt minutes ne seront pas écoulées que toute la section, le chocolat avalé et les gamelles bouclées, se trouvera sous la pluie, silencieuse, sac au dos, fusil à l'épaule, prête, sur un ordre de son lieutenant, à tourner par groupes et à filer sous le brouillard, dans l'air cru du matin, à travers les champs labourés, dans les trèfles humides, à monter les côtes, à dévaler les pentes, à se déployer en tirailleurs, à donner l'assaut, toujours goguenarde, toujours ronchon-neuse, mais aussi toujours désireuse de remplir son devoir. Celui qui juge sur les apparences, celui-là hausse les épaules et désespère. Mais celui qui regarde aux actes et sait voir, derrière les formes de la discipline, la discipline elle-même, celui-là comprend nos troupes et les écoute plaisanter sans déplaisir : il sait qu'elles ont souvent la

langue trop longue, mais il sait aussi qu'elles ont de bonnes jambes, de bons bras, le cœur à la bonne place et des trésors de bonne volonté.

Déjà, en effet, dans la grange où pénètre la lumière grise du matin, les couvertures sont ficelées par paquets de dix, la paille est balayée, les sacs sont bouclés et, au premier appel, la section décrochera les fusils. Mais, pour l'instant, elle songe à autre chose, car Pitteloud, avec un flair qui le trompe rarement, pousse une sourde et joyeuse exclamation : « Charrette!... ça sent le chocolat!... »

C'est aussitôt un tintamarre de gamelles, de cuillers entrechoquées et, en moins de dix secondes, la grange est évacuée et le cercle se forme autour des bidons fumants. Les Bernois auraient pris d'assaut le village que le mouvement n'aurait pas été plus rapidement exécuté.

— C'est le seul pas gymnastique que je fournis sans commandement!... affirme le fusilier Peytrequin.

— Oh!... si tout le service se passait à boire du chocolat, je rengagerais bien poû dix-huit jours..., souligne Dénéraz. Dites-voir, caporal, vous ne remplissez rien tant bien la poche... Allez-y toujours!... C'est pourtant bien le moins qu'avant d'aller aux Allemands on se tienne un litre d'eau tiède dans l'estomac, ou bien quoi?...

— Ma foi! affirme un autre, mon chocolat est rude épais. Quand j'y plante le doigt dedans je ne peux seulement plus le ressortir. C'est toujours la même recette : un litre de lait, trente litres d'eau de fontaine, et pour cinq de chocolat.... Oh!... on est bien nourri, on ne peut pas affirmer le contraire : de la pluie à discrétion, des seilles de mauvaises raisons, quarante kilomètres par homme et par joû, trente kilos de sac, des cassins sous les pieds, de la boue jusqu'à cinquante-deux centimètres au-dessus du creux de l'estomac, des gouilles pour se coucher dedans et faire la digestion.... Oh! je ne vois pas ce qu'on peut désirer de mieux.... Vive la Suisse! notre chère patrie!... Vive le canton de Vaud!...

— Mon Dieu!... Tielle vie, tielle vie!..., soupire Badoux, appuyé contre une balustrade, la moitié de la figure dans sa gamelle.... Ecoutez-mes-voir ces deux Stofifers causer allemand, à l'écurie : ça me donne des crampes dans les genoux.... Je me demande si on veut rentrer vivant dans le canton!...

— Moi, jamais je ne me suis senti découragé comme ce matin, poursuit le fusilier Desgraz, d'une voix rendue indistincte par la présence simultanée, dans sa bouche, de sa cuiller et d'une morse de pain.... Sans compter que ces charoupes du premier étage m'ont dégringolé de la

poussière de foin dessus la figure pendant les trois quarts de la nuit et la boue de leurs souliers pendant l'autre moitié! J'ai l'impression d'avoir les yeux collés dessus la peau du menton....

— Tu es comme les petits chats: tu as la bouche ouverte avant les yeux!...

Le lieutenant Duroc, surnommé *Cible-cinq* par ses hommes, en raison de sa taille et de l'exiguïté de ses épaules, vient de rejoindre sa section, et il interroge familièrement ses soldats :

— Eh bien!... vilain temps, pour changer.... Enfin! on va marcher gaiement tout de même.... Et puis, on a bien dormi?...

— Oh oui! mon lieutenant!... répond Pitte-loud, on a dormi comme si on avait été raide mort.... On avait à côté de nous au moins quinze vaches qui se sont permis des atrocités pendant la moitié du temps, dans la cour un poulailler avé deux coqs qui n'ont pas arrêté de gueûler, des planches d'une tendreur qu'on se serait cru étendu sur un paratonnerre, trente-six brigades de puces après chaque jambe, les gârdes de cantonnement poû nous écraser huit doigts de pied et nous abîmer les deux autres chaque demi-heure, et enfin la pluie poû se remettre le cœur en place!...

— Et après tout ça, on est prêt à marcher?...

— Pardi, mon lieutenant!... On veut assez

marcher. Si on nous laisse ronchonner seulement vingt minutes par heure on fera bien trois fois le tour du canton de Berne avant ce soir....

Des ordres s'entre-croisent dans le haut du village. C'est l'heure du départ.

— A vos rangs!... crie le lieutenant Duroc.

L'instant d'après, la section est massée dans la cour, en masse sombre, sur deux rangs, sac au dos, l'arme au pied, silencieuse.

— Garde-à-vous, fixe!... Par quatre, numérotez!

Des voix aux timbres divers, ténor, basse, baryton, voix grasses ou sèches, scandent :

— Un!... deux!... trois!... quatre!... Un!... deux!... trois!... quatre!...

— Suspendez... armes!... Par groupes, rompez à droite, direction à moi, marche!...

Les souliers piétinent dans la boue gluante. Le jour se précise, un jour gris, renfrogné. Il découvre des brouillards accrochés aux cimes des sapins, des nuées immobiles sur les champs, des maisons aux toits humides, assises au milieu des prés verts, une église et son cimetière blanc au pied d'un coteau.... Devant une porte, un dragon selle son cheval. Là-bas, sur le chemin noirâtre, derrière les arbres, l'artillerie roule pesamment; puis les pièces et les caissons montent à travers champs, dans la terre épaisse, sous l'effort puis-

sant de leurs chevaux bruns, pour aller couronner les hauteurs, d'où descendra, tout à l'heure, leur voix puissante.

La section a pris sa place dans la compagnie et la compagnie dans le bataillon. Déjà débouchent dans la rue du village les képis d'une autre subdivision : le régiment est prêt à se mettre en marche.... La longue colonne noire où personne ne dit mot, — car les pieds sont à l'étroit dans les souliers racornis, les courroies cherchent leur place sur les épaules, et le pantalon, au genou, se plie de mauvaise grâce, — la colonne se déroule, et le fantassin marche en automate, les yeux rivés sur le sol, inconscient, de flaque en flaque, de motte de terre en motte de terre, d'un champ de carottes à un champ de pommes de terre.... Il passe derrière une ferme où, par la porte de l'écurie ouverte, il voit les vaches placides alignées devant leur crèche garnie; il se détourne pour éviter un fumier; il alarme un coq et neuf poules qui s'enfuient entre les barreaux vermoulus d'une balustrade; il longe une haie; il passe sous un bouquet d'arbres d'où tombent de grosses gouttes; il descend, il monte, il ralentit le pas quand le sac qui lui borne la vue ralentit le sien, il repart quand le sac repart, bercé par le morne piétinement de la colonne.

.... Boum!... boum!...

Le canon tonne, très loin, sur une hauteur, et les coups, répercutés, roulent dans l'air humide du matin.

— Tonnerre!... soupire Peytrequin. Les fous vont entrer en danse!... Nous voilà bons pour un pas gymnastique. Ça tombe bien : nous voilà juste devant un champ de pommes de terre, et encore que je l'attrape en long.... Ces salauds d'artilleurs : ils ne me voient pas devant un terrain difficile que, hardi ! les voilà à leur pièce.... Ils savent pourtant bien que ça excite le major....

Un cavalier dévale une pente, à brides abattues. Sous les foulées puissantes du cheval les mottes de terre jaillissent et le fourreau du sabre cliquette contre les éperons. La section voit approcher ce dragon sans aucun enthousiasme :

— Je donnerais bien ma paye pendant dix-huit jours poû que son cheval fasse la cupesse!... ronchonne Pitteloud.

— Oh!... inutile!... on va y être!... Passe-moi la clef que je remonte les ressorts!...

— Charrette!... pourquoi nous font-ils toujou courir à la montée et jamais à la descente.... Affaire de nous charrier, rien d'autre!...

— Attendez seulement la prochaine votation.... Je ne vote plus poû le même syndic, puisqu'on nous brigande pareillement.

La fusillade éclate, très près. Elle crépite, elle

roule, elle s'éteint, puis elle reprend avec un bruit d'étoffe déchirée. Le canon tonne plus fort. Dans les prés verts où essaie maintenant de sourire un rayon de soleil échappé entre deux nuages, des batteries de renfort galopent, et de partout, de derrière les haies, des bois, des chemins creux, sortent des colonnes de fourmis noires où brille parfois, comme un éclair, la lame d'une épée brandie.... Le major a transmis ses ordres. Les capitaines se précipitent. Les compagnies obliquent, les sections se déploient, les commandements se multiplient :

— Sur la droite en tirailleurs!... Pas gymnastique.... Marche!...

— Ah!... Ils savent pourtant bien que ça ne vaut rien poû le lait de courater si bon matin!... remarque Pitteloud, tout en courant aussi fort que les autres.

Sur la crête, qu'il s'agit de couronner avant l'ennemi, vient d'apparaître, raide et superbe sur son cheval noir, le colonel de uhlands prussiens. On ne voit guère les autres officiers étrangers, ou, quand ils passent, c'est au petit trot de leurs montures, comme en promenade. Mais ce uhlan est partout à la fois, vers l'artillerie, vers le génie, aux troupes d'une patrouille de cavalerie. Et il observe. Et il écrit sur son calepin. Pour l'instant, immobile, il regarde monter le bataillon. Les



hommes l'ont vu, de loin, et, tout en marchant au pas accéléré, essouffés, ils trouvent encore moyen de lui décocher quelques observations à demi-voix :

— Dis donc, Conrad ! A midi tu me passeras ton casque poû y faire la salade, hein ?...

— Tu n'as jamais vu tant d'hommes à la fois, ou quoi?...

— On a meilleure façon que les Pruscos, pas vrai?... Ça te donne à réfléchir, tout ça.... Tu t'imaginais qu'avé la Suisse il n'y avait qu'à....

Mais ces hommes ne sont pas vaudois pour rien. Et s'ils goguenardent doucement pour alléger le poids de leur sac, ils sont résolus à ne pas « se faire vergogne par là. » Pitteloud, en serréfile depuis cinq minutes, a regagné son rang au petit trot. Peytrequin lui-même prend une allure guerrière sous son képi penché sur l'oreille. Les alignements se rectifient comme par enchantement. Et quand le lieutenant, inquiet, se retourne, il découvre une section superbe, les hommes espacés d'un pas, le fusil en balance, avançant d'un pied vigoureux, le regard rivé sur le point à atteindre :

— Pour occuper la crête, pas gymnastique, marche!...

La section s'élançe.

— Halte!... à genoux!... Hausse, six cents.... Contre infanterie à la lisière du bois, feu d'une cartouche, armes!... Un coup, feu!...

Les quarante fusils partent à la fois. Ils sont rechargés rapidement.

— Tu n'as jamais vu tirer comme ça, Conrad!... marmotte Peytrequin.

Les sections de deux compagnies sont venues, successivement, couronner la hauteur. Les deux autres compagnies demeurent en soutien, à l'abri. La bataille est engagée. Et comme le colonel de uhlands, favorablement impressionné par cette entrée dans la ligne de feu, rapide et correcte, s'éloigne au petit galop de son cheval, Pitteloud lui décoche à demi-voix, entre deux coups de fusil :

— Conrad!... viens-voir me porter mon sac!...

BENJAMIN VALLOTTON.





## Louise-Catherine Breslau.

**N**UL n'est prophète en son pays, assure le vieux proverbe. Et Louise Breslau est une vivante preuve de cet antique adage. En effet, se doute-t-on, en Suisse, — à Zurich, — de l'énorme autorité qu'elle possède à Paris? Sait-on à quel point elle est prisée, admirée, de cette clientèle si renseignée, si difficile à atteindre, des mondains pouvant payer la peinture très cher?

Non! on ne le sait pas. Non! on ne veut pas le croire. Et c'est un des chagrins de cette grande artiste dont notre pays devrait être glorieux, et qu'il devrait entourer d'honneurs! Car, étant femme, elle a eu plus que personne du mal à parvenir. Mais jamais elle n'a désespéré, jamais même elle ne s'est découragée. Je vous assure que c'est

un bel exemple d'artistique ténacité et que Louise Breslau est bien la vraie fille de ces Suisses de l'ancienne roche, qui préféreraient héroïquement mourir plutôt que de renoncer.

Heureusement elle n'est pas morte. Elle s'épanouit, au contraire, et son ferme talent croît sans cesse en puissance et en maîtrise. A Paris, chacun lui rend hommage, et je sais des critiques d'art très sévères aux artistes femmes qui, pour elle, sont particulièrement amènes.

Car Louise Breslau inspire non seulement l'admiration, mais encore l'estime. *Parce qu'elle a l'autorité*, et que l'autorité n'est pas absolument une qualité féminine. La remarque n'est pas de moi; elle est d'Arsène Alexandre, le maître critique d'art, qui lui a rendu pleine justice. Voici ce qu'il dit d'elle :

« Louise Breslau a édifié l'œuvre et elle a conquis l'autorité. Elle a fait de l'art de femme dans la haute acception du terme et déployé dans sa tâche toutes les qualités d'un honnête homme. »

Et il ajoute :

« Nous croyons que les femmes devraient être fières d'elle, car elle personnifie et résume leurs qualités les plus rares. »

Je suis tellement d'accord avec Arsène Alexandre que je veux remercier publiquement M. Philippe Godet de ce qu'il m'a permis de conter la bio-

graphie de Louise Breslau, car c'est un modèle de rare vaillance et de noble labeur.

\* \* \*

D'abord, il fallait causer longuement avec l'artiste. Me voici donc assise dans son atelier, situé là-bas, tout au fond de Neuilly, si loin de chez moi que c'est un petit voyage pour y parvenir. Je la regarde à mon aise, elle s'est placée en pleine lumière : cette fois, c'est elle, le modèle !

Jamais physionomie plus changeante et variée ! C'est à désespérer plumes et pinceaux, car elle a autant d'expressions que d'idées dans la tête (ce n'est pas peu dire !). Tout à l'heure distraite, indifférente pour m'accueillir, la voilà qui s'illumine ! Et la tête puissante, bien attachée sur les riches épaules, devient belle d'animation ! Les yeux gris sont magnifiques ; tour à tour doux, attirants, dominateurs, impérieux, ils me font comprendre l'ascendant qu'elle exerce sur les bébés. Les dents aussi sont remarquables ; blanches, solides, régulières, elles dénotent la force avec la volonté : ces dents et ces yeux enfin disent la triomphatrice des plus durs obstacles. Mais sa grande séduction (sa séduction *féminine*), c'est la parole, qu'elle a singulièrement facile et éloquente.

C'est le plus drôle de petit amalgame d'esprit pa-

risien et d'accent zuricois! Oh! si peu; un rien.... Ce n'est presque pas la peine d'en parler.... Mais cela suffit pour mettre beaucoup de piquant dans ses moindres propos. Car ce contraste entre la légère façon parisienne de voir, de juger, et le martèlement un peu lourd des syllabes, est aussi original en soi que le serait la sérieuse figure d'un Holbein égayé d'un sourire montmartrois.

Il y a donc un grand charme à écouter discuter Louise Breslau, et je vous assure qu'on n'a pas la moindre envie de l'interrompre! (Si elle n'eût été peintre, elle eût fait une remarquable conférencière.)

Elle est toute fougue et passion. Ne vous fiez pas à son apparence un peu froide: le moindre prétexte suffit pour attiser ce feu qui couve sous la cendre et le faire jaillir avec impétuosité. Et alors il faut voir comme elle dit leurs quatre vérités aux gens et aux choses! Ah non! ce n'est pas une résignée, — c'est une combative.

Bien lui en a pris, de l'être! Sans cela, jamais elle ne s'en serait tirée, dans ce grand Paris féroce, où elle débarqua, seule et sans le moindre appui, vers ses dix-huit ans.

Son père, professeur de gynécologie à la Faculté de Zurich, venait de mourir en lui laissant quelque argent. Déjà cette très jeune fille avait l'idée fixe d'être peintre, et déjà elle avait compris que rien,

dans sa ville natale, ne pouvait l'aider dans son projet. Une école de peinture? Il n'y en avait



LOUISE-CATHERINE BRESLAU

pas. Des encouragements venant de ses proches? Sa résolution bien arrêtée, hautement affirmée,

provoquait plutôt le scandale et la désapprobation....

Un beau jour, elle part pour Paris, avec, pour tout moyen d'existence, une rente modeste servie par ses tuteurs. Elle s'en va frapper à la porte de l'atelier Julian, et la voilà qui se met à étudier avec fougue, avec rage ! Oui, mais elle n'est pas longue à s'apercevoir de ce qu'était au juste, — il y a vingt ans, car maintenant c'est différent, — l'atelier Julian.

Moyennant finance (et pas bon marché du tout !) on pouvait chaque matin travailler la figure, et chaque après-midi travailler le nu. De corrections, peu ou point; de temps en temps Julian passait, regardait ce qu'on avait fait, hochait la tête en disant d'un air détaché : Très bien ! Très bien ! — mais jamais il n'indiquait le défaut secret, pas plus que la correction nécessaire. Aussi Louise Breslau se rendit-elle parfaitement compte que c'était du temps, de l'argent perdu. Donc, au bout de deux ans, comme elle avait beaucoup produit, réfléchi, comparé, elle préféra voler de ses propres ailes.

Elle quitta l'atelier Julian au grand scandale de la coterie qui gravitait autour de cet habile industriel. Et la voilà qui travaille chez elle. Dame ! ce n'est pas très facile ; la vie coûte cher à Paris, et plus chers encore sont les modèles, les couleurs,



tout l'attirail du peintre. Lorsqu'elle a tout payé, c'est à peine s'il lui reste le nécessaire le plus urgent.

Mais quel labour fécond ! Comme elle voit sa route nettement tracée, et quel enthousiasme grandissant pour son art, qu'elle juge si beau ! Deux ans seulement qu'elle a quitté Zurich, et tant de choses lui ont été révélées !...

A ce moment, elle bondit de sa chaise, m'entraîne devant un portrait :

— Regardez ça ! Voyez-moi cette figure proprement dessinée ; ces méplats bien placés, ces proportions exactes (d'un geste vif du pouce elle indique à mesure sur la toile), et dites-moi si on croirait voir l'œuvre d'une gamine de vingt ans ! Car j'avais vingt ans, Madame, tout juste. Certes, je ne ferais pas mieux aujourd'hui !

Le fait est que ce petit portrait de femme décèle une science étonnante, presque une science de vieux maître ! C'est à la fois d'un dessin très arrêté et d'une couleur extrêmement fondue : elle n'a pas tort de s'en faire honneur. Mais laissons-la continuer :

— A cette époque, comme je manquais toujours d'argent pour payer mes modèles, j'étais à l'affût de ceux qui ne me coûtaient rien. Je vivais avec deux amies aussi peu riches que moi, obligées

comme moi de gagner leur vie. Je fais bravement leur portrait; je me campe, — vue de dos, — au milieu de la société; j'ajoute notre chien; j'intitule cela : *Portrait des amis*, je fais encadrer (encore une lourde dépense!), j'envoie le tout au Salon. J'étais complètement inconnue. — Quand même, mon tableau est reçu! Là-dessus c'est comme un beau rêve : le succès se déclare en coup de foudre; tout le monde me complimente; je suis tirée de l'obscurité, il me semble que désormais ma route est tapissée de velours!

Et Louise Breslau, qui n'en est plus maintenant à compter ses victoires d'honneur et d'argent, rit doucement à l'évocation de ce beau mirage de sa jeunesse. D'autant plus que l'illusion dura plusieurs mois, grâce à l'arrivée d'un quidam, qui, dès le lendemain, tombe dans son atelier :

— Mademoiselle, il y a de vous, au Salon, une peinture très remarquable. Voulez-vous faire une exposition chez moi? Je vous offre ma galerie, et vous avanceraï trois cents francs par mois aussi longtemps que vous serez gênée. Car, à votre âge, on est toujours gênée, quand on fait de l'art!

Louise Breslau accepte, trop contente de voir la fin de ses embarras pécuniaires, et de montrer enfin son œuvre au grand jour. L'exposition s'organise, elle est arrangée avec beaucoup de goût et de luxe; la jeune artiste ne se possède pas de

joie. Vraiment, elle n'aurait pas cru que ce fût si simple d'atteindre cette précieuse timbale qui a nom « le succès ».

Cependant, il y a des choses qui l'intriguent. D'abord, les allures de son impresario, qui sont parfois étranges et mystérieuses. On dirait un homme en proie à d'invincibles craintes. Puis, chaque mois, ce sont des règlements de compte bizarres. Au moment de lui allouer les trois cents francs promis, il se trouve toujours que l'impresario découvert un tableau grand ou petit qui lui plaît, et qu'il taxe à un taux dérisoire. Là-dessus il ne manque jamais de spécifier :

— Je vous l'achète. Je me récupère ainsi de l'argent que je vous avance. Voyez comme je suis bon : vous ne me redeviez plus rien !

Et il dégarnit l'œuvre complète de ses meilleurs morceaux. Mais la jeune artiste est bien trop absorbée par son labeur pour s'arrêter longtemps à ces marchés dont elle est dupe. Aussi sa stupeur est-elle grande lorsqu'elle apprend certain matin que son exposition est fermée par ordre de la police !

Alors elle se renseigne, et les écailles lui tombent des yeux. Le bon impresario, protecteur des jeunes gloires dans l'embarras, était tout bonnement le tenancier d'un tripot clandestin. Sitôt qu'un peintre nouveau était signalé, il courait

chez lui, lui demandait ses œuvres, les exposait devant le public. Mais une fois la nuit venue, l'honnête galerie de tableaux, dont on ne pouvait se méfier, se transformait en un salon de roulette, où l'on jouait gros jeu.

Quel effondrement! Plus de contact avec la foule parisienne; plus de vente, même à perte; plus de prêt mensuel, plus rien enfin que le silence et l'obscurité.

Malgré tout, confiante en son étoile, Louise Breslau n'était pas encore éveillée de son beau rêve. — Très simple, sa nouvelle ligne de conduite. Il n'y avait qu'à refaire un second tableau dans le genre du *Portrait des amis* qui avait si bien réussi<sup>1</sup> et qu'à l'envoyer au Salon. On avait juste le temps....

Elle travaille, elle s'acharne. Le tableau, très grand, naît comme par enchantement sous ses doigts fiévreux. Il « vient bien, » si bien, que maintenant encore elle en est satisfaite et le montre avec plaisir, en belle place dans son atelier. Enfin, après des semaines et des semaines de labeur formidable, l'œuvre est terminée, présentée au jury, acceptée, — mais reléguée dans une si mauvaise place, que l'artiste la juge tuée du coup.

C'est ici que Louise Breslau devient vibrante d'éloquence :

<sup>1</sup> Ce tableau a été acheté depuis par le Musée de Genève.

— Vous vous étonnez de ce qui m'est arrivé ? C'est pourtant bien simple, allez ! Et depuis que je connais les dessous des jurys de peinture.... Je suppose que vous êtes totalement ignorée. Alors, vous avez des chances. Car les grands pontifes disent en se regardant entre eux : « Qui est-ce, celle-là ? Connais pas.... Connais pas.... Au fait ! ce n'est pas mal, sa petite machine. Il faut l'admettre, ça lui fera plaisir ! » L'année suivante, vous repassez avec un tableau que vous avez particulièrement bichonné. Cette fois, les grands pontifes hochent la tête d'un air mécontent : « Comment !! elle se représente ?... ah ! mais, ah ! mais, elle nous ennuie ! Donnons-lui une leçon de modestie. » Et votre pauvre tableau est placé dans une encoignure sombre.... Après tout, tant pis, si un peu de votre destinée s'en va par lambeaux ! Il est bon qu'une artiste mange de la vache enragée !

Sans doute, l'évocation de ces faits lointains émeut encore la grande artiste arrivée, car Louise Breslau devient pensive, et de cette voix douce qu'elle sait rendre si persuasive :

— N'empêche que j'avais brûlé mes vaisseaux et me trouvais extrêmement embarrassée ! M'adresser à l'atelier Julian ? Il n'y avait pas à y songer, j'étais la brebis galeuse, la dissidente, l'élève révolutionnaire !

Heureusement, elle avait quelqu'un à qui recou-

rir, — mais il faut remonter à quelques années en arrière.

Donc, étant tout à fait inconnue, elle s'en était allée passer un été en Bretagne. Elle avait découvert une auberge de peintres où l'on vivait de façon modique et où l'on avait de plus la chance de manger en compagnie de Jules Breton, en pension dans cet endroit perdu avec toute sa famille. Quant à se faire présenter au maître et à lui parler, ce sont là de ces entreprises qui épouvantent la néophyte. Cependant, un jour, — jour marqué d'un caillou blanc, — en pleine table d'hôte, Jules Breton daigne remarquer cette silencieuse. Il dit en la désignant aux siens :

— Qui est-ce, cette petite ? Elle a une drôle de tête !

Et il la questionne. Il apprend alors qu'elle est du métier, et demande à voir ses tableaux. Là-dessus, elle se trouble :

— Maître, je ne saurais vous montrer ce que je fais en ce moment, car je travaille au fond d'une lande déserte, très loin d'ici, et je n'oserais vous demander d'y venir. Chaque matin je porte moi-même ma toile sur la tête jusqu'à l'endroit choisi ; chaque soir je la remise dans une grange....

Or, le lendemain, travaillant dès l'aube dans la lande déserte, qu'entend-elle soudain, derrière elle ? Une grosse voix joviale, qui dit :

— Mais c'est très bien, la petite, ce que vous faites-là ! C'est très artiste!...

Puis, tourné du côté de sa femme qui l'a accompagné, Jules Breton ajoute :

— Tu sais, moi, je trouve ça mieux que du Bastien Lepage!...

O soleil, éblouissement, délicieuse musique ! O mots qui consolent de bien des déboires ! En outre, Jules Breton ne s'en tient pas là. A partir de ce moment, lui, sa femme et sa fille se montrent pleins de bonté pour la jeune étrangère. Et, lorsque le moment est arrivé de rentrer à Paris, on l'invite aux réceptions du dimanche, où fréquentent nombre de gens qu'il est bon de connaître. Un soir qu'il pleut, Louise Breslau est reconduite en voiture à son domicile par le poète Hérédia et le peintre Guillaumet (mort depuis). Le poète lui dit :

— Mademoiselle, vous avez bien tort de vouloir conquérir Paris. A ce jeu-là, vous vous ferez casser la tête !

Et le peintre :

— Savez-vous, mon enfant, que vous êtes très douée ? Vous avez une vision des plus curieuses ; tout ce que vous faites et ferez dans l'avenir m'intéressera. Seulement, c'est trop au-dessus de la foule : *jamais ça ne se vendra !*

Et, sans doute pour adoucir ce trait un peu cruel, car Guillaumet était la bonté faite homme ;

— Enfin, voyons? De quoi vivez-vous? Vous avez bien un père, n'est-ce pas, pour veiller sur vous? Car, si vous n'en avez pas, il faudrait me le dire....

A ce moment, que se passa-t-il dans cette petite tête de Suisse dont le père était mort, dont la mère et tous les proches blâmaient l'impérieuse vocation? De quel étrange orgueil familial se sentit-elle envahie? Encore maintenant elle ne se l'explique pas, et ne peut comprendre pourquoi elle répondit de ce ton agressif, décourageur de bonnes volontés :

— Bien sûr que j'ai un père! Je suis comme tout le monde!

De sorte que jamais plus Guillaumet, rassuré sur elle, ne se préoccupa de lui venir en aide.

Mais elle n'était pas autrement en peine de son existence. Elle avait une foi absolue dans son art, et il faut l'entendre dire, ses grands beaux yeux pensifs contemplant de lointains souvenirs :

— J'ai toujours pensé que je trouverais sur ma route des gens exquis pour m'aider.

Le plus curieux, c'est que cela s'est réalisé. D'abord, c'est le dessinateur Forain, en général si acerbe pour les bons confrères, qui lui donne les meilleurs et les plus judicieux conseils. Puis c'est une dévote rencontrée par hasard, qui lui procure un portrait d'évêque, — son premier portrait



payé ! C'est une extraordinaire créole, une de ces créatures brillantes et illusoires, qui la prend sous sa fantasque protection. Cette créole lui fait exécuter plusieurs fois son portrait. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'elle la paie, cette femme qui a coutume de vivre sur quatre-vingt mille francs de dettes annuelles ! Il paraît qu'il y en a, il y en a, de ces gens bizarres et aimables ! De quoi faire plusieurs romans-feuilletons.

— Vraiment, dit Louise Breslau, si je vous racontais ma vie, je n'en finirais pas !

Subitement elle devient grave ; son visage durcit :

— Le seul endroit où je n'ai guère rencontré de réconfort, c'est à Zurich, ma patrie ! Là, sauf quelques bons amis fidèles et absolument dévoués, jamais on ne m'a comprise, jamais on ne m'a aimée ! Or, vous croyez que ce n'est pas amer, de se voir méconnue dans son pays ? D'avoir tant travaillé, tant trimé, depuis vingt-cinq ans, d'avoir, à force de peine, conquis la difficile notoriété parisienne, pour que, le jour où je fais une exposition dans ma ville natale, — qui n'est pas une ville pauvre, on le sait ! — il ne se trouve pas un sou, dans le confortable budget municipal, qu'on pût consacrer à m'acheter de la peinture ! Ah ! quels Bédiens !... Et savez-vous ce qu'on m'a dit, là-bas, la dernière fois que j'y fus ? On m'a dit de

cet air fermé qui est l'air de chez nous : *Au fait, qu'avez-vous à prétendre, vous autres artistes de Paris? Vous n'êtes rien de plus que les autres....* Mais je leur ai répondu !! Oui! je leur ai fièrement rétorqué : *Si! pardon. Nous sommes « plus que les autres », et cela parce que le monde entier s'en vient demander à Paris des leçons d'art et de goût. Et encore parce qu'il est particulièrement difficile de s'y faire son petit trou, — à cause de la concurrence!...*

La magnifique guerrière! Comme elle dit bien ces choses d'énergie, et quelle sauvage grandeur cela donne à son étrange visage!

Je l'admire en silence, lorsque : toc! toc! on frappe à la porte de l'atelier. Et, la porte ouverte, paraît sur le seuil une très belle madame, une de ces grandes mondaines qui sont de ses clientes, et chez lesquelles c'est fort à la mode de dire qu'on a passé à l'atelier de Louise Breslau en revenant du Bois. A présent mon artiste n'est plus reconnaissable, elle a repris son air absorbé, un peu « en dedans, » et, paisible, elle écoute les éloges dont on l'accable : Paris la venge de Zurich.

\* \* \*

Me voici de nouveau seule avec la grande artiste. Cette fois, elle est toute riante, nulle tris-

tesse ne perce dans ses discours, elle voit les choses plutôt en gaieté : elle est très amusante.

Elle me fait des confidences sur ses modèles. On sait que sa spécialité, ce sont les portraits d'enfants, où nul ne réussit comme elle, car elle possède mieux que quiconque la science du corps enfantin. Or, elle les adore, ces monstres charmants qui souvent la font endêver ! Pour en obtenir des poses tranquilles et prolongées, elle a recours à des ruses d'Apache. Elle se ruine en surprises qui sont de véritables cadeaux coûtant fort cher, — il est si difficile de faire plaisir à ces enfants riches, comblés avant même d'être au monde!...

Et puis, dès le début, elle pose deux conditions qu'elle met une véritable férocité à faire respecter : 1° L'enfant viendra à son atelier escorté d'une personne qui ne le quittera pas d'une minute et sera spécialement chargée de l'amuser. 2° Les parents ne verront le tableau que tout à fait terminé. Ils ne donneront aucun conseil pour la toilette, que Louise Breslau seule sera libre d'ordonner.

On se soumet toujours, — car sans cela le portrait ne se ferait pas ! — et les choses n'en marchent que mieux. Mais que de patience, que de recherches, que de concentration artistique pour parfaire ces chefs-d'œuvre de vie, de pensée am-

biguë, de souplesse presque féline! Il existe des fillettes de cinq ans dont le regard a autant de profondeur que celui de femmes ayant vécu. Certains garçonnets aux membres grêles ont un énigmatique visage de froide cruauté. Louise Breslau n'escamote jamais la vérité; elle rend ses modèles tels qu'ils sont, et ces aspects multiples, obtenus à force de travail et de réflexion, sont la grande beauté de sa peinture. On sent si bien que rien au monde : ni argent, ni succès, ni récompense d'aucune sorte, ne pourrait lui arracher une esquisse qui ne serait pas absolument réaliste, d'un réalisme ayant passé non seulement par son intelligence, mais encore par son cœur! On est si peu étonné de l'entendre affirmer : *Chacun de mes tableaux est une page de ma vie....*

Elle ne cède jamais à ses modèles, même quand ce sont des femmes du monde le plus autoritaire. Et si ces femmes se présentent devant son chevalet ridiculement corsetées comme le veut la mode, elle n'hésite pas à leur faire desserrer cette armure, afin de redonner au corps défiguré son élégance native. Le plus amusant, c'est que, dans leur envie d'avoir un portrait fait par Louise Breslau, les belles madames ne soufflent mot, se montrent aussi dociles qu'elles le seraient en un sens contraire chez le grand couturier : étrange effet de l'art sur le mobile caractère d'une mondaine!

Parfois ces dames disent à leur peintre des choses lapidaires, que Louise Breslau écoute d'un front impassible, quitte à s'en égayer tout bas en son pardedans. Telle cette enrichie du haut commerce, qui lui recommanda expressément : *Sur-tout, donnez-moi l'air d'une ancêtre!* et telle cette lectrice de Loti et de Paul Bourget, qui lui disait, — de la prière plein ses yeux habilement fardés : — *Faites-moi mystérieuse!*

Je soupçonne Louise Breslau, — qui m'a tout l'air d'être une philosophe profondément dédaigneuse des mièvreries féminines, — de faire un peu payer à ces névrosées leurs snobismes intempestifs. Car elle ne leur permet pas plus qu'aux bébés chéris de leurs mamans de s'habiller comme le suggérerait leur entourage. Elle commande avec autorité : « Mettez une robe de telle couleur, ajustée de telle façon. » Et l'on obéit. (C'est du reste très bien porté. Rappelez-vous ce roman où un célèbre peintre dit à une duchesse : *J'ai besoin de vous ce soir, dans votre loge à l'Opéra, avec une robe blanche, et une rose dans les cheveux.* Et la duchesse, qui a vingt personnes priées à dîner chez elle, décommande ses invitations, et s'en va dans sa loge avec la toilette indiquée.)

Preuve que toute droiture porte sa récompense en soi, et que la maîtrise ne s'acquiert pas avec des concessions.

Maintenant, quelle est la genèse du talent de Louise Breslau? Comment cette Zuricoise « descendue de ses montagnes, » comme dit en riant un peintre de ses amis, en est-elle venue à si bien peindre les élégances de Paris?

D'abord, à force d'intelligence. Et puis aussi par atavisme. Sa mère, qui était de vieille aristocratie allemande, aimait à s'entourer de très belles choses, et elle avait un goût si pur, qu'elle ne reconnaissait jamais les arrêts de la mode, quand ces arrêts étaient, comme il arrive, entachés de vulgarité. Et ce fut la première école de l'artiste.

La seconde, ce fut sa trop courte amitié avec le peintre Jean Carriès, mort très jeune, et dont elle a fait un merveilleux portrait, qui est actuellement au Petit-Palais. Ce compagnon de sa jeunesse, Louise Breslau en parle avec émotion, car c'était un de ces esprits rares, que rien ne peut distraire de leur rêve de beauté. C'était aussi un indépendant, un libre, — comme elle-même! Aussi lui a-t-il inculqué son horreur pour tout ce qui est officiel, patenté, médaillé par des Instituts dont c'est le métier.

Encore une de ses particularités : elle aime passionnément les pays du Nord, la lumière discrète du Nord, la beauté pensive et rêveuse des Septentrionaux; elle ne goûte que modérément « l'en dehors » à fracas des gens et des pays du Midi.

Elle a toujours refusé de visiter Rome et Naples, et ses contrées de choix, ce sont celles où s'épanouissent les Holbein, les Franz Hals (son premier initiateur d'art), et surtout Rembrandt.

De tout cet ensemble de préférences et d'affinités bien déterminées, et sur lesquelles rien ne prévaut, est née une artiste émouvante, originale, dont le meilleur titre de gloire est qu'elle ne ressemble à personne et qu'on ne peut la comparer qu'à elle-même.

LOUISE GEORGES-RENARD.





## *Sonnets païens.*

### **Aphrodité.**

*A M. Philippe Godet.*

**D**ROITE en son impassible et radieuse chair,  
de l'écume salée ardente fleur éclore,  
Aphrodité surgit, blonde, incendiant l'air.  
La mer sombre à ses pieds sourit et se fait rose.

Elle apparaît ainsi qu'un lever d'astre clair,  
enrichissant le ciel de sa métamorphose,  
et sa propre splendeur, perpétuel éclair,  
nimbe son corps divin comme une apothéose.

Les prodiges du Beau sont épanchés sur elle.  
Eblouissante, sa lueur surnaturelle  
terrasse les humains et fait trembler les Dieux.

Volupté formidable en sa forme de femme,  
elle ouvre sur le monde idolâtre ses yeux,  
ses grands yeux de génisse où ne brille pas d'âme.



**Eurôpe.***A M. Auguste Dide.*

Eurôpe joue avec ses sœurs au bord de l'eau.  
Leur chœur chantant qui forme une folâtre ronde  
s'arrête tout à coup, car la princesse blonde  
voit venir le divin et monstrueux Taureau.

Blanc, il tend le baiser de son rose museau.  
Sous ses longs cils somnole une flamme profonde.  
Ses noirs sabots fourchus luisent, lavés par l'onde.  
Ses jarrets musculeux s'effilent en fuseaux.

La vierge le caresse et puis sans peur se hisse  
et s'assoit sur le dos robuste au beau poil lisse,  
triumphante, — mais Zeus s'élançe dans la mer  
et nage, l'emportant dans l'eau bleue et sans bornes.  
— Elle crie, et ses pieds effleurent le flot clair,  
et ses petites mains se crispent aux deux cornes.

**Les rameurs.**

Entre les murs de bois de la vieille galère  
sont assis deux à deux trente rameurs hâlés  
qui peinent tout le jour sur les bancs, attelés  
à l'aviron pesant pour un maigre salaire.

Courbant leurs dos tannés par les souffles salés  
et creusés de sillons par l'effort musculaire,  
ils se redressent en mesure, sans colère,  
poussant trente soupirs à la fois exhalés.

A la poupe, le chef leur marque la cadence,  
et la rame retombe en faisant des coups sourds,  
et le plancher de la cale sous les pieds danse.

Au-dessus, sur le pont, on entend les pas lourds  
des guerriers. Un rayon par les hublots tremblote,  
la mer est toute claire, et la vague clapote.

### Les meuniers.

Dans l'ombre humide et la moisissure des caves  
dont les murs suintants ressemblent aux égouts,  
comme de vieux chevaux tirant sur leurs licous,  
travaillent, attelés deux à deux, les esclaves.

Gris et nus, un haillon aux hanches, suants, hâves,  
ils halètent, courbés, tendant leurs maigres cous  
sur la barre, sous le frémissement des coups.  
Leurs mentons muselés laissent couler des baves.

Depuis le petit-jour, dans ce froid crépuscule  
ils tournent. On les a jetés à l'ergastule  
pour quelque faute dont ils n'ont plus souvenir.

Ils tournent, affamés, dans ce pâle cloaque.  
Plusieurs tombent. Le jour ne semble plus finir.  
La meule de granit gémit, et le fouet claque.

FRANK GRANDJEAN.



## L'Elise-à Gabriel-à Jacques.

**Q**UAND on a vu le village et la Sarine et le vieux pont et puis l'église et enfin tout, David Mottier, qui n'a plus rien à faire parce qu'il est vieux, s'en vient vers vous et dit :

— Avez-vous vu aussi l'Elise ?

On dit :

— Qui est-ce l'Elise ?

— Eh bien, dit-il, l'Elise-à Gabriel-à Jacques. Allez la voir, ce n'est pas une femme ordinaire, elle vous dira tout, elle lit dans les cartes.

Alors sa figure se plisse et il rit d'un coin de la bouche, étant méfiant et un peu incrédule aussi ; mais, de l'autre coin, il est sérieux ; puis il branle la tête et reprend :

— Elle vous dira tout, ce qui est venu et ce qui viendra, parce qu'elle est voyante, allez seu-

lement. Dites-lui : « C'est David Mottier qui m'envoie. » Et puis vous verrez.

Et il se met à rire quand même, à ce moment, pour qu'on ne puisse pas dire : « David Mottier croit aux cartes. »

Comme il arrive, on va chez l'Elise. D'abord, quand on aperçoit sa maison au milieu du village, on dirait un tas de bois brûlé, tellement elle est vieille et noire ; et les chalets autour sont si serrés qu'ils ont l'air noués ensemble comme les branches d'un fagot. Il y a devant une espèce de petite rue et de petite place avec des pavés pointus. Quand on est là, on ne voit plus la montagne, rien que des maisons de tous les côtés comme dans une ville. Et on demande :

— C'est bien ici qu'habite l'Elise ?

Les gens rient et répondent oui. Puis rentrent chez eux et ressortent avec tout un monde qu'ils ont appelé pour venir voir, parce qu'ils savent bien pourquoi on va chez l'Elise.

Enfin on heurte à la porte. C'est l'heure où les lampes s'allument et tremblent aux vitres comme les larmes dans les yeux. On entend un bruit de pas, la porte s'ouvre ; et on dit de nouveau :

— Est-ce ici, madame Elise ?

Et c'est elle qui répond :

— Oui, monsieur.

Mais on ne voit rien qu'un rond blanc qui est sa

figure et quelque chose de noir qui est sa robe, à cause de l'ombre.

Nous avons dit :

— Est-ce qu'on peut entrer ?

L'Elise-à Gabriel-à Jacques, ce soir-là, a été bien embarrassée. Elle a répondu :

— Ah ! si ces messieurs voulaient bien revenir, parce que mon mari est déjà au lit. Vous comprenez, il est sur l'âge.

Nous avons dit :

— Eh bien, nous reviendrons demain.

Et, en nous en retournant, nous entendions des filles rire.

Le lendemain soir, il faisait la lune. Elle était dans le ciel comme un tesson de verre. Et, cette fois, l'Elise nous a laissé entrer.

Nous sommes entrés dans sa chambre, elle n'en a qu'une et on y sent fort. Elle s'est assise à la vieille table, nous devant elle à l'autre bout. La petite flamme de la lampe tremblotait. L'Elise-à Gabriel-à Jacques a une tête comme une boule jaune plissée et toute noire dans les plis. Elle n'a plus que deux ou trois cheveux et rien qu'une dent qui sort. Elle a un mouchoir rouge sur la tête. Mais c'est surtout ses mains qu'on voit, et elles ont l'air de petits bâtons dans un sac de peau.

Son jeu de cartes est plus vieux qu'elle, c'est

un jeu allemand de l'ancien temps, avec des glands à la place du pique et toute sorte de figures drôles. Et, quand ses cartes ont été bien battues, elle a dit :

— Coupez.

C'est le grand moment. On coupe. Et on sent une piqûre au cœur, parce que l'avenir s'est fait. Alors l'Elise a rangé ses cartes, six par six, puis les a regardées et a dit d'abord :

— L'argent, vous aurez de l'argent, le gros lot à la loterie....

Et a dit ensuite :

— Une dame blonde qui vous veut du mal... après une lettre... et puis un petit voyage... et puis une maladie... un ami qui vient à votre secours....

Elle n'explique pas davantage, compte ses cartes du bout du doigt et va toujours, mais parfois s'arrête. Puis lève le pouce et se tait.

On entendait dehors les gens qui causent, la fontaine qui coule et un petit enfant qui pleurait. Et l'Elise a repris tout à coup :

— Celle que vous aimerez, elle est dans une grande maison blanche, carrée, avec des volets verts, au bord d'une route. Et puis elle est brune. Et voilà, avant de vous marier, il y aura une mort...

Alors sa voix s'est faite grave, comme quand on parle dans une église :

— Une mort... qui retardera le mariage... quelqu'un que vous aimez beaucoup... et puis de nouveau une lettre qui apportera des bonnes nouvelles... et puis vous vous consolerez....

On voyait l'ombre d'Elise sur la paroi enfumée, avec une grosse tête toute ronde et ses mains qui bougeaient devant comme des corbeaux qui piquent la graine dans un champ. Et l'Elise-à Gabriel-à Jacques se sentait un peu mal à l'aise, ayant dit tout ce qu'elle savait. Elle ouvrait la bouche comme pour parler, puis la refermait et ne disait rien, pendant que l'horloge battait dans sa haute caisse et que nous pensions à toutes les choses qui allaient venir.

Et bientôt l'Elise redevint toute timide et comme elle était avant de commencer, parce qu'il y a deux femmes en elle, une qui lit dans les cartes, qui est savante, et une autre qui soigne son mari. Et qui est encore si sourde qu'il faut crier pour qu'elle entende.

Je lui ai dit :

— Alors, c'est de la chance, quoi ?

Et elle a secoué la tête et dit :

— Oh ! oui, la chance en argent, la chance en amour. Et la mort, voyez-vous, il faut bien qu'on meure.

Et je lui ai dit :

— Et quand est-ce que tout ça viendra ?

— Laissez faire, laissez faire, les choses vont toujours.

Voilà ce qu'elle a dit. Et elle n'a pas regardé ce que nous lui donnions, car elle est discrète, mais s'en est venue derrière nous, trottant dans le corridor où les planches craquent, et a dit enfin :

— Alors bien le bonsoir. J'espère bien que ces messieurs seront contents.

La moitié du village attendait devant le chalet, l'antiquaire, le facteur et la buraliste, des filles et des garçons, et des vieux qui fument leurs pipes, les mains dans les poches. Puis, le lendemain, c'est David Mottier qui est arrivé sans avoir l'air de rien et qui a dit :

— Alors, est-ce que vous avez été chez l'Elise ?  
Nous lui avons répondu :

— Non, pas encore.

— Allons, dites la vérité.

— Eh bien oui, si vous voulez.

— Ah ! qu'il a dit, on y va quand même, c'est sûr.

Et il a ri encore une fois avec un côté de sa bouche.

C.-F. RAMUZ.







## *Un passant.*

**D**EPUIS des heures il chemine  
Bien que son pied ne soit plus bon,  
Le rôdeur de mauvaise mine,  
Le sans-travail, le vagabond.

Las de traîner ses jambes lourdes  
Et ses rancœurs de miséreux,  
Soufflant parfois dans ses mains gourdes,  
Crachant à terre et toussant creux,

Dans la plaine, sous les averses,  
Et par les chemins défoncés,  
Il marche, il marche, et l'eau transperce  
Ses vêtements mal rapiécés.

Dans sa pauvre âme dégradée  
Par les poisons du cabaret,  
Règne un obscur brouillard d'idées  
Où nul rayon ne transparait.

Haines, remords, désirs sans nombre,  
Dégoûts lentement amassés,

Roulent confus dans la pénombre  
Dont s'enveloppe son passé.

Pourtant, quand une villa claire  
Surgit des brumes du lointain,  
De brusques flammes de colère  
Ravivent son regard éteint.

Les gens de là-bas ont un gîte  
Et de quoi manger tout leur soûl :  
Il le sait et son poing s'agite  
Comme pour quelque mauvais coup.

Mais à quoi bon ? — Il n'a pas d'armes,  
Il se fait vieux, il se sent las.  
Frottant ses yeux troublés de larmes,  
Le vagabond presse le pas.

Et tandis que les chiens de garde  
Redoublent d'abois menaçants,  
Ayant flairé de loin les hardes  
Et la misère du passant,

Lui, sous le ciel mélancolique  
Où les nuages vont sans fin,  
Traîne son rêve alcoolique,  
Sa fatigue morne et sa faim.

EMILE LOMBARD.





## Jeunesse et vieillesse.

**S**I jeunesse savait, si vieillesse pouvait !

Ce vieux proverbe laisse entendre que la période la plus féconde et la plus heureuse de la vie est l'âge adulte, parce qu'alors l'homme a le double privilège de savoir et de pouvoir.

Je me range volontiers à cette opinion. Plus tout à fait jeune, loin d'être vieux, j'ai donc l'avantage d'être adulte. Mon plaisir serait complet, s'il n'était mitigé par le sentiment de savoir et de pouvoir, en somme, bien peu de chose.

Bref, l'instant me paraît propice pour évoquer la jeunesse enfuie, et surtout pour considérer froidement et scientifiquement la vieillesse à venir.

Mourir jeune, c'est être aimé des dieux, disaient les anciens. Mourir adulte, c'est quitter la scène au plus beau moment. Mourir vieux et rassasié de

jours, c'est dans l'ordre. Il nous semble même, à nous modernes, qu'il y a une faveur, quelque joie et même un peu de gloire à parcourir le cycle normal de l'existence.

« Je n'avais point d'idée du bonheur réservé à la vieillesse, dans la retraite, » s'est écrié le vieux Voltaire. Il n'est pas certain, pourtant, que là-dessus tous les vieillards soient d'accord. On voit jouer souvent sur le théâtre de la vie des pièces dont le dernier acte n'ajoute rien au prestige de l'auteur. Il y a des rideaux qui tardent trop à tomber....

La jeunesse physiologique, — celle du cœur n'a pas de limite, — va de la naissance à la trentième année; l'âge adulte va de trente à soixante ans; la vieillesse commence à soixante ans et va jusqu'à la mort. Du berceau à la tombe et malgré l'apparent paradoxe, plus on avance en âge, plus on a de chance de vie.

\* \* \*

Jeunesse! Beau mot, belle chose en vérité! Et pourtant, vous, messieurs les poètes, n'avez-vous pas mis quelque outrance à chanter la jeunesse, cette brillante jeunesse, ce fameux Printemps de la vie?

Quel débordement d'expressions, que de louanges et que de métaphores sublimes pour dire

une si pénible, si hésitante période de construction; pour vanter ce titubant échafaudage fait d'illusions et de désillusions, d'espoirs et de désespoirs!

Si la jeunesse est vraiment une si belle chose, qu'il faille passer l'âge adulte et toute la vieillesse à la regretter, pourquoi donc, chez l'enfant, cette immense ardeur à grandir! Pourquoi chez le jeune homme ce fol empressement à porter moustache; pourquoi, chez la jeune fille, cette hâte à relever ses beaux cheveux flottants!

La belle jeunesse ne serait-elle, par hasard, si belle que de loin, puisque, toujours, on est pressé d'en finir avec elle?

Je le crois un peu. Moi qui ne suis point poète, j'entrevois la jeunesse comme un pénible effort vers la vie; que dis-je! comme une épouvantable bataille, dont il faut jouir d'être sorti vainqueur. Les jeunes, pour la plupart, ne succombent-ils pas à la lutte?

Grâce à cette hécatombe de jeunes, la durée moyenne de la vie n'atteint même pas quarante ans!

Si la vie est un voyage, la jeunesse en est la première et la plus périlleuse étape. La jeunesse fait penser à l'alpiniste qui part, plein d'entrain, pour les sommets rêvés. Il tâtonne dans la nuit et bronche à chaque pas. Le précipice le guette et

les étoiles pâlistantes ne suffisent point à le guider...

Beaucoup sont partis, bien peu sont arrivés!...  
Comme il fait bon... être adulte!

\* \* \*

Le seul côté fâcheux de l'âge adulte, c'est qu'il avoisine fatalement la dernière étape de la vie : la vieillesse. Beaucoup préfèrent ne pas songer à la vieillesse, qu'on n'est jamais sûr d'atteindre et dont les calamités sont inévitables. Je vous propose, au contraire, de la regarder en face, de l'étudier même, et de vous préparer ainsi à la subir sans défaillance.

D'ailleurs, la vieillesse n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Aujourd'hui, et grâce à quelques savants qui se sont fait une spécialité de ce grave sujet, on ne doit plus considérer la vieillesse comme une période de la vie, mais comme une maladie. Vous sentez bien la nuance. Dire que la vieillesse est une période de la vie, c'est affirmer son caractère fatal. Prétendre au contraire que c'est une maladie, c'est, du coup, donner à entendre qu'elle n'est point fatale, mais évitable et en quelque sorte curable.

Il est essentiel de distinguer ici l'état de vieillesse et la mort à un âge avancé, car c'est là pré-

cisément que gît le point intéressant et nouveau.

Il est possible de mourir vieux sans avoir passé nécessairement par la vieillesse, ou du moins sans éprouver tous les effets de cette maladie. Cela paraît surprenant, et pourtant c'est vrai.

Tous ceux qui, par philanthropie, s'occupent d'améliorer le sort des vieillards, seront peut-être étonnés de voir que les savants, toujours plus ou moins suspects aux yeux de la foule, viennent à leur aide avec un égal dévouement. Tandis que les premiers veulent atténuer les effets de la vieillesse, les seconds, remontant plus haut, cherchent à en supprimer les causes. Puissent les uns et les autres réussir, et puissent les vieillards de l'avenir bénéficier largement de toutes ces bonnes volontés ! Au lieu d'être, comme c'est le cas souvent, une charge morale ou matérielle pour leurs proches, les vieillards, sains de corps et d'esprit, pourront être alors, et uniquement, les dignes témoins du passé et les respectueux conseillers de la jeunesse et de l'âge mûr.

\* \* \*

Il existe encore sur notre planète des contrées, telle la Mélanésie, où le problème de la vieillesse est résolu en un tour de main : une fois incapables de travailler, les vieux sont... enterrés vivants.

D'autres peuplades, de la Terre de Feu, par exemple, tuent les vieillards et les mangent. Dans nos pays civilisés, nous n'avons pas encore atteint l'idéal : on assassine très fréquemment les vieillards et on les laisse trop souvent se suicider. Dans le Danemark, par exemple, alors que les adultes ne fournissent que le trente-six pour cent des suicides, les vieillards entrent pour plus de 63 pour cent dans cette lugubre statistique.

Avant d'exposer la théorie nouvelle de la vieillesse, il convient de voir ce qui se passe chez le vieillard. Chacun le sait, du moins en gros, tant la vieillesse est apparente : peau ridée, corps voûté, démarche lente, cheveux blancs.

A propos des cheveux, il faut noter que la calvitie n'est point un signe de vieillesse. Quand elle débute, on est jeune encore, et celui qui, vers la quarantaine, n'est pas chauve, est sûr, à moins de cause accidentelle, de garder ses cheveux jusque dans l'extrême vieillesse.

La taille et le poids diminuent avec l'âge d'une façon assez notable. Entre cinquante et quatre-vingt-cinq ans, l'homme raccourcit de trois centimètres, et la femme de plus de quatre centimètres. L'homme atteint son poids maximum à quarante ans, la femme à cinquante ans. De 60 à 80 ans, le poids diminue de six kilos en moyenne.

En observant les choses de plus près encore,



on voit que le squelette se décalcifie, c'est-à-dire qu'il perd une partie de ses sels de chaux ; c'est pourquoi les fractures sont à la fois si fréquentes et si graves dans la vieillesse. Les muscles, les organes mous, les viscères s'atrophient ; la déperdition toujours plus grande des cellules coïncide avec leur plus lente reproduction, si bien que plusieurs savants ont cherché longtemps à expliquer la vieillesse par l'épuisement du pouvoir reproducteur des cellules.

Cette conception ne résiste pas à l'examen ; car les cheveux, les poils, les ongles poussent sans arrêt jusqu'aux extrêmes limites de la vie. Il est même des races inférieures, les Mongols, par exemple, auxquelles la nature n'accorde barbe et moustaches qu'à un âge très avancé ; sans parler des femmes de la race blanche qui, à leur grand désappointement, deviennent velues avec l'âge.

C'est à l'illustre savant de l'Institut Pasteur, M. Metchnikoff, celui qui a découvert la phagocytose<sup>1</sup>, que nous devons la nouvelle théorie de la vieillesse. Essayons de l'exposer, avec la manière de s'en servir. Il en vaut la peine, je suppose, puisqu'elle prétend nous apprendre l'art de vieillir sans passer par la vieillesse.

Il y a plusieurs années que Metchnikoff étudie le blanchiment des cheveux et que le grand public

<sup>1</sup> Voir le *Foyer romand* de 1899.

sourit de ce savant occupé d'un si futile problème! Quand le grand public sera plus intelligent, il ne sourira plus d'aucune expérience scientifique quelconque...

On sait que le cheveu est un tube incolore rempli de granulations colorées, soit de cellules pigmentaires. Le cheveu blanc est celui qui a perdu les dites cellules : ce n'est plus qu'un tube vide, ou, si l'on veut, plein d'air. Mais que sont-elles devenues, ces cellules colorées? Elles ont été attaquées par d'autres cellules plus grosses, et dévorées, littéralement.

Or, il se trouve que ce phénomène n'est point spécial aux cheveux; il se produit aussi dans les muscles et dans les os, à mesure que nous avançons en âge. Les cellules utiles qui constituent nos tissus sont peu à peu attaquées et mangées par d'autres cellules plus grandes appelées par Metchnikoff : cellules voraces, cellules géantes ou encore, macrophages.

Ces macrophages s'installent aussi dans les reins et dans le foie, aux fins d'exterminer les précieuses cellules chargées du service des sécrétions et des excréctions,... de la voirie, si vous aimez mieux. Elles ont même l'audace de s'attaquer au tissu nerveux et jusqu'au cerveau pour y dévorer les cellules qui « sécrètent » la pensée, de façon à exterminer peu à peu nos facultés les plus élevées.

Une fois exténués par cette vilaine besogne de destruction, nos macrophages, rassasiés, se retirent des affaires, se fixent en se transformant en tissu conjonctif. De là cette terrible maladie de la vieillesse qu'on appelle la sclérose.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ces cellules géantes qui provoquent la vieillesse de nos organes sont les mêmes que celles qui, dans la jeunesse et l'âge mûr, ont rempli le rôle de phagocytes, c'est-à-dire de destructeurs des microbes qui nous assaillent.

En résumé, nos globules blancs, nos excellents amis les phagocytes, qui nous sauvent la vie constamment en détruisant les bacilles qui pénètrent dans notre corps, se retournent contre nous et deviennent peu à peu nos pires ennemis en détruisant nos tissus et nos organes.

Metchnikoff compare ce véritable drame physiologique à ce qui arrive dans la société des hommes, lorsque des soldats, destinés à empêcher l'invasion étrangère, se tournent contre leurs propres concitoyens.

C'est l'ami qui devient l'ennemi. C'est le défenseur qui devient l'agresseur.

Cette cellule qui a refoulé durant des années le microbe assassin, qui a permis la vie, qui a voulu la jeunesse, la force et la santé, c'est elle, la misérable, qui, à un moment donné, déclare : c'est

assez, et se met à démolir, elle-même, le superbe édifice dont elle avait la garde!

Grandiose et mystérieuse destinée de ces cellules ambulantes!

Mais d'où peut bien venir cette subite dépravation des macrophages? Qui est-ce qui les pousse à mal faire, après avoir rendu de si bons et si loyaux services?

Metchnikoff pense qu'ils sont surexcités et comme enragés par la présence dans le corps de certains bacilles sécréteurs de poisons. La triste flore intestinale que nous possédons tous serait, d'après lui, la cause indirecte de notre lente destruction. Cette hypothèse n'est pas une simple vue de l'esprit, elle repose déjà sur des faits.

Nous arrivons ainsi à cette conclusion, que notre atrophie sénile est causée par les microbes de nos intestins. L'observation prouve que plus la flore intestinale d'un animal est réduite, moins il est sujet à vieillir. Tandis que les mammifères sont voués à la vieillesse : vieilles gens, vieux chevaux, vieux chiens, — les oiseaux, dont les intestins contiennent relativement fort peu de microbes, évitent remarquablement la décrépitude. Un vieux canard de vingt ans ne paraît nullement gâteux; une perruche de quinze ans a fort bonne mine encore, et le perroquet de Metchnikoff, âgé de soixante-quinze ans, n'a de vieux que son extrait

de naissance. Une souris de cinq ans est à bout de vie, tandis qu'un canari arrive en bon état à quinze et même vingt ans.

Ce qui est gênant, chez nous autres mammifères, c'est notre gros intestin, organe très réduit chez les oiseaux. Hélas ! que ne sommes-nous des oiseaux ! Jusqu'ici, je n'enviais que leurs ailes et leurs plumes, à la rigueur, et voilà maintenant que j'ambitionne leurs viscères ! Gentils oiseaux, comme la nature vous a comblés !

\* \* \*

Les microbes intestinaux seraient donc une des grandes causes de la vieillesse, qui deviendrait ainsi une maladie d'origine microbienne. Peut-être les chirurgiens de l'avenir proposeront-ils à ceux de leurs clients qui aiment la vie, mais craignent la vieillesse, la suppression pure et simple de leur gros intestin. Cela n'est pas impossible, puisque ce dernier bout de nos interminables boyaux n'est qu'un héritage inutile de nos ancêtres animaux et qu'un affreux réservoir de microbes.

Pour l'instant, il y a lieu de chercher à acclimater dans notre intestin d'autres microbes, inoffensifs à l'organisme et capables de tuer les bacilles nuisibles. C'est dans cette direction que les recherches continuent.

Mais en attendant, que faut-il faire? Il faut éviter le plus possible l'ingestion de microbes nuisibles capables de hâter notre vieillissement. Et c'est ici que je touche au côté pratique de mon sujet. Nous devrions décidément abandonner l'usage des aliments crus, toujours infestés de microbes que le plus minutieux lavage ne peut enlever....

J'ai sous les yeux le résultat d'une enquête faite au microscope sur des salades, chicorées, radis, etc., provenant du marché de Padoue. Cinquante-deux espèces diverses avec des œufs de ténia, d'oxyure, d'ascaride, etc. Puis une collection de microbes, des microcoques, staphylocoques, streptocoques, sarcines, le « bacillus coli commune, » le bacillus septicus, et même le bacille du tétanos.

D'où viennent toutes ces bestioles? Surtout de l'arrosage des cultures avec des engrais contaminés. Mais j'entends l'objection : Sur le marché de Padoue, tout est possible. Mais sur le marché de Genève, de Neuchâtel ou de Lausanne..., pensez donc! quelle calomnie! A-t-on jamais vu, sous le beau ciel romand, quelqu'un se permettre d'arroser des salades avec du purin?

Et notez bien que la vieillesse n'est pas la seule maladie microbienne dont les aliments crus soient la cause. Il en est une qui est même spécialement réservée à la jeunesse, c'est l'appendicite.

A vrai dire, il n'est pas impossible de stériliser

les aliments crus en les plongeant, par exemple, durant une heure, dans une solution d'acide tartrique à 3 pour cent, mais qui voudra s'astreindre à cette opération ?

Alors, il faut abandonner les salades croquantes, les fraises nature, les beaux fruits fraîchement cueillis !

Et toutes ces privations pourquoi ? Pour reculer de quelques jours le temps des cheveux blancs et de la morne décrépitude.

En vaut-il bien la peine ?

Chacun le dira, selon qu'il aime un peu, beaucoup, passablement ou pas du tout la vie ! J'en connais qui, franchement heureux de vivre, ambitionnent de vieillir en subissant le moins possible la vieillesse. Pour atteindre leur but, ils renoncent volontiers à la salade et même à certains aliments crus, qu'il suffit d'ailleurs de cuire pour les rendre inoffensifs et non moins exquis.

\* \* \*

A part l'accident qui déconcertera toujours, l'homme, en possession de son libre arbitre, peut, à sa fantaisie, allonger ou écourter sa vie.

Il est très facile de l'écourter ; il suffit de se laisser aller tout doucement, sans examen ni contrôle.

Pour l'allonger, c'est un peu plus compliqué, il

faut savoir rompre à la tradition, sacrifier quelques idoles et prêter l'oreille à la science...

Mais j'ai l'air de faire un sermon. J'en suis honteux! Pourvu que ce ne soit pas un signe de décrépitude..., à cause des salades passées, des salades d'avant Metchnikoff!

GUSTAVE KRAFFT.

30 juin 1905.

P. S. — Peu de jours après avoir signé cet article, j'ai eu l'honneur d'être reçu, à Paris, par M. Metchnikoff. C'était le 22 juillet. L'illustre physiologiste a bien voulu me confirmer sa théorie et m'exposer l'état de ses travaux. Je ne saurais dire, en un « post-scriptum » les fortes impressions ressenties en présence de l'homme et du savant pour qui la vie n'a qu'un but : la recherche expérimentale de la vérité!

G. K.

31 août 1905.







## *Plangó.*

### I

**S**UR mes cheveux couleur de nuit, contre ma joue,  
Sur ma gorge candide et sur mes bras polis,  
J'ai mis le voile bleu de lin souple aux doux plis;  
Et dans le soir d'avril où des frissons secouent  
Les pétales tombant des amandiers en fleur,  
Au chant de la fauvette et des merles siffleurs,  
J'invoque la Déesse et répands mon offrande.  
Ce n'est point l'Aphrodite impitoyable et grande,  
Car elle est redoutable et je fuis ses présents,  
Ni l'Athéna victorieuse au bras pesant :  
Son regard est trop dur, trop lourde sa cuirasse.  
Non : le feu que j'allume et l'autel que j'embrasse  
Sont ceux de l'Artémis farouche, au noble orgueil.

Daigne, ô Pure et Très Chaste, à mon vœu faire accueil !

## II

O Diphile, porte ailleurs  
Tes traits d'esprit et tes pointes,  
Tes petits vers gazouilleurs  
Aux strophes gentiment jointes.

Propos en l'air, jeux badins,  
Ne valent pas qu'on les note :  
Ce ne sont fleurs de jardin  
Qu'aux yeux des franches linottes.

Déjà je n'écoute plus  
Ta voix trop musicienne :  
On ne prend pas à ces glus  
Plangô la Milésienne.

## III

Devant la porte du jardin  
La route file.  
Vous passez bien souvent, toi, Cratès baladin,  
Toi, poète Diphile,  
Et toi surtout, chef des soldats.  
Combien souvent tu regardas  
Par-dessus la barrière où court le rosier rose !  
Là-bas, l'esclave bêche, arrose.  
Tu cherches auprès d'elle et ne vois pas. Entends !  
Cachée en un bosquet verdi par le printemps,

La maîtresse chantonne une chanson ancienne.  
Ecoute la musicienne ;  
Fais sonner ton talon d'airain ;  
Fais cliqueter ton glaive thrace  
Contre le fer de ta cuirasse,  
Et va, fier, en cambrant les reins.  
— Plangô n'a point levé la tête. Ses mains douces  
Tressaient des fleurs en chapelet,  
Et près d'elle un oiseau sautillait dans la mousse.  
Beau guerrier ! le merle sifflait.

## IV

Mais la nuit chaude émeut, trouble, et suggère.  
Comme un baiser subtil, brise légère,  
Viens caresser sous les laines qui tombent  
L'épaule tendre et le col de colombe,  
Et cette gorge au contour adorable.  
On entend frissonner l'érable  
Et dans un trouble élémentaire  
Du parfum sourd de la terre.  
Eros ! divin Eros ! il semble que ton aile  
Ait effleuré des fronts dans la nuit solennelle.

## V

Plangô voit s'avancer, dans sa riche litière,  
    Traîné par quatre mulets blancs  
Dont glorieusement sonnent les grelottières,  
    Harpalès, changeur opulent.

Son visage est flétri comme les poires blettes  
 Où l'on peut enfoncer le doigt,  
 Son teint de terre cuite est pareil aux tablettes  
 Où s'inscrit l'Avoir et le Doit.

Mais il a des sacs pleins de drachmes et de mines,  
 Et, sur la mer, de grands vaisseaux  
 Qui vers son comptoir s'acheminent,  
 Bourrés d'épices par monceaux.

Ne voudrais-tu plonger dans l'or joyeux qui tinte,  
 Tes bras, joliment cajoleurs,  
 Et draper ton beau corps dans les étoffes, teintes  
 Par le Mède habile aux couleurs ?

L'époux riche dirait aux orfèvres qu'ils forgent  
 Chaque jour, pour toi, des cadeaux.  
 — Mais Plangô, ramenant ses voiles sur sa gorge,  
 Dédaigneuse a tourné le dos.

Droite, elle demeurerait comme un lis sur sa tige,  
 Tandis qu'il suivait son chemin.  
 Pourtant, comme elle est femme, et subit le prestige,  
 Elle a fait : Bonjour ! de la main.

## VI

Quel ton nom ? — L'Inconnu. — Qu'as-tu fait ? —

[Rien ! — Pourtant

Le désir, âpre et doux, gonfle un cœur palpitant ;  
 Et, le front aux genoux, serrant sa tempe étroite,  
 Sa tempe où le sang court plus lourd, dans ses mains  
 Pâle et laissant son dos, pareil à l'arc fléchi, [moites,  
 Se courber, Plangô molle et grave, réfléchit.

## VII

« La femme est un étourneau :  
L'escient lui fait la nique ! »  
Chante, assis sur son tonneau,  
Le Philosophe cynique.

« Pour la capter, il suffit  
Du miroir aux alouettes ! »  
Et le cynique bouffi  
Part sur une pirouette.

Il s'en va, car, au lointain,  
Des voix clament : « Hyménée ! »  
Ce qui risque, c'est certain,  
De lui gâter sa journée.

## VIII

Haut dressé sur ses pieds de chèvre,  
Clignant des yeux, bavant des lèvres,  
Le vieux Satyre au front brutal  
Cueille au pommier les pommes fraîches,  
Dont le jus court sur ses poils rêches.  
Il se pourlèche du régal.

Guettant de loin, assis dans l'herbe,  
Le jeune Faune au corps superbe  
Est prêt à bondir, mais, prudent,  
Il maîtrise sa folle envie.  
Le Faune attend. Longue est la vie.  
Et son tour viendra, cependant....

## IX

Je t'avais, Artémis, invoquée et pressée,  
Mais tu n'écoutes point.  
Aujourd'hui, je te hais, et, devant toi dressée,  
Je te montre le poing.

Ma piété s'envole et ma foi s'émancipe.  
Mon cœur a tant souffert !  
Vois l'urne que je pends au marbre de ton cippe  
Sous le feuillage vert :

Mes larmes l'ont remplie, et mes doigts, dans la glaise,  
En ont formé le scel ;  
Et par dérision, je t'en offre, ô Mauvaise,  
L'amertume et le sel !

JULES COUGNARD.





## Figures passées.

**J'**AI VU dans une vieille demeure, je ne sais plus où, un salon dont la grâce originale et discrète hante ma mémoire. Je le revois : un vieux salon Louis XV aux lambris blancs, légèrement vert d'eau. Au centre des panneaux encadrés de filets rouges et bleus rehaussés de vieil or, dansent de petits « Chinois ». Ils dansent, se prosternent, font des culbutes, se balancent sur l'escarpolette, se promènent en brandissant un parasol léger, ou rêvent à l'ombre d'un baldaquin. Les uns portent la robe, les autres un pantalon flottant, ceux-ci un couvre-chef pointu rabattu en façon d'abat-jour sur des moustaches tombantes, ceux-là une sorte de turban à plumes, d'autres une manière de pétase ailé comme un coléoptère, d'autres enfin nu-tête ont la tresse dans le dos. Derrière ces petites figures une note de nature ou d'architecture : un pavillon à claire-voie, une jonque, un bout de palmier, une pagode avec des

sonnettes aux angles de ses toits superposés. Et derrière les carreaux de l'armoire vitrée, comme aux flancs ondulés de la vénérable commode, gentiment fixé sur la porcelaine ou dans la laque, c'est toujours le même petit monde exotique et baroque, rêve léger d'un siècle qui n'est plus.

Tandis que le télégraphe nous renseigne jour après jour avec une cruelle abondance sur les massacres d'Extrême-Orient, et que la photographie rapproche encore de nous ces choses hideuses en nous en mettant sous les yeux l'image impitoyablement fidèle, à cette heure où les mots de Japon et de Mandchourie n'évoquent plus en nous qu'une vision sanglante, hérissée de canons, de cuirassés, de torpilles et de toutes les plus barbares merveilles de la civilisation occidentale, il n'est pas sans charme de revenir en pensée s'asseoir dans le salon où depuis cinq générations la petite fantasmagorie orientale déroule ses scènes innocentes, — le paisible salon où flotte encore comme un parfum la conception confuse et idéalisée que nos aïeux se faisaient de ces pays lointains.

C'était le temps de la Compagnie des Indes, le temps où l'on jouait l'*Orphelin de la Chine*, où Bougainville faisait son voyage autour du monde, où Galland adaptait les *Mille et une nuits*, où les mascarades orientales étaient à la mode dans les bals, où les Parisiens s'en allaient chez Ger-



saint, « A la pagode », acheter des estampes du Japon sous le nom de « papier des Indes » et des porcelaines nippones sous le nom de « vieux la Chine » ; où les faïenciers de Delft s'appliquaient à imiter les modèles chinois sans bien comprendre la structure des bambous, ni l'architecture d'édicules qu'ils n'avaient jamais vus ; où l'on construisait dans le parc de Potsdam un « pavillon japonais » sous le toit duquel de fantaisistes figures mongoles s'adossent à des colonnes en troncs de palmier ; le temps enfin où les philosophes se plaisaient à chercher dans les contrées exotiques, chez les sauvages primitifs des Iles ou dans les vieux empires d'Extrême-Orient, l'exemple de cette innocence et de cette vertu dont on parlait tant et qu'on pratiquait si peu.

Le vieux salon évoque tout cela avec une subtile poésie. Les notions géographiques et ethnographiques n'avaient pas alors l'étendue et la précision qu'elles ont acquises aujourd'hui. Dans des cerveaux peu renseignés la fantaisie pouvait se donner libre carrière. Le « petit Chinois » est une de ses plus délicieuses créations.

Le « petit Chinois » n'a jamais existé. A le bien considérer, il n'est pas plus chinois que japonais ou mandchou, siamois, annamite, thibétain ou tartare. Ce n'est tout à fait ni l'un, ni l'autre ; mais il tient un peu de chacun par quelque trait

de sa figure ou de son costume. C'est le type général et idéalisé de l'Asiatique, du monde bouddhique et mahométan, tel qu'il dansait dans l'imagination du siècle de Watteau.

Exquise et fantastique petite figure composite, synthèse élaborée sur des ouï-dire, des traditions, sur les récits de marchands ou de missionnaires jésuites, sur les croquis infidèles ou mal interprétés de quelque voyageur, et où l'on retrouve encore comme un lointain souvenir des relations du grand Marco-Polo sur le fabuleux Kathai. Synthèse à jamais détruite dans nos esprits par les progrès de la science, par une information trop abondante et trop précise, par l'analyse et la classification. La photographie, reproduite à l'infini par les « procédés », met partout sous nos yeux, dans tous les livres et dans toutes les revues, l'image fidèle de la réalité, empêche notre fantaisie de s'en écarter, ou l'y ramène constamment. Tous ces peuples, mieux connus, prennent de plus en plus pour nous une physionomie propre et distincte. Le petit Asiatique que le XVIII<sup>me</sup> siècle décorait du nom de « Chinois » est bien mort ; le souvenir ne s'en retrouve plus que sur des lambris vieillots, parmi les arabesques de quelques papiers peints, aux mailles de tapisseries fanées.

Et la vue de ces vestiges fragiles évoque l'image d'autres figures de même nature complexe et éphémère : combinaisons intimes de vérité et d'erreur,

fleurs d'époques aujourd'hui dépassées de la culture, auxquelles l'imagination d'un siècle prêta la vie et qui sont maintenant fanées. Il est exquis de les rencontrer en feuilletant le livre de l'histoire, dont elles parfument les pages.

Considérez par exemple le type de l'Ancien.

« Les Anciens! » Il fut un temps où sous cette expression, presque disparue de notre vocabulaire avec la notion imprécise qu'elle représente, se confondaient Grecs et Romains. Elle ne vit plus que dans les cerveaux lettrés. Elle suffit à évoquer pour eux, avec le souvenir des humanités d'autrefois, l'arome particulier de ces vieux livres reliés en veau ou en parchemin, à tranche rouge ou jaspée, au frontispice desquels le nom de Tite-Live ou de Plutarque, en beaux elzévirs, s'encadre d'une architecture antique et de figures allégoriques. Elle évoque ces gravures sur cuivre, nobles et jaunies, où Persée vole au secours d'Andromède sous l'accoutrement d'un général romain, tandis qu'ailleurs Alexandre le Grand entraîne dans les flots du Granique des soldats plus semblables à des légionnaires de la Ville éternelle qu'à des hoplites ou à des peltastes.

On ne connaissait guère la Grèce, ou plutôt on ne l'apercevait qu'à travers Rome. Abordant l'étude des cités antiques moins en historiens qu'en moralistes, y cherchant moins la caractéristique de leur civilisation que les maximes mémorables de

leur sagesse et les exemples illustres de leur vertu, nos aïeux enveloppaient Grecs et Romains dans une commune admiration. Ceux-ci demeurèrent simplement « les Anciens », jusqu'au jour où Winckelmann et d'autres, archéologues, historiens, théoriciens de l'art, philosophes, révélèrent peu à peu l'abîme qui sépare une race d'artistes d'une race de juristes. Au point que Grecs et Romains apparaissent devant notre imagination moderne aussi dissemblables qu'Italiens et Anglais, Français et Allemands.

Tout comme le petit « Chinois » dont le XVIII<sup>me</sup> siècle a semé ses lambris, « l'Ancien » des vieux livres et des vieilles estampes s'est décomposé, pour faire place à des représentations plus particulières et plus précises. Ce n'est plus que par un méthodique travail de comparaison des éléments dissociés et par une synthèse factice que nous pouvons reconstituer, sur une base plus solide, il est vrai, mais sans pouvoir leur rendre leur vie première, ces types généraux que l'analyse a détruits. De même qu'il est souvent difficile à un intime de démêler l'air de famille qui frappe un étranger, et que nous avons parfois de la peine à retrouver les traits communs de deux visages qu'au premier abord nous confondions.

A côté du Chinois pourra bientôt figurer le Nègre, qui est, lui aussi, un vieil amalgame en décomposition. Egyptiens, Arabes, Abyssins,

Maures s'en sont détachés déjà. De la masse noire qui reste, se séparent peu à peu, à leur tour, en se différenciant, Bantous et Nigritiens, Hottentots et Pygmées.

Rappelez-vous le livre édifiant dont les images intéressèrent notre enfance au sort des petits païens, ou telle enseigne d'épicier, comme il m'en revient une en mémoire : sous un dattier, la main sur un ballot de produits coloniaux, « noir comme un more » et ceint de plumes colorées, un nègre lippu tourne ses yeux blancs vers un navire marchand mouillé près du rivage. Pour notre imagination de gamins, comme pour celle sans doute du peintre naïf et gauche, tout le continent noir et esclave était résumé là uniformément peuplé du même type. Pour nos après-venants, les peuples africains auront des caractères aussi distincts que pour un écolier d'aujourd'hui les Japonais. Le Nègre d'antan aura vécu.

Et pour prendre un dernier exemple, tiré cette fois de l'histoire, considérez le moyen âge fantaisiste qui enchantait l'imagination de 1830 et dont les lithographies de l'époque nous permettent de reconstituer les traits vagues et poétisés. Les historiens ont dès lors mis de l'ordre dans cette masse où se confondaient dix siècles ; le chevalier romantique, au clair de lune, au pied du donjon gothique, qui revient des croisades en armure du xiv<sup>me</sup> siècle, est une figure, elle aussi, bien morte.

Il y en aurait d'autres à citer. Chaque siècle en a créé ; chaque siècle en a détruit, le nôtre surtout, bien que sans en avoir conscience, nous en entretenions sans doute quelques-unes dont s'amuseront les dilettantes de l'avenir. On en pourrait constituer un petit musée, où chacune aurait son iconographie.

Il y a dans les reliques des temps passés, même si elles sont d'un art malhabile ou banal ; il y a dans les vieilles peintures, les estampes jaunies, les porcelaines ébréchées, les vulgaires papiers peints et les grossières enseignes, — si seulement elles nous conservent les traits de quelqu'une de ces figures que j'ai essayé d'évoquer, — un prix et un charme infini. Elles offrent l'image naïve de ce qui, à une autre époque de la culture, passa pour la vérité et n'a aujourd'hui pas plus de consistance que le souvenir d'un rêve mensonger. Elles disent, avec la séduction des choses disparues et un sourire parfumé d'ironie, la relativité et la nature éphémère de nos notions.

...C'est pourquoi, tandis que le canon tonne en Extrême-Orient, ma pensée se plaît à rêver un moment dans le vieux salon où dansent les « petits Chinois ».

Bucarest, juin 1905.

MARCEL GODET.





## *Nostalgie.*

**D**E cet enclos de fleurs où la brise bénie  
Doucement vient chanter dans les amandiers blancs,  
Mes vœux volent vers toi, frêles oiseaux tremblants  
Qui se perdent plaintifs sur la mer infinie.

Je passe sans vous voir, frais jardin parfumé,  
Délicieux printemps, ô jeunesse des roses!  
Les rayons les plus doux aux paupières moroses,  
Remplacent-ils jamais les yeux du bien-aimé ?

Sous les oliviers gris à l'ombre si légère  
Je n'irai point cueillir les jacinthes lilas,  
Car toute fleur à qui tu ne souriras pas  
Me reste tristement une fleur étrangère.

Les palmes du jardin bercent avec douceur  
Mes plaintes, et toujours, sans épuiser leurs charmes,  
Je redis à mi-voix, les yeux mouillés de larmes  
Tes paroles d'adieu, qui raniment mon cœur.

Sous le baiser du soir, parmi les brises lentes,  
Les mousses des vieux murs s'endorment, sans désir...  
Oh! perdre un seul instant, le plaintif souvenir  
Et goûter ce bonheur obscur des humbles plantes!

Que me sont ces vergers baignés d'un parfum lourd,  
Et ces chemins tentants où frémit l'herbe neuve?  
Si je dois y passer triste ainsi qu'une veuve,  
Que m'est tout le printemps, si je n'ai plus l'amour?

BERTHE LEEMANN.







## Dans l'atelier désert

**J'**AI pris la clef, et je suis monté à l'atelier désert. Celui qui habitait là n'y est plus. Le peintre Louis Patru est mort. Il est mort ce printemps, à l'heure des arbres fleuris et de la nature exubérante. Les rossignols chantaient dans la vieille campagne, et le sommet des arbres se dorait aux derniers feux du jour.

J'ai ouvert la porte de l'atelier désert. Rien n'en trouble plus maintenant le silence. Ici, il a travaillé, rêvé, aimé, vécu. Entre ces parois grises, toute une existence fut enclose. Là, il y eut des luttes et des élans, des défaillances et des extases : il n'y a plus dans un rayon de lumière que des atomes qui dansent. La fin est venue, et sur la fenêtre le rideau est retombé. Il n'y a plus dans

les portefeuilles et contre les parois que les choses qui restent.

On prend un carton, un matin de bluets ; on y jette la nuance fugitive du ciel et de son cœur ; et ce carton demeure, témoigne, garde à jamais le moment éphémère, quand soi-même on n'est plus. On se croyait plus fort que tout ; on eût pu déchirer la feuille de papier fragile ; on l'avait jetée dans un coin et on l'avait oubliée. Hélas ! la fragile feuille de papier est plus durable, est plus constante que n'est une vie humaine.

J'ai poussé le rideau et me suis mis à regarder. Je regarde ce qui reste contre les parois et dans les portefeuilles : une tache rose dans l'herbe fraîche avec, au bout, un arbre sur le ciel blanc ; une troupe de nuages qui se mirent dans la transparence du lac nacré ; de vieilles murailles grises où se profilent des verdure déchiquetées ; l'eau bleue du fleuve qui roule derrière les peupliers jaunes, l'eau rare du marais qui somnole au pied des arbres roux. Ce sont des pages de grâce et de beauté ; et c'est plus encore, c'est des instants de vie. La vie maintenant accomplie est tissée de ces instants. Ces eaux, ces feuilles, ces nues qui se pourchassent et qui s'enroulent ; ce jeu des lumières et des ombres, cette ronde des nuances et des reflets ; ces claires visions de jeunesse et de matin ; ces longues tristesses du

crépuscule et de l'automne, tous ces aspects furtifs et fugaces de l'heure et de la saison furent autant de battements du pauvre cœur qui a cessé de



LOUIS PATRU

d'après un portrait peint par lui-même.

battre. Les voici réunis et fixés comme ils se succédèrent et s'envolèrent au fil de jours souriants ou tragiques, mélancoliques ou apaisés. Les jours défunts, les jours vécus eurent cette couleur, et ex-

halèrent ce parfum. Leur suite fut une série de tendres images, et de pures émotions. Ici, dans ces portefeuilles et contre ces parois, toute l'histoire d'une âme se déroule.

Elle était si charmante, émue d'une poésie de qualité si délicate ! Dans l'atelier désert, où les atomes dansent et dont il ne franchira plus le seuil, je l'évoque. Aux portes de la ville, je revois la vieille maison de campagne encapuchonnée de tuiles brunes et plantée de roses trémières. Des haies vives la préservaient du voisinage des cités. Contre la grange de la ferme il y avait un vieux mûrier, et je revois le banc dessous la clématite. Dans le verger, les pommiers s'épanouissaient au mois de juin en floraisons subites ; dans le jardin, les chrysanthèmes jaunes fleurissaient en automne ; le long des allées, deux époux aux cheveux gris allaient en se donnant la main. Oh ! combien nous avons couru sur cette herbe, et aux nuits d'été, quelle douce mélodie faisaient les grillons autour de notre jeunesse ! C'est là qu'il était né. C'est de là qu'il partit.

Il était, le petit adolescent, déjà silencieux devant la beauté des choses. Il grandissait en regardant d'un regard ingénu et ravi. Quoi qu'il fût comme la gaieté, cependant il était grave. C'est de là qu'il partit pour le monde, n'ayant pour l'affronter que ce souvenir de poésie, que cet exemple



rustique, et que cette amitié qui lui était née au cœur pour les branches, pour les feuilles, pour les morceaux de ciel qu'on voit derrière les feuilles.

Jusqu'à la fin il devait rester fidèle à la souche campagnarde dont il était issu, et garder dans son âme comme une étoile de clématite. Entre les murailles de pierre, il éprouvait la nostalgie de ce qui est bleu et vert. C'est en face de la nature qu'il respirait par tous les pores et se sentait lui tout entier.

Il allait à la découverte à travers champs, parmi les bois, sur la montagne ou sur la grève. Le châtaignier rayait la clairière de son ombre mobile, ou la neige tombait sur le chalet en flocons silencieux; l'eau clapotait doucement sur la rive, ou filait en masses grises le long des berges; le ciel rayonnait comme une gloire, ou s'éteignait en lentes agonies. Calmement, longuement, il communiait avec les choses dont il savait attendre la révélation délicieuse, dont il ne contraignait jamais l'âme subtile, l'âme qui s'effarouche de l'éclat et se dérobe aux violences. Toutes les découvertes qu'il fit dans l'espace! toutes les fêtes qu'il donna à son esprit charmé! Contre les parois de l'atelier désert, le souvenir en reste.

Voici la clairière où il jeta sa veste, la coupeuse d'herbes qu'il a vue, le tournant de chemin qu'il a suivi. Ces paysages, dressés de chaque côté de

sa route inconnue, encadrèrent sa vie. Suis-je ici sous les ardoises chaudes, une après-midi de juillet, dans l'impersonnalité d'une maison locative ? Hé, non, un coup de vent tord un arbuste éploré ; un éclat de cobalt s'allume aux flancs de la montagne abrupte ; un coin d'eau morte miroite entre les roseaux souples. La tristesse me prend de ce crépuscule d'arrière-saison où, après la pluie tombée, l'horizon s'ourle d'argent. Le mystère me gagne de cette nuit de lune sur l'immensité bleue où les amoureux cheminent à pas feutrés. Des odeurs montent, des feuilles bruissent, des souffles passent ; j'entends des abeilles et de doux clapotis, la faux qu'on aiguise, le cri d'un appel dans la campagne sonore. La fumée de ma cigarette se nuance à la lumière mauve du couchant. L'heure présente n'existe plus. La chambre qui m'entoure disparaît. Ses parois se reculent, et l'horizon qui se découvre embrasse toutes les heures des saisons et tous les termes d'une vie.

Là il travaillait. Il a manié ces objets, rêvé sur ce divan, accroché cette étoffe. Il ne peut plus les défendre. A les toucher, il semble qu'on le vole.

Il travaillait dans le silence, loin des bruits hostiles, au-dessus des rumeurs passagères de la rue, de l'accident et de la laideur. Dans les ateliers des peintres, n'est-ce pas ? on ne voit que le ciel. Les ateliers des peintres sont les chambres hautes

de l'esprit. Quel calme ! Et quelle tristesse aussi de l'implacable échéance !

Il planait dans une région supérieure et dans une atmosphère bénie. Il laissait les hommes en bas débattre leurs négoes et jeter leurs petits cris. Il voyait au delà des endroits de campagne et de montagne où des êtres simples accomplissent les gestes éternels. Filtrée par le double éloignement du temps et de l'espace, l'émotion rapportée des radieux spectacles, s'épurait, se dégageait de toute la contingence qui l'obstruait encore et se recomposait en tableau. Il était fin et grave. Il était recueilli et poète. Il était attentif à la voix intérieure qui chantait en lui et qu'il savait défendre contre la brutalité des insultes méchantes. Il peignait, non pour servir un intérêt de gloire ou un impératif de conscience, mais pour se continuer, se répandre, pour donner aux autres le ravissement qu'il avait en lui et pour mieux se le donner à lui-même. Rien de ce qui était vulgaire n'aurait su l'effleurer, c'est pourquoi il détestait la réclame. Il était modeste jusqu'à la timidité et jusqu'à la fierté de lui-même. De lui il reste une silhouette perdue dans la pénombre, aux lignes de grâce et au profil de distinction.

Depuis très longtemps, il souffrait. La maladie l'avait assailli de bonne heure, crépant de deuil sa jeunesse, étendant sur la limpidité de son rêve



une ombre que chaque jour faisait plus obscure et opaque. Jamais il ne récrimina contre elle. Il l'accueillit d'un geste résigné. L'hôtesse ne quitta plus son chevet ni cet atelier où il venait se rasseoir entre deux crises. Quelquefois, il appuyait son front contre la vitre, et il entendait la chanson joyeuse des camarades en belle humeur et en belle santé qui parlaient pour l'avenir. Quel serait son avenir à lui ? Quel sort lui réservait la destinée prochaine ? La chanson qu'il ne pouvait pas suivre s'éteignait au lointain ; et il se remettait au travail.

Alors la souffrance lui fut bonne. Elle l'affina et le trempa davantage. Elle l'accomplit de ses mains pures. Elle l'initia à un idéal plus haut encore, plus noble encore de son art. Jadis il était le délicat adolescent qui se complaît aux tendres intimités, aux émotions discrètes, aux douces et longues mélancolies : il était devenu l'homme énergique et conscient de son énergie, qui peut et qui ose. A mesure que cette frêle santé devenait plus débile, une force inconnue était descendue dans cette âme qui la faisait plus forte. On le sentait dans toute la plénitude de son talent et dans tout l'épanouissement de sa maturité. C'est alors qu'il est mort...

Il est mort en faisant le geste du silence, en défendant toute exposition posthume de son

œuvre, en redoutant, eût-on dit, pour après sa mort le bruit qu'il avait fui toute sa vie. Encore quelques jours, et les toiles seront décrochées de l'atelier désert, et plus rien ne restera, ou si peu, du cher enfant qui a tant aimé et tant donné le bon exemple.

Aussi bien ceux qui restent et dont l'heure s'approche se plaignent. Ils souffrent que le monde ignore celui qu'ils ont connu et qui passa si vite. Ils se désolent que quelque chose qui aurait pu être n'ait pas entièrement été. Ils s'indignent que cette trace lumineuse s'inscrive à l'écart et dans l'ombre.

Ils l'aimaient sans partage. Ils voudraient que tous pussent l'aimer autant qu'eux. Et ils écrivent vainement.

PHILIPPE MONNIER.

N. B. Le tableau dont nous donnons une reproduction p. 237, intitulé *Après la pluie*, a été peint à Lens (Valais) pendant l'automne 1904. C'est la dernière œuvre de Louis Patru.

LA DIRECTION.





*L'allée est d'or...*

**L'**ALLÉE est d'or où vont les vierges en silence  
Dans la lueur d'un beau jour finissant.  
Leurs robes à longs plis mollement se balancent ;  
Le soir descend.

L'automne à pleines mains répand les feuilles mortes  
Pour alanguir le rythme de leurs pas.  
L'air est chargé de rêve et la blanche cohorte  
Ne parle pas.

Les arbres font un dôme aux ombres lumineuses.  
Et le reflet doré des frondaisons  
Nimbe le front rêveur des blondes promeneuses.  
C'est la saison

Où le vent de la nuit, las d'effeuiller les roses,  
Retient son souffle alourdi de parfums,  
Où s'allume au couchant la brève apothéose  
Des mois défunts.

Pour mieux se pénétrer du mystère de l'heure,  
Pour mieux jouir du doux songe innommé,  
Les vierges une à une ont quitté leurs demeures  
Aux toits aimés.

Sous la voûte aux tons d'or leur troupe rassemblée,  
Evoluant d'un pas harmonieux,  
Comme un vivant symbole en marche dans l'allée  
Charme les yeux.

Et voyant s'éloigner la lente théorie  
Dans la lueur du soir phosphorescent,  
Le pèlerin morose à l'âme endolorie  
D'un mal récent,

Dit à celles qui vont pensives sous les branches,  
La bouche close et les bras enlacés:  
« Sœurs aux noms inconnus, merci, visions blanches,  
D'avoir passé. »

EMILE LOMBARD.





## Lettre des bords de l'Arve.

**G**ENÈVE, — t'écrieras-tu, cousin, — la ville précieuse et si satisfaite d'elle-même que c'en est presque reposant ! La Ville-Lumière, où l'on s'éclaire au pétrole, où le bois de chauffage, le vin doré semblent d'un luxe abominable, où tout logis qui se respecte comporte pour le moins trois alcôves, avec les plombs et les chambres de bonnes sur une courette sans issue ! O petits salons figés à l'instar des grands — avec une grille à coke ! ô infimes coteries où des damettes au bec pincé font du féminisme et du crochet ! ô faubourg de Berlin ou de Londres, ma Genève, ma Genève !  
— Oui, cousin, telle est la légende !

Une cité qui dispute et chante, où les étalages confiants débordent le trottoir, où les orchestres ambulants campent à chaque coin de rue, où

chaque jour l'on écoute trois valses gratis et un conférencier pour rien, où la corbeille d'épinards vaut cinq sous, et quatre si l'on veut, — en vérité, telle est l'histoire !

Une ville pleine de délicatesse, au contraire, où tu verras cette chose écrite en belle ronde sur mainte porte d'entrée : *Les personnes sont priées de bien vouloir s'essuyer les pieds, s. v. p.*, où les boulingrins publics sont placés sous la sauvegarde des « bons » citoyens, qui ne nie point l'existence des mauvais, de ceux qui négligent de voter et vont à la pêche à l'heure du sermon, qui les réproûve certes, mais les excuse ! Et du reste, où prends-tu qu'on soit ici dépourvu de toute bonhomie ? Elle se niche jusque dans les tickets des bateaux à vapeur :

« Le présent billet, — lisent les promeneurs — n'est valable en ... classe de chemin de fer *qu'à la condition de payer un supplément de franc zéro !* » Vas-y voir, et avoue ensuite que si, en France, chacun est un peu de Tarascon, à Genève tout le monde est plus ou moins du canton de Vaud, — tout le monde et les gendarmes !

\* \* \*

Pour sentir battre le cœur d'une grande ville, tâter son pouls et noter sa fièvre, il n'existe qu'un moyen, un peu pénible mais combien fécond en

surprises : visiter les petits appartements à louer !

Dame, il s'agit d'en gravir des étages branlants, et à des hauteurs vertigineuses ! mais plus on grimpe, plus on a plaisir à grimper. Autour de vous, l'on ne s'étonnera guère, la ville est pleine d'étudiantes de toutes les couleurs, et ce qui semble quelque peu bizarre est porté sur le compte des Russes. On interroge le peuple qu'on croise, et le peuple vous répond ; dames en mantelets de coutil rose, « cabinotiers » à l'œil perçant en dépit de la loupe, et rogues, comme il sied à tout vrai Genevois qu'un compliment n'amadoue guère, mais qui se laissera surprendre et intéresser par quelque raison émise sans en avoir l'air. Chez eux, c'est tout plein gentil et tout à fait comme dans Eugène Sue ; des cages pendent aux contrevents, et partout on rencontre les mêmes carpettes en feuilles de drap rapportées. Très informés, avec une mentalité de maître d'école-pince-sans-rire, ils vous fournissent quantité d'aperçus originaux sur les affaires de la cité ou celles du voisin — non pas sur les leurs — : que tel bâtiment public est un four et « voici même pour quoi » ; qu'il y a sur le toit de leur maison une terrasse, où seul le « joli monde » se rend en commun pour prendre le frais les soirs d'été, — et que « c'est d'ailleurs depuis qu'il vient tant d'Anglais dans le pays qu'on a tant de brouillard ! »

Leur discours est chargé de réflexions formulées en axiomes; avez-vous l'air intéressé, au contraire du Vaudois dont le cœur s'ouvrirait d'emblée, notre homme n'en fera rien paraître; encore un coup, il en sera flatté, non point conquis.

Ne crois pas, cousin, que je raille! Une admiration me tient pour cette race qui, comme dit Tœpffer, brûle toujours d'une nouvelle soif de « torque et de rétorque ». Il faut la voir, à l'Aula de l'Université, par exemple! C'est foule, l'hiver; un tas de dames, veuves ou « demoiselles », de chères bonnes poules, de becs menus de moineaux! Et si tu crois qu'elles n'y viennent que pour se chauffer, tu erres! J'ai suivi toute une saison un groupe d'amies, — capotes fleuries de jacinthes et bavolets, — qui occupait toujours le même banc, très proche de la chaire, parce que la première arrivée gardait la place des autres. S'en faisaient-elles des petits signes réjouis! en griffonnaient-elles des notes, perdant le fil, se penchant effarées l'une vers l'autre pour recopier! et applaudissant aux clichés touchants, en frappant le sol de leurs ombrelles! et ne se tenant plus d'aise quand M. le conférencier disait leur fait au Sultan et aux puissances!

Un soir, le hasard m'amena à leur côté. Je vis aussitôt, à l'austérité de la coiffure à coulisse, au caractère anguleux du genou et des doigts sous



les mitaines et à d'autres signes certains, que ma voisine était célibataire et d'un abord difficile. Je compris aussi qu'elle possédait cette érudition à œillères, propre à certaines institutrices, à ceux qui marchent entre deux murs, sous le licol, et qui au grand jamais n'imaginèrent de secouer délibérément leurs épaules et d'ouvrir un clair regard sur l'horizon. Alors, comme elle m'intimidait, je pensai lui sourire ! Chose admirable, elle répondit à ce souris, d'une façon retenue, à la vérité, décente, austère et genevoise, mais qui me combla d'orgueil ! Et comme à ce moment tout le clan, ombrelle en main, partait en applaudissements, je m'aperçus que M. le professeur venait de donner carrière à son émotion à propos de la grandeur d'âme d'Emile Zola !

\* \* \*

Je me suis laissé dire qu'à Genève, dans le bas ou le haut, du côté de l'Arve ou du Rhône, il brûle à peu près chaque semaine.

L'autre jour, un gros feu de cheminée éclate dans un pâté de bicoques des Rues Basses. Garçons de boutiques accourant en sarreaux, maçons abandonnant leur truelle, artisans la tenaille à la main, c'est une poussée, une bousculade, on siffle aux pompes, en un clin d'œil la rue est bondée ! Mais voilà que de sa cuisine au tuyau de fourneau

incandescent, une tête de servante affolée fait des signaux désespérés, implorant le secours d'un accent germanique inénarrable. Elle est si comique avec ses grosses joues empourprées par l'émotion, que d'en bas monte un impitoyable éclat de rire, et aussitôt les lazzis de pleuvoir : « Descendra... descendra pas... Descends-tu, ou si je monte! » tandis qu'un beau gendarme gravit impétueusement une échelle dressée contre la fenêtre. Hélas! trois fois hélas! la fenêtre est trop étroite ou le gendarme trop beau, car les pans de la tunique s'agitent en détresse dans l'embrasure, et le public se tient les côtes! Par bonheur, de la cheminée ne sortent plus que quelques flammèches isolées, quand soudain un remous se produit dans la foule, un hurrah s'élève, c'est... c'est un pompier! vraiment, un pompier tout équipé, un zélé, un unique, qui arrive au pas de course, — puis stoppe, ahuri, riant jaune. En un tour de main, l'imprudent est happé, hissé sur les épaules d'un fort gaillard, qui le promène fièrement à la vue du peuple dont l'enthousiasme tient du délire!

Trois jours auparavant, j'avais été témoin, à Zurich, de l'incendie d'une filature. Les pompiers s'activaient en silence, des ouvriers se rendant au travail stationnaient à peine, les cloches sonnaient le tocsin, la Sihl coulait dans le soleil, et seul le sifflet du capitaine-sapeur vibrait strident : « à

gauche, à droite, en avant ! » C'était une hâte tranquille, sûre, détachée, et qui ne vous laissait pas même ce frisson à fleur de peau, cette pitié de mots ou de gestes qui secoue l'apathie ou la morgue quotidienne et qui donne peut-être au malheur quelque chose de moins irrémédiable!...

Et dans notre amicale Genève, les groupes se dispersent, la mine hilare, l'estomac dilaté comme après le spectacle ; je parierais qu'ils en gardèrent de la bonne humeur jusqu'au soir ! — « Ben, c'est égal, » résume un gamin avec l'accent qu'on connaît, « c'est égal, la maison y aurait même pu passer... *si les secours n'étaient pas venus!* »

Ces secours me laissent rêveuse.

\* \* \*

Des « chemins montants, malaisés » et tous semblables escaladent la vieille Cité. Après mille détours, l'on débouche sur une placette pavée que commande une église, la Madeleine. Toute mignonne, posée en contrebas, et quelque peu romane, avec sa grande rose comme un œil vigilant, elle compose, avec les boutiques d'alentour, un coin si encadré, si monacal, d'un dessin si achevé, qu'on dirait d'une pointe sèche du seizième siècle.

Une échoppe de brocanteur étale ses ors et ses soies, ses bahuts et ses bibles à images ; quel flair commercial et iscarote a présidé à son établisse-

ment dans ce milieu archaïque? Une vieille passe avec un grand bonnet tuyauté, et tandis qu'on la suit d'un regard charmé, voilà qu'un ronron d'orgue vibre et s'élève, qu'un chant emplit tout le ciel: Ah! mon Dieu, on dirait du Bach! Quel est donc l'artiste ignoré et modeste, à la vaste redingote, à la lèvre imberbe, aux cheveux bouclant sur le col de velours et qui s'élance ainsi sur les ailes du rêve? On pénètre dans le chœur; la salle est propre et ombreuse; il ferait doux être pour un dimanche dans la mantille d'une vieille dame et venir ici somnoler un moment aux accords du psaume CXVII!

Alors, avisant une fillette qui rentre de l'école avec son cartable et sa corde à sauter: « Qui donc joue ici, ma petite? » — « Oh! c'est peut-être bien M'sieur Barblan! » Maître Otto Barblan! l'auteur du *Festspiel de Calven*, de six morceaux d'orgue, et — oui, ma foi, — du psaume CXVII lui-même? Mais il porte la longue lévite, M. Barblan, et la lèvre rasée, et... il est modeste!... Mais c'est charmant! et — la célébrité de l'artiste en plus — ne dirait-on pas que le songe continue?

\* \* \*

Ne dis plus tant de mal de ta Genève, cousin, l'on pourrait te prendre au mot et tu serais dépité! Tu ressembles à certains maris tout fiers de leur

femme et qui ne font que la taquiner en public. Viens voir la ville comme je l'ai vue, aux matins, dans l'ombre claire des rues, toute résonnante des appels des verduriers, des marchands de « séraces » « régalez-vous, mesdam's ! » des vitriers qui déambulent, accrochant des éclairs de soleil, et de l'immortel petit vieux qui crie *La Suisse* — « toute sèche ou toute fraîche, » suivant la température ! Les cochers s'avancent le geste arrondi, tandis que les poissonniers trimbalent leurs « balladeuses, » avec cette mélopée dont je voudrais pouvoir te noter ici le récitatif :

Ohé le jo...li-ca-billaud-la lotte-la féra-du-lac...

Ho... vivant, vivant, vivant... ant l...

et que je ne puis entendre sans revoir aussitôt les quais feuillés de neuf et le frisson bleuisant du lac entre les platanes, tellement vivant, lui aussi, que le cœur en bondit d'allégresse !

Et si j'ai voulu t'écrire ces petites choses, c'est que tu prétendis ne plus trouver à ton chez-toi de caractère. D'abord, qu'en as-tu fait, de ton « chez toi » ?

Tu es l'homme qui, avec un joyeux orgueil, prêta son logis à ses amis pour y faire la fête, et qui n'ose plus les en déloger ! Nigaud, qui casses la croûte que ces amis te tendent, pendant qu'ils dégustent tes fromages ! Eh ! tu n'as pas besoin de

vin vermeil, Genevois à la langue dorée ! Débarasse-toi donc, à la fin, de John Bull qui t'amène le brouillard, du magistral Joseph Prudhomme, et de toute la bande des larbins tudesques, et une fois que tu auras tué la poule aux œufs d'or, — tu sais bien, la fameuse « poule » qui est une « vache à lait », — ce monstre, une fois que tous tes hôtes ne mettront plus dédaigneusement la main à la poche, tu verras comme tu seras content de pouvoir à ton tour, *chez toi*, leur tendre amicalement la dextre !

Et « Ho ! vivant, vivant, vi-vant... ant ! »

BERTHE NICOLLIER.





## La moisson.

**D**ANS un pays vivait un Seigneur extrêmement riche. Il possédait des champs immenses. Tout ce qu'on pouvait découvrir de la tour la plus haute de son château lui appartenait, et la limite de ses terres touchait le ciel à l'horizon. Il avait borné le monde à ce qu'il voyait et croyait le posséder tout entier. Il vivait heureux, mangeant bien, buvant mieux, et faisant beaucoup travailler les autres. L'été, quand on fauchait les champs de blé, l'or semblait, à pleins chars, s'engouffrer dans la large porte de ses granges. L'automne, tant de vin nouveau fermentait dans ses caves, que toute la maison tremblait du bouillonnement des cuves débordantes.

De temps en temps, quand il avait trop mangé, il pensait à la mort. Mais cela ne lui arrivait que

très rarement, car il avait l'estomac solide. Sa gaieté était grasse et sa graisse joyeuse. Quand, par hasard, la vie lui pesait, il faisait ramasser sur la route quelque pauvre diable tombé de fatigue, de faim ou de froid. Il le faisait asseoir à sa table, mais ne lui donnait rien à manger. Lui seul se servait des plats les plus succulents. Et quand il voyait les narines du misérable se dilater aux fumets, ses yeux s'agrandir d'envie folle, ses dents claquer, tout son corps trembler et se tordre d'un frisson formidable de désir, il disait en se renversant dans son fauteuil : « Décidément, il fait bon manger ; il y a encore d'agréables moments dans la vie!... » — Et quand il avait fait mettre, l'hiver, le pauvre diable à la porte par ses valets et par ses chiens, il se plaisait, les yeux demi-clos au coin de son feu, à le suivre de sa pensée vague le long des chemins où le vent souffle, où les pieds se tordent aux ornières durcies, où la neige tombe.... Son large ventre, présenté à la flamme qui l'illuminait, tressaillait de temps en temps aux remous capricieux et sonores d'une tiède digestion, et ses mains croisées sur sa panse avaient alors de petits soubresauts grassouillets et joyeux....

C'est ainsi qu'il se rendait la vie savoureuse en établissant solidement son bien-être sur la misère d'autrui.



Or, un jour, à l'époque des moissons, il s'était assis sous un arbre, au bord du chemin, pour voir passer les chars, car il trouvait toujours plaisir à les compter. Et les chars passaient sans fin au pas lent des bœufs qu'enveloppe le bourdonnement des mouches acharnées. Ils cahotaient pesamment aux ornières avec un grincement d'essieux surchargés et un bruissement de paille chaude qui se froisse. Le Maître, dans l'ombre fraîche, regardait couler la sueur sur la nuque brune des moissonneurs. Ceux-ci, haletants, un pied dans le fossé, marchaient à côté des chars dont ils devaient soutenir, en y plantant leur fourche, la masse chancelante aux secousses.

De temps en temps, la voix du Maître s'élevait, nette et calme, sûre de l'obéissance. Ses intendants lui étaient fidèles : ils avaient tous quelque vilaine chose à se faire pardonner. Il les avait ainsi choisis que, tous, se sentant la corde au cou, lui étaient reconnaissants de n'y pas faire donner le dernier tour. Le Maître disait : « Fouettez les bœufs, ils s'endorment ! — ou bien : Cet homme a l'air trop faible, qu'on le renvoie, il ne gagne pas ce qu'il mange.... — Fouillez les femmes, qu'elles n'emportent rien dans leur tablier.... — Laissez bien tranquillement les glaneurs faire leur petite gerbe : vous la leur prendrez quand elle

sera finie. Ce sont des ouvriers qui ne me coûtent rien.... »

Peu à peu il s'assoupit, car il n'y a pas de chanson qui berce mieux ceux qui ne font rien, que le bruit du travail des autres. Un petit reflet de lumière dorée glissait sous ses cils au passage de chaque char : il les comptait encore, inconsciemment. Toute la plaine crépitait sous l'ardeur du soleil ; dans les champs moissonnés, la terre privée de l'ombre légère des épis se crevassait. La profondeur du ciel sans nuage engloutissait les sons ; ce n'était plus qu'une immense trépidation de l'atmosphère surchauffée. Il semblait que l'étincelle allait jaillir au choc des faucilles sur les tiges et que chaque craquement annonçait la flamme qui embraserait tout. Les sueurs et les respirations montaient dans l'air avec un bruit de vapeur qui s'échappe, et le rayonnement de la lumière partout reflétée enlevait aux objets leur ombre en les environnant de clarté.

Le Maître dormait. Soudain, il y eut dans la succession régulière des bruits comme un arrêt. Le long roulement des chars s'interrompt ; un bruit de voix s'éleva ; des huées, des cris moqueurs. On se bousculait. Le Maître ouvrit les yeux. Un groupe de moissonneurs et de valets poussait vers lui, à coups de manches de râteaux

et de fourches, un grand diable maigre qui ne résistait pas, mais qui semblait très las d'avoir longtemps marché.

Quand ils l'eurent amené devant le Maître, ils le lâchèrent et se retirèrent un peu, formant le cercle en arrière. Un premier valet s'avança seul pour répondre aux questions. Des femmes, des enfants, d'autres moissonneurs, poussés par la curiosité, arrivaient de tous côtés et remplissaient la route. Le silence se fit.

Le premier valet, — un homme aux mains velues, à la mâchoire de brute, — expliqua :

— Maître, nous avons trouvé cet homme assis sur une gerbe. Il prenait des épis, les écrasait dans sa main et en avalait le grain. Au lieu de fuir, quand nous nous sommes approchés, il nous a regardés tranquillement venir. Je l'ai saisi au poignet en lui disant : « Je te tiens, voleur ! » — Il a eu l'air de ne pas comprendre et m'a répondu : — « Qu'ai-je fait de mal ? » Je l'ai envoyé rouler sur le sol d'un coup de poing : — « Ce n'est donc pas assez que d'être voleur, il faut encore que tu sois insolent, misérable gueux ! » — Quand il se fut relevé, il me dit : — « Que tu m'aies frappé et que tu m'injuries, cela ne me prouve pas que j'ai mal fait ! » Je me contenais à peine : — « Voleur, tu l'es, car tu prends le bien du Seigneur, mon maître ; et impudent, car tu le braves en bravant celui qui

exécute ses ordres. » — « Ton maître n'est pas mon maître, m'a-t-il répondu, et tout ce qui est sur la terre m'appartient ! » — J'ai mieux aimé rire à ce propos que de me fâcher : — « Vraiment, ai-je dit, ce blé est à toi ? » — « Oui, » m'a-t-il répondu en me regardant en face.... Alors j'ai vu que ses yeux étaient sérieux et étranges, et j'ai compris que j'avais affaire à quelque fou qui errait par la campagne. Nous avons jugé cependant qu'il fallait te l'amener ; car, si fou qu'il soit, il a volé. De plus, nous avons pensé, Maître, qu'il te divertirait un moment.

L'homme, debout, tremblait, non pas de peur, car il semblait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Mais il était faible et très las. Son âge était indécis. La fatigue avait creusé ses traits et la poussière empêchait qu'on vît la couleur de sa barbe et de ses cheveux. Mais dans cette face ternie et usée s'ouvraient des yeux merveilleusement limpides. Ils étaient profonds, car, ne s'arrêtant pas aux choses rapprochées, ils reflétaient en eux l'étendue lointaine.

La vue du pauvre diable mit le Seigneur de bonne humeur. Il le jugea, du premier coup d'œil, particulièrement propre à son amusement. Il lui demanda, avec la bonhomie d'un bourreau jovial :

— Hé, beau garçon, comment t'appelles-tu ?

L'homme répondit, les yeux toujours fixés au loin :

— Ai-je besoin d'un nom pour vivre ?

— Tu l'auras sans doute oublié dans le fossé où ta mère t'a déposé, mon pauvre garçon ! Et d'où viens-tu ainsi tout seul, par les chemins ?

— Je ne sais ; un coin du monde ressemble tant à l'autre.

— Tu fais de l'esprit, dis-moi ? Oserais-je te demander, sans indiscretion, où tu vas ?

— Et toi ? — répondit l'homme en le regardant soudain en face.

Le Seigneur détourna les yeux et répondit, gouguenard :

— Moi ? Je m'en vais aller, — pas avant d'avoir vu cependant quelle grimace tu fais sous les coups de bâton, — boire un bon coup de vin frais, car j'ai soif. Tu en ferais bien autant, toi, si tu pouvais, hein ?

Et il guetta sur le visage de l'homme cette petite crispation de désir et de haine qu'il se plaisait tant à surprendre chez les autres, parce qu'elle l'excitait à jouer.

Mais l'homme semblait ne pas entendre et ses yeux, de nouveau, regardaient très loin.

Les moissonneurs et les ouvriers, qui avaient attendu une réponse plaisante, murmurèrent, éton-

nés. Les yeux de quelques femmes s'adoucirent de sympathie.

Le Seigneur s'impatienta :

— Eh ! dis donc, l'homme malin, si tu trouves tant de charme au paysage lointain, pour t'épargner la peine de monter sur un arbre, je m'en vais te faire pendre à la première branche. Tu pourras contempler la vue à ton aise, et de plus haut.... C'est fait en un instant.

L'homme répondit avec mépris :

— Tu es le plus fort et tu peux me faire mourir. Mais à quoi cela te servira-t-il de pouvoir tuer les autres, si tu n'es pas capable de te garder toi-même de la mort ?

La foule se mit à chuchoter. On n'avait jamais entendu quelqu'un parler si librement au Maître. Au cœur des opprimés, trop lâches pour la moindre résistance, le courage de cet homme faisait naître un peu de reconnaissance et d'admiration. Mais ils feignaient de se moquer de lui, craignant la colère du Maître ; et si l'on avait demandé un homme de bonne volonté pour pendre le pauvre diable, tous se fussent précipités.

Le Seigneur était devenu rouge de fureur. Une veine gonflée barrait son front, et ses yeux, d'habitude voilés par des paupières lourdes, s'étaient subitement agrandis, saillants et rouges. — Il se contint, cependant. Il voulait avoir le dernier mot

et tenait à affirmer non seulement sa force, mais son intelligence. Car ceux qui ont la force ont l'habitude de se croire intelligents. Ils donnent un petit argument avec un grand coup de poing et, voyant l'homme à terre, en tirent gloire pour leur esprit.

— Beau raisonneur, dit-il, et à quoi te servira, à toi, ton raisonnement, quand on t'aura passé la corde sous le menton ? Quelle différence y aura-t-il entre toi et une poule à laquelle on tord le cou ? La poule et toi, vous aurez la même idée, c'est que le moment est dur à passer et qu'il serait agréable de pouvoir filer....

Puis, comme l'homme allait répondre, il lui coupa brusquement la parole :

— Du reste, c'est assez faire l'homme subtil. J'ai soif ; je ne veux pas de longues phrases. Pourquoi, non content de m'avoir volé mon blé, — ce qui te vaudra, dans tous les cas, comme je te l'ai dit, quelques bons coups de bâton tout à l'heure, — as-tu osé, avec une insolence vraiment si folle que j'en ris au lieu de m'en fâcher, prétendre que ce blé était à toi ? Si c'est une plaisanterie que tu as voulu faire, elle est mauvaise. Je les aime en général, mais celle-là me déplaît. Toutefois, si tu conviens tout simplement de ton impudence et que tu me promettes de ne plus recommencer, tu t'en tireras encore à bon compte. Je t'écoute, mais sois bref.

L'homme, lentement, redressa sa taille. Il rejeta la tête en arrière et élargit sa poitrine en aspirant l'air à longs traits; ses yeux s'illuminèrent, et, étendant les mains, d'un geste immense, il sembla embrasser tout l'horizon, la terre et le ciel :

— Tout ce que je vois est à moi, s'écria-t-il, tout ce que j'entends, tout ce que je sens est à moi!

Et, bien que ces paroles n'eussent pas de sens précis pour la foule de ces ouvriers, ils se sentirent soudain dominés par quelque chose de plus grand, de plus fort que la volonté du Maître.

L'homme semblait si beau et il se dégagait de lui un tel rayonnement d'émotion, que des femmes étaient prêtes à se jeter à ses pieds en disant : Le Maître, c'est toi; que nous importe l'autre !

Il reprit, la voix vibrante, nette, jetée au Seigneur en pleine face :

— Rentre ton blé dans tes granges, entasse tes moissons sous le large toit de tes hangars; compte tes chars et tes gerbes, compte tes épis et les grains de tes épis, si tu le peux!... Elle est à moi, ta moisson, car je l'ai vue. Fais-en ce que tu veux; cache-la, enfouis-la, anéantis-la; elle est à moi, te dis-je, et tu ne me l'enlèveras plus maintenant!... Combien de gerbes, dis-moi, peux-tu



tenir dans tes bras, combien d'épis dans ta main, de grains dans ta bouche ? Va donc reprendre ce que l'oiseau emporte d'un coup de bec en passant ! C'est ton bien pourtant, dis-tu !... Elle t'appartient, ta moisson ? Empêcheras-tu un orage de la détruire, une étincelle d'en faire un monceau de cendres ?... Elle t'appartient ? Est-ce toi qui l'as semée ; est-ce toi qui la récoltes ? Chacun de tes hommes en a tenu plus que toi dans ses bras. Et s'ils voulaient, maintenant, te la prendre, ta moisson ; si chacun s'en allait avec sa gerbe, que ferais-tu, dis-moi, que pourrais-tu faire ?... Il n'en est pas un qui ne sache mieux porter une gerbe que toi !...

Le Maître, blême, s'était dressé :

— Silence ! cria-t-il, d'une voix qui fit, dans la foule, trembler tous les genoux et courber toutes les têtes. Mais l'homme n'en parut que plus ferme et plus grand au milieu des autres qui avaient peur :

— Je l'ai là dans mes yeux, ta moisson. Oui, je te la vole tout entière d'un regard. J'en prends la lumière pour éclairer mon cœur ; de son or je ferai resplendir mes rêves ; je pourrai, quand je voudrai, me bercer à son mouvement ! — Je pourrai, où que je sois, rassasier mes yeux des richesses étalées, prendre les épis à brassées, plonger mes bras dans le grain roux qui coule entre

les doigts!... Comment donc pourrais-tu me le défendre? M'empêcheras-tu de voir? Elle est à moi, ta moisson!... J'en ai pris le mouvement, les formes, les couleurs; j'en ai pris la beauté, j'en ai pris la vie!...

Le Seigneur dit, les dents serrées :

— Il est fou, il faut guérir sa folie : elle est dangereuse. Attachez-le à cet arbre et crevez-lui les yeux : cela le rendra sage.

Le premier valet saisit l'homme qui se laissait faire. Les moissonneurs baissaient la tête : aucun ne voulait s'avancer pour aider, et ils craignaient de rencontrer le regard du Maître, qui les aurait fait obéir. Deux se décidèrent enfin.

Quand l'homme eut les mains et les pieds liés au tronc, le premier valet, choisissant sur la route une pierre pointue, écrasa, d'un coup sec, les yeux dans leur orbite.

Le pauvre diable poussa un cri de douleur, et l'on vit, sous la peau mince, les muscles se tendre horriblement. Il haleta un moment, laissant aller son corps que les liens seuls retenaient. Puis, soudain, il se calma, releva la tête et se redressa autant que les cordes le lui permettaient. Et son visage redevint beau, malgré l'affreuse mutilation :

— Réjouis-toi, bourreau, tu m'as fait plier sous la souffrance. Ma chair a crié, car ma chair t'appartient; tes mains peuvent la déchirer, l'écraser,

s'y plonger. Mais malgré la douleur, ma volonté te défie ; tu ne peux rien sur elle !... Tu m'as crevé les yeux. Je ne verrai plus. Réjouis-toi ; tu m'as privé d'une joie infinie. Mais, dans l'ombre où je m'enfonce, les souvenirs remontent et s'animent ; mon ombre est pleine d'images, et ces images sont belles comme la réalité...

Et j'entends ! je l'entends, ta moisson ! Son bruissement m'enveloppe délicieusement. La vague des sons qui roulent sur les champs immenses vient s'étaler à mes pieds ! Que m'importe la vue ? J'ai pour bercer mes songes la plus sublime des chansons, la plus merveilleuse des harmonies, l'hymne des bois, des eaux, de l'air ! Tu ne peux rien sur moi, te dis-je !...

— Coupez-lui les oreilles, dit le Seigneur, rendez-le sourd comme cette borne !

On lui trancha les oreilles, on enfonça des bâtons pointus dans les deux trous sanglants...

L'homme cria :

— Je te brave, je te défie ! Tu es impuissant ! Mille voix chantent en moi, tu ne les feras pas taire ! Je suis encore plus riche que toi. C'est toi qui es le misérable, le gueux ! Je te plains vraiment !

Puis, se tournant vers les moissonneurs :

— Vous tous qui m'entendez, vous que la cruauté de cet homme a rendus lâches, sachez

qu'il n'en est pas un de vous qui ne puisse être plus grand que lui !... Ouvrez vos yeux et vos oreilles au monde, et vous posséderez le monde !...

Il parlait encore. Le Seigneur rugit :

— Arrachez-lui la langue ! J'aurais pu le faire tuer tout de suite, mais son insolence est vraiment trop grande ; il faut qu'il souffre avant de mourir !

Tous les moissonneurs, les yeux agrandis, la gorge étreinte d'une émotion inconnue, regardaient l'homme.

Quand on eut jeté sur le sol sa langue, informe petit morceau de chair rouge, suffoqué de sang, il fit un effort violent. Les liens de ses bras se rompirent ; alors il étendit les mains et répéta son geste, ce geste immense où il saisissait le monde.

Et les moissonneurs, sentant passer cette main sur eux, plièrent comme les blés sous un coup de vent. Les femmes, à genoux, pleuraient....

— Tuez-le, achevez-moi lestement cette canaille ! dit le Seigneur, les poings crispés.

Ce fut vite fait. On délia le corps qui s'affaissa, lamentablement replié, sur le sol. Le Seigneur, l'ayant repoussé du pied, reprit, s'adressant aux moissonneurs :

— Et maintenant, à l'ouvrage, fainéants, et que cela vous serve de leçon !...

Puis il remonta, lentement, vers son château.

Le soir venait. Sur le ciel rouge montaient, des fermes basses, de lentes fumées bleues. Dans l'or bruni des blés des ombres violettes s'allongeaient. Le Seigneur, sur sa tour, regardait ses domaines. Il voyait au loin, comme mille petits points mouvants, se hâter les moissonneurs qui quittaient l'ouvrage. Ils accouraient de tous les points de l'horizon ; d'abord éparpillés, ils se réunissaient peu à peu sur les chemins que leur foule assombrissait. Ils étaient innombrables. Le Seigneur lui-même était surpris d'en voir autant... Et par tous les chemins qui convergeaient de la plaine au château, ils s'avançaient, longues files noires ondulant aux détours de la montée. Une rumeur s'éleva, toujours plus forte. Le Maître sentit soudain l'inquiétude l'étreindre. De tous côtés c'était un bruit de foule immense qui marchait, de voix menaçantes dont le grondement roulait vers lui par vagues inégales, tantôt sourd, tantôt exaspéré. Il lui sembla que son château entier tremblait de l'ébranlement de ces voix, de ces pas. C'était une trépidation formidable de charge, un tumulte d'assaut. Des cris, maintenant plus distincts, se détachaient de la clameur confuse. Ils éclataient soudain très rapprochés, jetés par le vent, frappant, comme des coups, en plein visage. La foule noire où des torches s'allumaient battait les murs.

« La moisson est à nous, à nous! » criait-on.  
« Mort, mort au tyran, à celui qui a tué l'homme! »

Le Seigneur se sentit perdu. L'angoisse lui tordit les membres, la lâcheté lui coupa les jarrets. Il chancela et, comme tout tournait autour de lui, il lui sembla, à la dernière lueur du couchant, voir ses champs immenses rouler comme des flots chassés par la tempête et plonger dans un abîme d'ombre....

Mais les champs impassibles dormaient dans la nuit bleue. Et les moissonneurs, non plus, n'avaient pas compris l'homme.

EDMOND GILLIARD.





## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Chronique romande, par GASPARD VALLETTE . . . . .	3
Correspondance inédite de Juste Olivier et d'Eugène Rambert, publiée par PHILIPPE GODET . . . . .	33
Un poète valaisan. Louis de Courten . . . . .	131
Impressions de manœuvres, par BENJAMIN VALLOTTON	147
Louise-Catherine Breslau, par M <sup>me</sup> GEORGES RENARD	171
Sonnets patens : <i>Aphrodité</i> . — <i>Eurôpe</i> . — <i>Les rameurs</i> . — <i>Les meuniers</i> , par FRANK GRANDJEAN . . . . .	192
L'Elise-à Gabriel-à Jacques, par C.-F. RAMUZ . . . . .	195
Un passant, poésie par EMILE LOMBARD . . . . .	201
Jeunesse et vieillesse, par le D <sup>r</sup> G. KRAFFT . . . . .	203
Plangó, poème par JULES COUGNARD . . . . .	217
Figures passées, par MARCEL GODET . . . . .	223
Nostalgie, poésie par BERTHE LEMANN . . . . .	231
Dans l'atelier désert, par PHILIPPE MONNIER . . . . .	233
L'Allée est d'or..., poésie par EMILE LOMBARD . . . . .	243
Lettre des bords de l'Arve, par M <sup>me</sup> BERTHE NICOL- LIER . . . . .	245
La moisson, par EDMOND GILLIARD . . . . .	255















**This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.**

**A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.**

**Please return promptly.**

